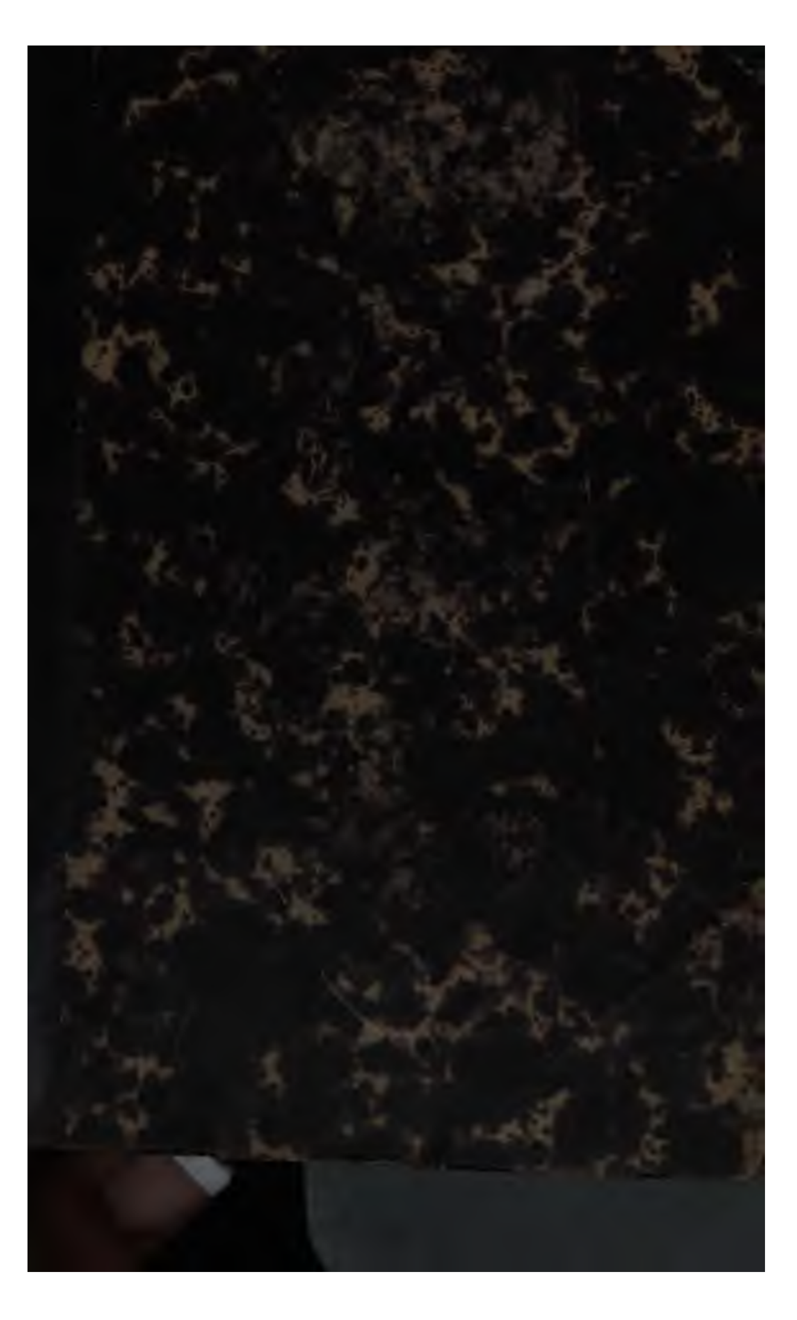
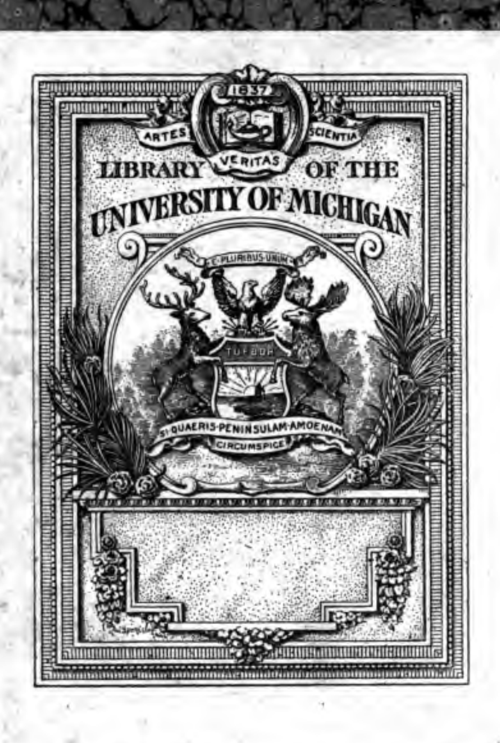
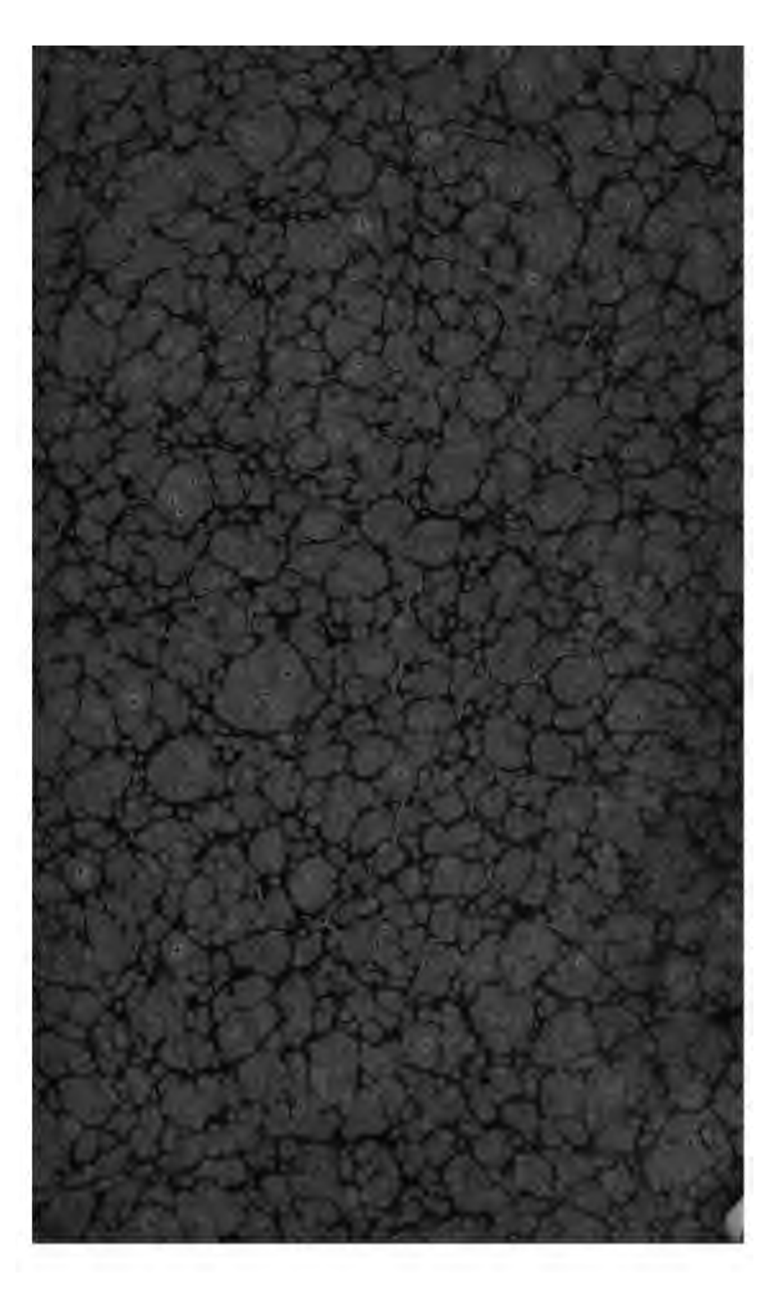



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles-le-Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe	1
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Compagnons de Jéhu	3
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames Galants. — La Marquise d'Escoman	2
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre — César	2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage :	
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Aréna	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— Le Speronare	2
— En Russie	4
— En Suisse	3
— Le Véloce	2
— La Villa Palmiéri	1
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe (*traduction*)	2
Jacques Ortis	1
Jane	1
Jehanne la pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin (Balsamo)	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
La Terreur prussienne	2
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

THÉATRE COMPLET, 14 volumes . . . . . 42 fr.

LES CONFESSIONS

DE

LA MARQUISE

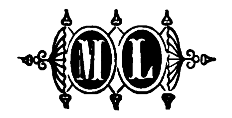
— Suite et fin des Mémoires d'une Aveugle. —

PUBLIÉES PAR

ALEXANDRE DUMAS

DEUXIÈME SÉRIE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

LES CONFESSIONS

DE

LA MARQUISE

XXIII

Madame d'Épinay relourna à la campagne, dans sa charmante maison de la Chevrette, ou à son château d'Épinay, près d'Enghien et de Montmorency. Duclos s'impatronisa chez elle, il y vint tous les jours et s'y établit en maître, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire partout. Il trouva madame d'Épinay à son goût et lui fit à brûle-pourpoint une de ces déclarations qui nous mettent entre une échelle et un précipice. Il faut la gravir ou se casser le cou. Elle la reçut fort étonnée, la déclina de son mieux, pour ne pas le blesser ; il n'y voulut pas entendre. Il la questionna, la tourmenta, la

harcela, jusqu'à ce qu'elle eut avoué son amour pour Francueil et leur commerce galant.

On l'avait prévenue de se défier de Duclos, de même que celui-ci la prévint de se défier de mademoiselle d'Ette et de Rousseau. Elle eut donc un grand tort de se mettre à sa merci, elle et son secret. Il voulut bien lui pardonner pourtant, à une condition : c'est qu'elle n'ouvrirait la bouche à qui que ce fût de la tendresse qu'il lui avait avouée ; elle promit, sans penser qu'elle venait de se faire un ennemi qui ne lui laisserait plus ni paix ni trêve, et dont la tyrannie deviendrait d'autant plus redoutable qu'il se ferait craindre avec raison.

Je ne sais si j'ai dit que Francueil était marié, qu'il n'aimait point sa femme et ne restait guère avec elle. Il en résultait naturellement une gêne, qui s'augmenta bientôt par le retour de M. d'Épinay, auquel la pauvre femme dut consentir, à cause de ses enfants, et pour obéir aux dernières volontés de son vieux père. Il fut convenu même, entre les deux amants, qu'ils ne se verraient plus chez elle.

Madame d'Épinay eut la douleur d'apprendre que Francueil s'enivrait, et d'en être témoin lorsqu'elle le rencontrait chez leurs amis. Il changeait beaucoup à son égard, la recherchait moins, quoique bientôt il eût repris ses habitudes au logis. M. d'Épinay reprenait les siennes

avec la petite Rose et ne témoignait aucune jalousie. Duclos, le philosophe, tyrannisait les uns et les autres, colportant des propos, les arrangeant à sa façon, et secondé par Rousseau, moins bruyant, mais tout aussi dangereux. Madame d'Épinay était ainsi entre deux dangers, non moins redoutables l'un que l'autre.

En même temps, sa belle-sœur lui fit connaître une jeune madame de Versel, fort belle et fort recherchée; elle ne tarda pas à s'apercevoir que Francueil trouvait celle-ci de son goût et qu'on ne le repoussait point. Ce fut pour elle le premier coup de la jalousie sérieuse; jusque-là, elle n'avait eu que des craintes. Duclos ne manqua pas de l'avertir et d'enjoliver la chose de tous les ornements qu'il put inventer.

Madame d'Épinay, au désespoir, prit madame de Versel par la douceur et voulut apprendre son sort d'elle-même. Elle l'engagea donc à venir à ce beau château d'Épinay, où son mari faisait des embellissements insensés.

Madame de Versel y vint; elles causèrent longuement en tête-à-tête, elles se lièrent, l'une de bonne foi, l'autre par calcul, et la jeune rivale raconta tout bonnement sa vie, ses penchants, ses désirs à celle qui voulait la connaître. Elle lui parla de l'amour de façon à lui faire croire qu'elle le connaissait, et l'autre

se mit à trembler de tous ses membres, en pensant qu'il s'agissait de Francueil.

Elle prononça son nom, la jeune Versel sourit; elle lui demanda avec instance s'il était amoureux d'elle; l'autre répondit qu'il l'était en effet, mais qu'il n'en fallait rien dire, parce qu'elle lui avait promis un secret absolu.

— Il m'aime à en perdre la tête, il fait des folies pour moi, il jure qu'il en mourra.

— Et vous?

— Moi!... moi, je ne l'aime point, je vous assure, mais point du tout!

— Ah! vous me rendez la vie!

— Comment?

— Sans doute. Il ne vous recommandait le secret que parce qu'il me quittait pour vous.

— Ah! le monstre! je suis bien contente de ne pas l'avoir écouté. Non, non, ce n'est pas lui que j'aime; je ne le laissais dire que pour me distraire d'une passion terrible, à laquelle je dois résister.

— Pourquoi? ne vous aime-t-on pas?

— On ne m'aime que trop. Seulement... on ne peut pas m'aimer.

— Vous si belle, si charmante!

— Ma chère madame d'Épinay, l'homme que j'aime,

qui m'aime, est l'amant de ma mère ! comprenez-vous pourquoi je le repousse? Nous avons souffert mille martyres tout l'été dernier, forcés de nous voir à chaque instant, de nous résister, de cacher à ma mère ce que nous éprouvions tous les deux. Ah ! je ne puis vous rendre ce supplice, vous le comprenez. Maintenant, je me suis sauvée, je ne veux plus le voir, car je succomberais.

Vous jugez que cette confidence mutuelle attacha les deux femmes l'une à l'autre, et que Francueil en fut pour ses frais; il s'en vengea en se plongeant dans tous les écarts d'un homme à la mode et en servant M. d'Épinay dans ses parties, ce qui m'a ôté la bonne opinion que j'avais de lui.

Quelque temps après cela, madame d'Épinay connut l'homme qu'elle devait aimer le reste de sa vie, celui qui devait remplacer Francueil, en lui épargnant les chagrins que ce dernier lui avait donnés.

Tout le monde sait son commerce avec le baron Grimm, qui dure encore, et qui durera certainement autant qu'eux. Madame d'Épinay le rencontra chez madame de la Popelinière, où Rousseau et Francueil le lui présentèrent en lui demandant la permission de le conduire chez elle ; ce qu'elle se hâta d'accorder, sa conversation lui ayant plu infiniment. Rousseau l'ai-

mait beaucoup, à sa façon; il le vanta, car il le connaissait depuis longtemps.

— C'est là un homme que vous pouvez recevoir, lui dit-il, et non toutes les poupées qui vous entourent. Excepté Duclos, je ne voudrais pas vivre avec des gens à têtes si vides et si légères.

Grimm était né à Ratisbonne, d'un pasteur protestant; il n'était point baron alors; il vint en France pour y chercher fortune, et se signala peu après par une petite brochure sur les discussions musicales du coin du roi et du coin de la reine. Cette petite brochure s'appelait *le Petit Prophète de Bochenibrodsche*. Elle eut beaucoup de succès; on se l'arracha, et M. Grimm fut connu tout de suite.

— De quoi s'avise donc ce Bohémien, dit Voltaire, d'avoir plus d'esprit que nous?

Ce fut son brevet. A dater de ce moment, Grimm eut de l'esprit.

Il fut pris en grande affection par le comte de Friesen, qui était bien un des meilleurs hommes qu'on pût voir.

Ce comte de Friesen était jeune, aimable, galant, riche; à son école, Grimm apprit le monde et ne l'oublia plus. Il le savait si bien, qu'on prenait malgré soi au sérieux sa baronnie et ses grands airs, et qu'on ne

reconnaissait plus en lui le fils du pasteur de Ratisbonne.

Il était laid, il avait le nez tourné.

— Mais son nez est toujours tourné du bon côté, répondait madame d'Épinay, lorsqu'on lui faisait observer ce léger défaut.

Excessivement soigné et propre, il excitait la furie de Rousseau, lequel s'en allait demandant ce que l'on pouvait attendre de bon d'un homme qui passait deux heures tous les matins à se frotter les ongles avec une vergette.

Le comte de Friesen mourut et laissa Grimm sur le pavé, en le recommandant à M. le duc d'Orléans, qui accepta le legs et occupa le philosophe. Ensuite il s'en alla avec M. le maréchal d'Estrées en Westphalie, et devint un de ses vingt-huit secrétaires. Cette campagne, toute de luxe, a laissé des traces dans les souvenirs de ceux qui l'ont faite. On n'a pas idée du train des équipages de cet état-major.

On se moquait beaucoup de Grimm, on l'accusait de jouer la comédie dans ses sentiments. On fit sur lui une plaisanterie qui fut fort racontée à la mort du comte de Friesen; il avait, disait-on, exagéré son désespoir à ce point qu'on l'entraîna à l'hôtel de Castries, pour l'arracher au spectacle de cette mort. Il y jouait chaque jour des scènes de larmes, dans le jardin, tant

qu'il était en vue de l'hôtel ; mais, dès qu'on ne pouvait plus l'apercevoir, et sans penser aux maisons voisines, d'où on le guettait, il mettait vite son mouchoir dans sa poche et en tirait un livre, afin de ne point perdre son temps.

Il avait été fort amoureux de mademoiselle Fel, qui n'en voulut pas, et qui se moqua de lui outrageusement, ce dont il fut fort irrité ; il ne l'oublia jamais.

Maintenant, il a une espèce de position diplomatique de la part de je ne sais quel prince, et il entretient une correspondance avec la tzarine, pour lui raconter ce qui se passe à Paris. C'est une espèce de personnage ; on va chez lui, et lui va chez sa maîtresse d'abord, puis chez le baron d'Holbach, à ces fameux soupers, puis partout, même quelquefois chez moi, bien peu cependant. Je ne reçois plus maintenant de ces gens-là, et il s'ennuie beaucoup avec mon monde. Je ne le prône pas beaucoup. Presque tout de suite, madame d'Épinay et lui s'arrangèrent. Ce ne fut plus une frénésie comme avec Francueil, mais un sentiment fort tendre, fort dévoué, fort calme, de ces sentiments qui durent parce qu'on ne les use pas, comme moi avec Formont, ou avec le président ou avec Pont-de-Veyle. J'ai toujours préféré ceux-là aux autres. Larnage, lui, aurait, au contraire, brûlé la chandelle par les deux bouts.

Juste à ce même moment, et ce fut ce qui précipita les choses, il arriva à madame d'Épinay une aventure très-grave, dont tout Paris retentit, et qui faillit la perdre complétement. Il y a de quoi faire un drame larmoyant avec cette histoire.

Madame de Juilly avait quitté Gelyotte ; les femmes qui s'affublent de ces sortes de gens ne les gardent pas longtemps d'ordinaire. Elle prit à la place un chevalier de Vertillac, excellent gentilhomme, de bonnes manières, dont elle fut sérieusement amoureuse, et qui la vengea. Cette belle union dura deux ans à peu près, et puis madame de Juilly mourut de la petite vérole. Madame d'Épinay la soigna assidûment.

Lorsque la malade se sentit à l'extrémité, elle remit une clef à sa belle-sœur et lui dit, dans un moment où elles étaient seules :

— M. de Juilly m'aime comme au premier jour, il a en moi toute confiance ; je ne veux pas lui laisser un chagrin, et je vous prie, ma chère sœur, d'ouvrir mon secrétaire. Vous y trouverez deux paquets de lettres ; ce sont celles du chevalier ; j'ai brûlé celles de Gelyotte. Faites-moi le plaisir de les jeter au feu, et qu'il n'en reste aucune trace.

— Sur-le-champ ?

— Non, cela me ferait trop de peine. Aussitôt que je

serai morte, avant de rappeler personne de la famille ; promettez-le-moi, et promettez-moi aussi, sur la tête de vos enfants, que, si mon mari concevait des soupçons, vous les détourneriez à tout prix; je serais au désespoir d'empoisonner ses regrets.

On lui promit tout ce qu'elle voulut. L'une des femmes entra en ce moment. Un quart d'heure après, la malade mourut.

— Allez, dit madame d'Épinay, ne prévenez personne, je veux rester un instant à prier près de ce pauvre corps ; j'irai moi-même avertir mon beau-frère, il sera moins affligé de la sorte.

On la laissa seule, elle se hâta de remplir les intentions de madame de Juilly ; puis elle alla apprendre à son beau-frère la triste nouvelle, dont il fut mortellement affligé. Il allait vantant partout les vertus de la défunte, son amour pour lui, le bonheur qu'elle lui avait donné ; il en fit une Pénélope, et amusa ainsi beaucoup le monde à ses dépens.

Les deux frères avaient des intérêts en litige depuis la mort de leur père, et les comptes avaient été remis par le notaire à madame de Juilly. Ces comptes étaient des titres contre M. d'Épinay, et prouvaient clair comme le jour qu'il redevait à Juilly plus de cent quatre-vingt mille livres. Une fois la première larme essuyée, on

cherchа les papiers partout, on ne les trouva nulle part.

On demanda à madame d'Épinay si elle les avait vus, celle-ci répondit qu'elle n'en avait pas connaissance.

— Pourtant, répétait Juilly, je les ai donnés à ma femme, c'est-à-dire le notaire les lui a remis devant moi, et elle les a posés aussi devant nous dans son secrétaire. C'est vous, ma sœur, qui m'en avez rendu la clef de sa part, vous devez l'avoir ouvert la dernière ; il n'est pas possible que vous n'ayez pas aperçu les papiers.

Madame d'Épinay s'exténuait à soutenir qu'elle n'avait rien vu, lorsque la femme de chambre intervint et raconta à son maître comme quoi madame d'Épinay avait reçu des mains de madame de Juilly la clef de son secrétaire, comme quoi on avait renvoyé tout le monde aussitôt que celle-ci avait été morte, et comme quoi madame d'Epinay était restée un quart d'heure seule avec le cadavre, sous prétexte de prier avant d'annoncer sa mort.

— Lorsque je suis rentrée, j'ai vu la cheminée pleine de cendres de papiers brûlés, ajouta cette fille.

Madame d'Épinay, en entendant cette dénonciation, devint très-rouge et se troubla. Tout le monde se retourna de son côté, et son beau-frère lui demanda si cela était vrai.

— Oui, monsieur, répondit-elle tremblante, il est très-vrai que, d'après l'ordre de madame de Juilly, j'ai brûlé des papiers placés dans son secrétaire ; mais ce n'était assurément pas, ceux que vous cherchez.

— Quels étaient donc ces papiers, madame ?

— Je l'ignore, je ne les a pas lus ; la place m'avait été indiquée et je n'ai eu qu'à les prendre.

— Si vous ne les avez pas lus, comment pouvez-vous savoir que les nôtres ne s'y trouvaient pas ?

— Des actes de notaire ne ressemblent point aux autres, on ne peut pas les confondre. On reconnaît facilement le papier marqué.

— Cela n'en est pas moins extraordinaire.

— Et c'est malheureux pour madame, très-malheureux ajouta le notaire ; voilà M. d'Épinay quitte de près de deux cent mille francs, et cela après que madame sa femme a brûlé des papiers dans les circonstances qu'on a citées ; je le répète, c'est très-malheureux.

Madame d'Épinay ne pouvait, on le comprend, donner d'autres explications que celles-là ; mais il n'en passa pas moins pour constant à la cour et à la ville qu'elle avait lestement volé son beau-frère de ces deux cent mille francs, et cela en face du cadavre d'une femme qu'elle avait beaucoup aimée et qui lui accordait la confiance d'une sœur.

XXIV

Ce fut dans le monde une clameur de haro. La pauvre femme n'osait plus se montrer nulle part. On lui faisait froide mine; quelques-uns parlèrent de lui fermer les portes, et même parmi ses amis il y eut défection. Duclos ne manqua pas cette occasion de mal parler ou de mal agir. Il alla colporter partout les mauvais propos, il les raconta ensuite à madame d'Épinay ellemème. Celle-ci ne faisait que pleurer du matin au soir. Son mari se taisait; il n'était sans doute pas fâché du résultat, mais il ne pouvait le laisser voir.

Francueil, auquel elle se plaignait, lui dit, après avoir entendu ses plaintes :

— Par suite de nos relations bien connues, tout ce que je puis faire, c'est de rester neutre.

Grimm ne fit pas ainsi, au contraire. Seul il se montra son défenseur, et il n'était pas encore son ami.

Il était à dîner un jour chez M. de Friesen, il y avait beaucoup d'hommes et point de femmes. Au dessert, on raconta l'histoire de madame d'Épinay, en l'enjolivant de mille réflexions et en ajoutant que son mari lui avait payé cette escroquerie à beaux deniers comptants, sans

préjudice du reste. Grimm prit son parti, d'abord raisonnablement; ensuite, comme les méchants achevaient, en criant que son mari et elle étaient aussi malhonnêtes l'un que l'autre, et qu'on ne pouvait courir le risque de les calomnier, quoi qu'on dît sur leur compte, le chevalier courtois se fâcha tout de bon, repoussa les propos en général et en particulier, les flétrit de son mépris et ajouta, en regardant un des convives, plus enragé que les autres, que les gens d'honneur n'étaient pas si pressés d'ordinaire de déshonorer leur prochain.

Celui-ci s'emporta ; on voulut les séparer, ils se turent ; mais, se faisant signe, ils descendirent dans le jardin, et, là, ils dégainèrent ; tous deux furent blessés légèrement. D'où Duclos se mit à raconter partout que Grimm était l'amant de la dame; il en enrageait; il le dit si bien que cela fut. Elle ne pouvait faire mieux pour récompenser son défenseur.

Les choses restèrent dans cette incertitude, et madame d'Épinay demeura sous le poids de l'accusation, jusqu'à ce que le hasard fît retrouver les papiers, et voici comment :

Le chevalier, l'amant de madame de Juilly, crut devoir un compliment de condoléance au mari ; mais il était absent, et fort loin lors de la mort de sa maîtresse;

la nouvelle ne lui parvint que longtemps après. Il mit un peu de retard dans sa réponse, par la difficulté de savoir comment la faire, et il en résulta un délai de trois mois à peu près, pendant lequel la calomnie fit bien du chemin. Finalement, sa lettre arriva. Après les discours d'usage, il ajoutait que madame de Juilly, peu de temps avant sa mort, lui avait confié des papiers importants pour les montrer à un homme entendu, dont il était sûr. Au moment de son départ, cet homme était absent et madame de Juilly s'était chargée de le voir, à son retour. Il ajoutait que, si on désirait l'avis de cet homme sur le fond de cette affaire litigieuse, il envoyait son adresse et qu'on pourrait le consulter.

M. de Juilly monta en voiture et courut chez cet avocat. C'étaient précisément les papiers en question! il les reprit, puis courut chez sa belle-sœur, et lui raconta le fait en lui adressant des excuses, qu'il se hâta de rendre publiques avec la justification.

Une seule chose l'inquiétait : quels étaient les papiers que sa femme avait voulu qu'on brûlât? Madame d'Épinay s'en tira en rejetant ce mystère sur des bonnes œuvres, qu'elle voulait cacher. Cela était probable.

— Vous avez raison; car, si celle-là avait eu des intrigues, il faudrait accuser toutes les vierges du paradis.

— Ah! oui, sans doute.

— C'étaient des bonnes œuvres, ce ne pouvaient être que des bonnes œuvres; elle était si charitable! nous ne pouvons avoir d'autre idée que celle-là, il faut nous y tenir.

C'est bien là un raisonnement de mari satisfait.

Grimm était l'ami intime du baron d'Holbach. Ce gentilhomme du Palatinat habitait Paris depuis sa jeunesse; c'était un donneur de soupers, mais d'un autre genre que ceux de madame Geoffrin et les miens, bien que, souvent, on y rencontrât les mêmes personnes. On y discutait les matières les plus graves de la philosophie et de la religion. Le baron d'Holbach professait hautement l'athéisme; ses convives étaient un peu de son avis et l'on n'a pas d'idée de ce qui se disait à cette table. Ils allaient chercher des mystères incompréhensibles et se flattaient de les expliquer par l'intervention du seul dieu qu'ils reconnussent: le hasard. Ils s'intitulaient les *libres penseurs;* jamais on ne débita tant de sottises.

Le baron d'Holbach perdit sa première femme, qu'il aimait beaucoup, et, comme je le disais alors, il devait d'autant plus la regretter qu'il n'avait pas l'espérance de jamais la revoir, puisqu'il ne croyait qu'au néant.

Rousseau continuait ses assiduités; il se partageait

entre cette société et Diderot, son ami de cœur, à cette époque. Celui-ci ne voulut jamais voir les amis de ses amis, cela se conçoit : il était prévenu contre eux par ces amis mêmes. Duclos et Rousseau déchiraient madame d'Épinay à belles dents, tout en ayant l'air de se proclamer ses fidèles. Diderot, homme sérieux, un peu dur, cynique, honnête homme dans l'acception de la probité, sauvage et peu accoutumé au monde, craignait une société de *mijaurées* où il se trouverait déplacé et où l'on ne parlerait point de philosophie du matin au soir.

C'était un génie singulier, un des plus éminents du siècle assurément. Athée et libertin, il fit en même temps et écrivit avec la même plume les *Lettres des aveugles à l'usage de ceux qui voient* et *les Bijoux indiscrets*, voire même *la Religieuse*. Le premier de ces ouvrages lui valut trois mois de prison à Vincennes; il ne les avait pas volés. Il est impossible d'être plus dépravateur que ne le fut cet homme, dans tous les genres. Je ne suis ni prude ni dévote, mais assurément je ne crois pas qu'on puisse approuver de semblables doctrines, présentées surtout aux ignorants avec la magie du style qui les déguise et les rend dangereuses.

Diderot avait aussi son petit coin de philosophie à son usage, et sa vie privée était singulière; seulement,

il ne prenait pas ses objets dans des rangs aussi distingués que les autres, et il y eut à cet égard une scène qui retentit dans tout Paris et dont on s'amusa plus que je ne saurais le raconter. Ces grands philosophes prêtaient à rire aux plaisants, en même temps qu'ils inquiétaient les gens sensés et qu'ils pervertissaient la masse du peuple.

Diderot était marié avec une espèce de cuisinière fort commune; quand je dis cuisinière, c'est comme point de comparaison de ses manières; car elle n'était pas née dans cette honorable classe, si nécessaire à la vie et si chère aux gourmands. Elle tenait son mari en chartre privée, sous un joug de fer. Elle le menait comme un peti, garçon et contribuait à le rendre misanthrope. Diderot n'était pas riche; il habitait un coin de maison fort noir et fort sale, dans lequel coin il avait un autre coin pour écrire, où on ne le laissait même pas tranquille. La mégère y venait dix fois par jour le tourmenter, lui reprocher qu'il ne gagnait pas assez avec ses écritures et qu'il ferait mieux de prendre un autre métier.

En sa qualité de philosophe, Diderot avait de la patience, surtout avec sa femme, que ce sang-froid conduisait à de nouvelles fureurs; il courbait le dos et se taisait; mais, aussitôt qu'il pouvait sortir, il s'échappait

et courait à un petit ménage qu'il s'était donné en ville, comme les grands seigneurs. Là aussi, on le faisait enrager, le pauvre homme; mais c'était un petit assaisonnement de fruit défendu qui ajoutait du piquant à la chose. Sa donzelle n'était ni plus belle ni plus distinguée que sa femme; seulement, elle s'arrogeait plus de droits qu'elle, à cause des deux enfants qu'elle possédait et dont elle n'était pas peu fière. Elle se faisait habiller très-bravement, tandis que madame Diderot avait beaucoup de peine à arracher de temps en temps un cotillon ou une cornette à son *barbare* époux.

Un jour, la madame Diderot de contrebande prit ses deux petits par la main et s'en alla tourner autour du logis de son philosophe. Elle désirait lui parler et pensait qu'il sortirait peut-être. Il faisait fort beau temps, elle étrennait une robe neuve; ses enfants étaient aussi dans leur plus belle tenue; on les regardait, et, comme on les connaissait dans le quartier, les commères disaient :

— Voyez donc la *petite* famille de M. Diderot, comme elle est brave !

Une d'elles, plus hardie et plus méchante que les autres, entra dans la maison et s'en alla conter le fait à madame Diderot; il n'en fallait pas tant à celle-ci pour se mettre en colère; elle n'écouta pas même la fin et sortit

dans la rue afin de se convaincre par ses yeux de l'offense qui lui était faite.

Les rivales se connaissaient, elles se toisèrent sur-le-champ de ce regard enflammé qui n'appartient qu'à des femmes en furie. Aussitôt, l'assistance se douta de ce qui allait arriver et se prépara à jouir de ce combat délicieux. Il y eut cercle, ce qui excita naturellement ces héroïnes; madame Diderot ne soufflait mot, l'autre la toisait d'un air narquois en lui montrant les fruits dont elle était si fière.

— Ils sont beaux, va! je te conseille de t'en vanter, commence la première amazone.

— Je te défie d'en montrer autant! répond l'autre.

— Ma foi! si je montrais un échantillon, je le voudrais plus joli que les tiens. Ils ont beau étaler leurs fourreaux de ratine, ils n'en ressemblent pas moins à des singes.

— Ils ressemblent à ton mari, qui les a faits, vieille insolente!

— Mon mari? Tu peux bien dire ton amant, je suppose. Je te trouve plaisante de m'injurier ainsi.

— T'injurier! n'est-il pas ton mari à présent?

— S'il est mon mari, c'est que je ne peux pas faire autrement, au lieu que toi, rien ne t'y oblige. Tais-toi, coureuse!

— Je ne suis point une coureuse, je suis une mère de famille, ce que tu ne seras jamais.

— Je ne sais qui me tient!...

— Personne ne te tient, viens donc!

— Tu as sur le dos l'argent de mon ménage, et tu viens m'insulter à ma porte! Coquine, tu vas voir.

— Montre! j'attends.

— Oui, attends-moi.

La Diderot entre chez elle et en ressort bien vite avec un pot d'eau sale qu'elle jette à la tête de sa belliqueuse ennemie. En un clin d'œil, la mère et les enfants furent transformés, il ne resta plus vestiges de leurs beaux atours, la graisse et les ordures dégouttaient autour d'eux, on ne les eût pas touchés avec des pincettes.

Rien ne peut rendre la furie de cette mère. Ses enfants mouillés jusqu'aux os, ses enfants couverts de fange! ses enfants, les enfants d'un philosophe! Elle se jeta, sans réfléchir davantage, sur sa rivale, et le plus magnifique combat commença, un grand ébahissement des spectateurs. Nul ne s'avisa de les séparer, on était trop heureux de les voir se battre ainsi. Les coiffes, les fichus, les broderies, tout vola bientôt autour d'elles, et les cheveux ensuite. Elles criaient comme des hurlubières, et s'appelaient des noms les plus enragés. Une d'elles s'avisa tout à coup, dans le feu de l'action, de

prononcer le nom du Pâris volage, cause de leurs querelles. Aussitôt, l'autre le ramassa et les voilà appelant à qui mieux mieux le malheureux homme, qui se cachait, honteux de servir de prétexte à ce pugilat en pleine rue.

Elles l'apostrophaient d'un commun accord, lui criaient de venir les défendre, et, se réunissant enfin pour l'accabler, elles montrèrent le poing à sa fenêtre; leur furie tourna contre lui, elle l'*agonisèrent* (ce mot est de leur dictionnaire, ma foi!), le traitant de lâche, qui laissait des femmes se battre pour lui sans venir les défendre, et qui préférait rester le nez sur ses bouquins, plutôt que de mettre l'ordre dans sa famille.

Alors la scène fut complète, les portières des environs en trépignaient d'aise, il ne s'était jamais rien vu de pareil à la plus grande gloire de la philosophie. Cela dura tant qu'elles eurent de poumons. Elles se séparèrent raccommodées et furieuses contre leur commun objet, et il paya sans doute doublement la toilette gâtée, les cheveux arrachés et toutes les avaries causées par la bataille.

Vous jugez si l'on se moqua de lui et si les ennemis de l'Encyclopédie y trouvèrent pâture. Rousseau dit à ce sujet :

— Les philosophes ne devraient avoir que des fe-

melles pour les besoins de la nature, et ne leur jamais permettre d'élever la voix, car elles ne font et ne disent que des sottises.

Il n'y a pas d'hommes menés plus durement que les philosophes, et je n'en connais pas un seul qui puisse se vanter de faire sa volonté seulement une fois par mois. Grimm a beaucoup de ridicules que madame d'Épinay ne voit point; il se met du rouge et du blanc, dit-on, aussi on l'appelle *Tyran le Blanc*. Duclos ne manqua pas de faire ressortir tout cela de son mieux, et d'attiser le feu de la haine et de la jalousie chez Rousseau, qui eût voulu accaparer cette maison, non pas pour qu'on lui donnât, — on ne peut lui faire le reproche d'avidité, — mais pour qu'on l'encensât davantage. Duclos disait partout qu'il avait les faveurs de madame d'Épinay, et il cherchait en même temps à persuader celle-ci de l'amour tendre dont Grimm avait été épris pour la baronne d'Holbach, qui venait de mourir.

A la fin ils s'expliquèrent; il en résulta que Duclos fut chassé comme l'avait été mademoiselle d'Ette, et qu'une fois chassés tous les deux, ils se réunirent contre celle qu'ils avaient exploitée si longtemps, eux qui étaient d'abord aux couteaux tirés. La principale batterie de Duclos et de Rousseau fut de persuader à Diderot que madame d'Épinay était indigne de son ami,

qu'elle rendrait fort malheureux, et qu'il fallait à tout prix le lui arracher.

Diderot employa près de Grimm l'autorité de son caractère solide ; il le prêcha sans résultat, et finit par y renoncer, lorsqu'il vit clairement qu'il n'aboutissait à rien.

A cette époque même, madame d'Épinay donna l'Ermitage à Rousseau, pour y demeurer avec sa Thérèse et la vieille Levasseur, sa mère. Rien ne peut vous rendre ce qu'étaient ces femmes. Madame Diderot était une duchesse en comparaison. La vieille Levasseur ressemblait à une abbesse de mauvais lieu au marché des Innocents, et Thérèse à une de ses nymphes ; toutes les deux étaient sales, plus que lui encore, ce qui n'est pas peu dire. Ils s'installèrent tous les trois dans ce joli lieu, et alors commencèrent, de la part du philosophe, les intrigues les plus basses contre celle qui l'avait recueilli.

Il faut voir ses *Confessions!* Elles sont bien ignobles, ce n'est rien en comparaison de la vérité. Madame d'Houdetot, publiquement liée avec Saint-Lambert, s'établit dans le voisinage, et voilà cette folle se promenant des journées entières dans les bois, écoutant les déclarations passionnées de ce cuistre, ne les encourageant pas d'une façon positive, mais se laissant adorer, et recueillant le poison distillé contre sa

belle-sœur, par celui qu'elle comblait de bienfaits. Saint-Lambert ne se doutait de rien; Diderot se laissait monter la tête par Rousseau contre l'idole de Grimm; celui-ci, absent alors, — c'était pendant la campagne de Westphalie, — ne pouvait la défendre; il en naquit une aigreur et des mauvais propos qui se propagèrent partout.

Je m'étends beaucoup sur ces commérages afin de montrer ce que sont ces hommes, devenus chefs d'école, ces hommes qui veulent tout renverser, et qui instituent une religion nouvelle, des principes nouveaux; à côté de la grandeur de leur but, on verra les petitesses de leur esprit, la nullité de leur cœur et de leur volonté.

On les considère dans le monde comme les régénérateurs de l'espèce humaine, les maîtres dont il faut suivre les leçons; en les regardant de près, il sera facile de les juger.

On prétend que je suis légère et que je n'ai pas l'esprit philosophique, c'est possible; mais j'ai le sens droit, je vois la vérité et je serais trop heureuse si je pouvais aussi la faire voir aux autres.

XXV

Ce fut ainsi que se passa le temps du séjour de Rousseau à l'Ermitage. Il paya l'hospitalité par l'ingratitude, toujours suivant les principes de la philosophie. J'ai oublié tout à l'heure de faire une exception en faveur de Voltaire, et de marquer sa supériorité sur tous ces gens-là. Voltaire a été peu compris par ceux qui le connaissent, et pas du tout par ceux qui ne l'ont vu qu'à travers ses livres. Voltaire était un railleur qui se moquait de tout le monde ; il riait de tout et de tous, de lui-même, quand il n'avait pas d'autre sujet que lui. Il fallait le voir tenir un philosophe sérieux au bout de sa fourchette et le couper en petits morceaux, sans qu'il s'en doutât, avec des révérences de mamamouchi et des compliments sans fin ni terme. D'Argental et moi, nous avons souvent assisté à ces exécutions. Quand c'était fini, il ne disait pas un mot, mais il se retournait vers nous, et ce visage envoyait autour de lui des flèches lumineuses ; c'est la seule expression dont je puisse me servir, la seule qui rende bien ce que j'ai vu, ce que j'ai senti tant de fois.

Il était bon, réellement bon et bienfaisant ; pas un seul de ses *collègues* ne l'était comme lui. Je me souviens d'un trait à propos de Rousseau, lorsque celui-ci publiait les *Lettres de la Montagne*. Voltaire était à Ferney ou aux Délices, et, quand il vit tomber le pavé dans sa cour, il se mit dans une colère épouvantable, une de ces colères où il semblait devoir tout casser au près et au loin.

— J'enverrai des gens le trouver dans son antre, ce sauvage, ce sapajou ! je le ferai mourir sous le bâton. Il ne mérite pas d'autre vengeance, et ma plume n'a pas besoin de se mesurer avec un pareil misérable.

— On assure qu'il va venir vous voir, dit quelqu'un.

— Allons donc ! est-ce possible ? Il n'oserait, il ne me connaît pas.

— Il paraît que si.

— Qu'il vienne donc, alors ! je lui donnerai à souper, je lui dirai : « Voilà un bon souper, ce lit est le meilleur de la maison. Faites-moi le plaisir d'accepter l'un et l'autre, et d'être heureux chez moi. »

Voltaire se peint tout entier dans cette anecdote.

Le baron d'Holbach, que M. Grimm avait présenté à madame d'Épinay, voulut louer la Chevrette, que l'on n'habitait plus, le ménage à trois s'étant confiné à

Épinay, où l'on bâtissait des merveilles. Diderot, toujours excité par Rousseau et Duclos, lui déclara que, s'il allait dans cette maison, il n'y mettrait jamais les pieds. C'était une rage et une furie, toujours grâce aux bons offices de ces excellents amis.

Mon Dieu! quelles portières que ces philosophes!

Rousseau y mit le comble. Il écrivit un beau matin à sa bienfaitrice une pancarte pleine d'injures, où il l'accusait d'avoir composé une lettre anonyme qui, depuis deux jours, faisait rage entre madame d'Houdetot et M. de Saint-Lambert; voici pourquoi et comment :

Le marquis reçut un avis sans signature sur l'intrigue prétendue de la comtesse et de Rousseau. On lui annonçait qu'il était trompé, qu'ils se jouaient de lui et qu'ils se voyaient toute la journée dans les bois de Montmorency. On prêtait même à Jean-Jacques des libertés plus grandes, dont l'amour de M. de Saint-Lambert ne devait pas s'accommoder.

Madame d'Houdetot avait infiniment d'esprit, mais elle n'était pas belle : elle louchait, ce que je n'ai jamais pu souffrir, et tous ses traits étaient irréguliers. On a retenu d'elle de jolis vers sur la duchesse de la Vallière, qui ne vieillissait point. Viard assure que je ne les ai pas encore cités; je dois l'en croire. Les voici; c'était un impromptu :

La nature, prudente et sage,
Force le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage,
Qu'elle n'aurait pu répéter.

C'était et c'est toujours une personne charmante que la comtesse d'Houdetot. (Je me regarde si bien comme morte, que je parle malgré moi au passé. Il me semble que j'écris de l'autre monde.) Saint-Lambert est pour elle comme le premier jour. C'était donc un sentiment solide et profond que le sien, puisqu'il dure après tant d'années.

Il est facile de comprendre combien profondément il fut blessé.

Il ne put s'empêcher de le montrer à madame d'Houdetot et de lui faire connaître cette dénonciation, contre laquelle elle se récria grandement, en innocente accusée à tort.

Elle avoua ses promenades et ses conversations, mais pas davantage, puisqu'il n'y avait rien de plus qu'une circonstance dont elle se garda de parler, pour ne pas nuire à Rousseau, et qu'elle dévoila plus tard, quand tout fut brouillé.

Rousseau n'avait pas déclaré son amour, très-sûr qu'il ne serait pas accueilli. Il se borna à écouter les confidences de la jeune femme sur Saint-Lambert, en

mettant tout en œuvre pour le détruire dans son esprit. Il crut qu'il y parviendrait, qu'il aurait ensuite la chance belle. Il imagina donc que madame d'Épinay était folle du marquis et que celui-ci n'était pas éloigné d'y répondre. Il comptait sur la jalousie; ce qui, pour un philosophe, ne prouve pas une grande connaissance du cœur humain. Il va sans dire qu'il ne réussit à rien du tout, pas même à la persuader de cette passion prétendue.

Lorsque la lettre anonyme arriva, lorsque le marquis et la comtesse se furent expliqués, tous les deux lui racontèrent le fait; il n'hésita pas à accuser madame d'Épinay d'être l'auteur de cette infamie, laquelle venait certainement de sa Thérèse; cette fille remplissait de ses cris la vallée tout entière, et racontait à tous les échos l'infidélité de son amant. Ni madame d'Houdetot, ni M. de Saint-Lambert ne croyaient la tendre Émilie capable d'une pareille saleté. Ils se réservèrent donc de n'en rien dire; mais Rousseau prétendit que cela ne pouvait se passer comme cela, et qu'il apprendrait à *cette femme* ce que c'était qu'un honnête homme accusé à tort.

Il écrivit la lettre d'injures dont j'ai parlé, en réponse à une autre, toute affectueuse, que lui avait adressée sa bienfaitrice. Cette lettre, il la cite et il s'en vante

dans ses abominables *Confession*, où il se montre capable de tout. Jamais on ne pourra dire plus de mal de lui qu'il n'en a dit lui-même.

Madame d'Épinay était bonne jusqu'à la faiblesse : elle lui pardonna et consentit même à le revoir ; elle consentit à lui laisser l'Ermitage, où il continua ses travers et ses furies. C'était véritablement insensé de sa part ; elle mérita ce qu'elle eut. Rousseau la couvrit de boue, il essaya de nouveau de la brouiller avec sa belle-sœur ; il fit tant et si bien, que celle-ci même le mit à la porte. Il s'en vengea en en parlant comme on sait, et se brouilla du même coup avec madame d'Épinay, madame d'Houdetot, Grimm, Saint-Lambert et Diderot, à qui il joua tous les tours possibles, et qu'il finit par outrager publiquement dans un de ses ouvrages.

Or, toutes ces personnes lui avaient fait du bien, plusieurs l'avaient comblé de bontés ; il ne sut le reconnaître qu'en leur faisant autant de mal qu'il le put. Nous allons le retrouver tout à l'heure, agissant de la même façon dans une autre société, où il fut jeté par les circonstances, et, si on lui garda quelque pitié malgré sa conduite, c'est que la position de ses nouveaux amis les mettait trop au-desssus de lui pour qu'il pût les offenser.

Madame d'Houdetot oublia toute mesure. Elle ne

pouvait vivre loin de Saint-Lambert; elle écrivit à ses chefs pour demander qu'on le lui renvoyât. Il est facile de comprendre combien cette liaison fut affichée et combien l'on en parla à haute voix. La comtesse ne s'en souciait guère; elle alla toujours son train et garda son amant, très-fier de la passion qu'il inspirait, et tous les deux méprisant les calomnies, les abominations de cette ingrate créature qu'on nomme Rousseau.

Quant à madame d'Épinay, fort malade depuis tant d'années, elle imagina d'aller à Genève, consulter Tronchin, auquel Voltaire a fait une réputation européenne. Tronchin la soigna avec son talent ordinaire, mais ne la guérit pas, elle est inguérissable. Elle faillit mourir entre ses bras. M. Grimm alla la chercher et la ramena. Elle n'est pas morte encore à l'heure qu'il est, bien qu'elle agonise toujours et ne vive qu'à force d'opium. Elle ne sort plus du tout; Grimm demeure chez elle, ils sont établis en ménage. Je ne sais seulement pas si M. d'Épinay est mort ou vivant.

Madame d'Épinay n'a jamais été jolie, je l'ai dit; ses manières manquent de noblesse, c'est une bourgeoise dans toute la force du terme. Elle est aussi commère que ses amis les philosophes; mais elle est naturelle et obligeante, et n'a aucune pédanterie.

Je la vois quelquefois de loin en loin; elle est toujours

entourée de philosophes, et je vous avoue que je les fuis, pour les avoir trop bien connus.

XXVI

J'ai lu hier, ou plutôt j'ai fait lire à Pont-de-Veyle quelques chapitres de ces Mémoires, entre autres la partie où je parle de Fontenelle. Il s'est beaucoup récrié sur l'histoire de celui-ci avec la marquise, en ajoutant que cela n'était pas possible, qu'il était connu de tout le monde que Fontenelle n'avait pas de cœur et n'avait jamais rien aimé. Il me citait à preuve ce mot qu'il dit à Diderot, un jour que celui-ci lui parlait de sentiment :

— Quant à moi, monsieur, depuis quatre-vingts ans, j'ai mis le sentiment de côté.

Tout cela est vrai, et cependant le commerce poétique de Fontenelle avec cette dame n'en est pas moins vrai aussi. Ce fut la seule fois de sa vie, j'en conviens ; pourtant cela fut, et l'enfant aussi, car l'enfant vit et est une vieille religieuse. Il a bien fallu que Pont-de-Veyle me crût, en face de ces preuves.

— Je ne l'aurais jamais supposé si poëte que cela, a-t-il ajouté comme consolation ; car c'est de la poésie

et rien de plus ; de cœur, il n'y en eut pas un brin en tout ceci.

— Eh ! mon cher, lui ai-je répondu, vous n'avez guère de cœur que je sache, vous n'en avez même pas la prétention. Cela vous a-t-il empêché de faire des folies dans votre jeunesse pour des péronnelles qui ne valaient pas la marquise? Il y a toujours en nous-mêmes un coin dont nous ne nous vantons pas et qui est meilleur que le reste, en sentimcnt surtout. Si Fontenelle était porté à l'épigramme au suprême degré, cela n'empêche pas qu'il n'eût aussi un peu de bon en lui, ne fût-ce que sa reconnaissance pour son oncle Corneille, qui l'avait élevé; ce peu de bon conduit à bien des choses.

Lorsque Rousseau quitta l'Ermitage, brouillé à mort avec la coterie philosophique, qu'il avait retournée de la belle façon, il s'en alla à Montmorency, où il fut accueilli à bras ouverts par le maréchal de Luxembourg, par la maréchale surtout, et par toute la noblesse de France, qui venait à ce délicieux château. Il triompha de ses adversaires et les écrasa de sa nouvelle position. Aucun d'eux n'était admis dans ce cercle brillant et magnifique, où il trônait, et où je le vis bien souvent, humble et obséquieux. En veut-on une preuve?

Il avait un petit chien noir affreux, qu'il appelait Duc,

en haine des grands seigneurs. Il jappait de loin contre eux, comme ce petit chien jappait après les passants, sans les approcher. Lorsqu'il fut à Montmorency, de *Duc*, il fit *Turc*. Moi qui l'avais vu auparavant se vanter de ce nom ironique, je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque un jour devant tout le monde; il ne me répondit pas. Il n'était pas hardi contre les vérités dites hautement, et, en général, il n'avait de l'esprit qu'un quart d'heure après les autres; quelquefois même ce quart d'heure n'arrivait jamais.

Il fut forcé de quitter son asile à l'apparition de son *Vicaire savoyard*, et il se réfugia en Suisse, où, Dieu merci ! il fit encore assez de folies et de vilaines actions pour se faire chasser. De là, il s'en alla en Alsace, et enfin nous revint à Paris. M. le prince de Conti le reçut au Temple ; il ne craignit pas les éclaboussures, et voulut à tout prix se dire le protecteur des lettres. Là, M. Hume, l'historien anglais le prit, tout habillé en Arménien grotesque qu'il était, et l'emmena en Angleterre. Il n'y resta pas plus qu'ailleurs et en partit pour les mêmes motifs. Il fallait voir comme il arrangeait M. Hume pour avoir eu le tort de lui faire du bien ! Ce fut alors que M. Walpole, indigné contre cet homme, écrivit la fameuse lettre du roi de Prusse à Jean-Jacques Rousseau. Cette lettre courut tout l'univers ; elle

mit Jean-Jacques en furie, et, dit-on aussi, le roi des philosophes. Celui-ci les fit tous venir chez lui les uns après les autres, et s'en lassa. C'était un drôle d'animal que ce roi, quelque peu Jean-Jacques à sa manière; il n'était non plus jamais content et avait une espèce d'orgueil, tout aussi difficile à satisfaire. Voltaire était curieux sur son compte : ils se détestaient d'un commun accord et se faisaient la bouche en cœur.

M. Walpole s'en retourna tranquillement en Angleterre, sans s'inquiéter des réclamations de Jean-Jacques, alors tout seul et sans liens parmi les gens de lettres. L'histoire de sa brouille avec le baron d'Holbach, le dernier ami qui lui fût resté, est assez drôle. Elle a été racontée chez moi par le baron d'Holbach lui-même, une des rares fois qu'il y est venu.

On dînait chez ce baron ; il y avait Diderot, Saint-Lambert, Marmontel, je ne sais qui encore, et un curé métromane qui venait lire une tragédie de sa composisition. Cette pièce d'éloquence était précédée d'un discours sur les compositions théâtrales, très-facile à résumer :

— La tragédie et la comédie, disait-il, se distinguent très-facilement l'une de l'autre. Dans la tragédie, il s'agit d'un meurtre; dans la comédie, il s'agit d'un mariage. Il faut donc savoir si dans la comédie on épou-

sera, si dans la tragédie on tuera. Épousera-t-on? n'épousera-t-on pas? Tuera-t-on? ne tuera-t-on pas? On épousera, on tuera, voilà le premier acte; on n'épousera pas, on ne tuera pas, voilà le second acte. Un nouvel incident se présente, une nouvelle manière de tuer ou d'épouser, voilà le troisième acte; un obstacle surgit, qui empêche d'épouser ou de tuer, c'est le quatrième acte. Il faut bien que cela finisse, et, au cinquième acte, on épouse ou on tue, parce qu'il y a un terme à tout.

Il est facile de comprendre comment de pareilles propositions furent reçues devant une pareille assemblée; on rit, on persifla le pauvre homme. Jean-Jacques seul ne disait mot et se tenait coi, sans parler et sans rire. Le voilà tout à coup qui se lève et court au bonhomme, auquel il arrache son cahier, s'écriant avec un accent plein de rage :

— Tout ce que vous dites n'a pas le sens commun; votre tragédie est une ordure! tout le monde ici se moque de vous. Retournez à vos ouailles et à votre cure, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Là-dessus, le curé s'emporte; ils se disent toutes les injures possibles et se seraient certainement battus, si on ne les en eût empêchés.

Rousseau partit, plus furieux que l'auteur berné, et

depuis lors il ne voulut jamais revoir aucun de ses anciens amis, quelques avances qu'ils eussent la bonté de lui faire. Il les accusa de tous ses maux, dont il ne pouvait accuser que lui-même, et les tambourina dans ses écrits, à grand renfort de calomnies et de méchancetés; ce qui était bien maladroit pour un ennemi : il n'avait qu'à dire simplement la vérité, et il les eût assez accusés comme cela. Il est vrai qu'ils eussent pu le lui rendre et que les uns ne valaient pas mieux que les autres.

Rousseau chassé de partout, ou s'exilant lui-même, finit par trouver un refuge à Ermenonville, chez M. de Girardin, un de ses fanatiques admirateurs. On avait d'avance arrangé pour lui une petite maison, et, dans l'île des Peupliers, où on l'a enterré suivant son désir, se trouvait un monument élevé à cette insipide Julie de *la Nouvelle Héloïse*, l'héroïne la plus ennuyeuse que jamais imagination ait conçue, après Clarisse touefois.

Il était établi en ce beau lieu, avec sa Thérèse, devenue madame Rousseau; il l'avait épousée, pour céder aux représentations de ses nobles amis. Ils lui rendirent là un singulier service : un homme de génie se ravaler jusqu'à sa cuisinière !

Viard me dit qu'elle va épouser un jardinier en se-

condes noces. A la bonne heure! c'est bien couronner l'œuvre!

Rousseau herborisait dans cette retraite et ne voulait voir personne, tout au plus ses hôtes; il avait pris en amour un petit garçon de dix ans, leur fils, et le conduisait avec lui souvent. Un matin, il l'emmena comme à l'ordinaire et le promena partout sans lui rien dire; il avait pris cette habitude chez madame Dupin, à Chenonceaux, où il débuta en France, en qualité de secrétaire. A propos de cette madame Dupin, on me citait hier un joli mot de sa belle-fille, madame de Chenonceaux, une des amies intimes de Jean-Jacques (c'est pour elle qu'il a fait l'*Émile*).

A la mort de son mari, sa belle-mère discutait le douaire à lui laisser, et liardait en vraie financière. Madame de Chenonceaux est mademoiselle de Rochechouart. Madame Dupin, après avoir fixé un chiffre ajouta :

— Cela doit vous suffire, vous n'avez pas l'intention d'aller à la cour.

— Madame, répliqua l'autre, s'il est des personnes payées pour aller à la cour, il en est d'autres qu'on paye pour n'y point aller.

Rousseau donc herborisait dans les bois, lorsqu'il se sentit indisposé; il rentra chez lui, et, après quelques

mots de conversation avec l'intéressante Thérèse, il se trouva tout à fait malade. Celle-ci fit appeler quelqu'un du château. Madame de Girardin accourut; mais le philosophe la pria de le laisser seul avec sa femme. Alors il se plaignit de coliques, demanda qu'on ouvrît la fenêtre, regarda la nature et le soleil en faisant quelques phrases là-dessus; puis il s'écria :

— Dieu ! être des êtres !

Et retomba dans les bras de Thérèse, qui se laissa choir, ne s'attendant pas à le recevoir ainsi. On le releva, il lui serra la main, et tout fut dit.

Et cette mort le frappa dans la même année que Voltaire, bien peu de mois après lui. Ces deux antagonistes sont allés rendre leurs comptes presque en même temps. Ce que je ne comprends pas, c'est la sensiblerie de M. et madame de Girardin et d'une foule de bayeurs pour le tombeau de cet homme. On l'a enterré sans prêtre, bien entendu, dans l'île des Peupliers, que l'on a baptisée l'Élysée; et maintenant c'est un lieu de pèlerinage.

Dans cent ans d'ici, je concevrais, à la rigueur, que quelques fanatiques de sa doctrine se missent ainsi à la recherche de son tombeau et y portassent des offrandes plus ou moins innocentes; mais nous, ses contemporains, nous qui l'avons connu, nous qui savons le

caractère abominable de cet ogre, de ce calomniateur de femmes, courir ainsi après son ombre!...

Cet homme n'avait pour lui qu'une chose, une seule: un style enchanteur, et une admirable adresse pour séduire l'imagination. Son *Héloïse* a été annoncée comme le livre le plus dangereux, comme un poison dont il fallait garantir les jeunes femmes et les filles surtout. C'est, à mon sens et à celui de presque toutes les personnes qui l'ont lu attentivement, un des romans les plus corrupteurs, et en même temps les plus soporifiques que l'imagination ait créés.

Depuis la faute de Julie, depuis le départ de Saint-Preux, cela n'est plus lisible. Ce sont des déclamations et des thèses toutes nues, comme dans une chaire. Il faut la rage de l'esprit philosophique pour aller jusqu'au bout. Je déclare que les filles perdues par *la Nouvelle Héloïse* n'avaient pas besoin de cela pour se perdre, elles étaient perdues d'avance, bien certainement, et je donnerais cet ouvrage à lire pour dégoûter des romans; autant vaudrait un sermon, n'était toujours le style, auquel bien peu essayeront d'arriver, et surtout auquel bien peu arriveront.

De tous les philosophes, Rousseau est celui que je supporte le moins, parce qu'il est évidemment un méchant homme, prêchant ce qu'il ne fait point, prêchant

même sûrement des choses mauvaises, témoin ce qu'il dit à ce père qui, croyant se placer haut dans son estime, se vanta d'élever son fils dans les principes de l'*Émile.*

— Tant pis pour vous, monsieur, et pour monsieur votre fils! répondit le docteur.

Je ne suis malheureusement pas dévote, on le sait; bien que j'aie voulu l'être souvent, je n'ai pas les qualités nécessaires; mais je hais l'impiété affichée, mais je hais tout ce qui n'est pas vrai surtout, et les philosophes ne sont pas vrais. A une certaine époque de ma vie, sans être absolument imbue de leurs doctrines, j'avais ce que l'on appelait une conduite philosophique, et je voulais surtout qu'ils fussent conséquents avec eux-mêmes. Ainsi, Voltaire, se confessant et communiant à Ferney, me paraissait une anomalie, et je ne pus m'empêcher de le lui écrire. Il le prit assez mal; mais je n'ai jamais su cacher ma pensée.

Voltaire, de toutes les façons, était bien au-dessus de son école, que j'appelais *sa livrée.* Il avait un esprit sans pareil; il s'était frotté à un monde que les autres regardaient de loin, ou, lorsqu'ils y étaient admis, c'était en qualité de sapajous et de bêtes curieuses. On a toujours reçu avec grand plaisir dans la bonne compagnie les gens de talent de toutes les espèces, parce que

ceux-ci ont tâché de s'y rendre agréables; quant aux philosophes proprement dits, c'est autre chose, ils sont tous gênants et ennuyeux. Certes, Diderot et d'Alembert sont des intelligences supérieures, vigoureuses ; d'Alembert a de plus que son ami une gaieté et une vivacité incontestables; mais il ne savait pas vivre, et j'ai souvent souffert de le voir ainsi. Quant au marquis de Condorcet, cet amphibie, qu'on ne m'en parle pas, je n'ai jamais pu le souffrir.

XXVII

Viard a retrouvé les notes relatives à mon voyage de Cirey, et je me fais une fête de le raconter. Je m'y trouvai en même temps que madame de Graffigny, l'auteur des *Lettres péruviennes*. Cette pauvre femme avait été malheureuse comme les pierres des routes; on la maria à un homme qui la battait, qui manqua plusieurs fois de la tuer, et dont elle fut enfin séparée juridiquement, après avoir souffert plusieurs années avec une patience héroïque. Il était chambellan du duc de Lorraine, ce qui ne l'empêcha pas d'être mis en prison et d'y mourir; il avait maltraité je ne sais qui et à moitié étranglé un de ses domestiques.

Madame de Graffigny n'était pas riche ; elle était, au contraire, fort pauvre et malheureuse de toutes les façons. Elle s'en vengea en aimant Léopold Desmarets, fils du musicien, et lieutenant au régiment d'Heudicourt. Cela ne fit pas bouillir la marmite, mais cela lui apporta quelque consolation; l'amour console beaucoup quand il n'afflige pas excessivement.

Elle vint à Cirey le même jour que moi, ou le lendemain, et se chargea de noter pour moi ce qui s'était passé de remarquable dans cette visite ; je souffrais déjà trop des yeux pour écrire. Ce sont ses notes que Viard a conservées et que nous allons suivre. C'était, je vous assure, une drôle de maison !

Madame du Châtelet ne m'aimait pas ; j'avais fait son portrait, comme vous savez, et il n'était que vrai. Or, la belle Émilie aimait les portraits flattés, et, tant qu'ils ne l'étaient pas trop, elle ne les trouvait jamais assez ressemblants. Nous étions politiquement ensemble; elle m'accueillait avec des paroles mielleuses et des sourires au sucre ; mais je savais à quoi m'en tenir.

Voltaire avait pour moi une considération véritable, cela suffisait pour qu'elle me détestât ; tout lui portait ombrage, et, si elle ne l'a pas brouillé avec ses anciens amis, tels que Thiriot, Formont et d'Argental, c'est qu'elle n'a pas pu en venir à bout.

J'arrivai la nuit, par des chemins épouvantables. On ne m'attendait plus à cette heure; cependant, au bruit de mes postillons, madame du Châtelet arriva en pet-en-l'air, et Voltaire fort peu après elle. Tous les deux m'accueillirent avec des transports de joie; ils n'étaient sincères que d'un côté.

— Ah! madame, s'écria le poëte! vous voilà donc; on va bien causer!

— On dirait que nous ne causons pas, poursuivit-elle d'un ton aigre.

— Avec vous, madame, répliqua-t-il, on est toujours dans les cieux; avec madame du Deffand, on redescend sur la terre, et cela ne gâte rien; on en a besoin quelquefois, ne fût-ce que pour reposer ses ailes.

— Madame est fatiguée, interrompit l'autre pour rompre le discours, elle me permettra de la conduire à sa chambre, elle a besoin de repos.

— Et je me repens d'avoir troublé le vôtre; mais il n'a pas dépendu de moi d'arriver plus tôt. J'ai failli casser ma chaise quatre ou cinq fois dans vos ornières.

Voltaire plaisanta sur les routes de ce pays, tout en grimpant au second étage, par un degré assez roide; il m'escortait avec un bougeoir, ses gens et les miens portaient mes coffres; c'était une procession étrange, dans ce château et à l'heure qu'il se faisait.

On m'introduisit dans une halle, avec force excuses. C'était bien le cas d'en faire, car je ne fus jamais si mal logée ; encore était-ce le bel appartement, les autres étaient de véritables hangars.

— Nos chambres d'amis ne sont pas prêtes, me dit la nymphe Émilie ; on ne peut tout faire à la fois. Quand vous nous reviendrez, nous vous recevrons mieux.

Il ventait fort à travers les fentes des portes et des fenêtres, coupées en trois comme celles des vieilles maisons. Les murailles étaient couvertes d'une tapisserie à personnages de toutes les espèces, les uns richement vêtus, les autres en bergers et en paysans. La niche était garnie de belles étoffes, comme dans toutes les chambres ; ce sont les robes des grand'mères de M. du Châtelet, ou des douairières de Breteuil.

Les meubles étaient fort vieux aussi, juste le nécessaire. Avec cela, une antichambre, un cabinet et une garde-robe, c'était tout.

Je ne vous parle pas de la cheminée, où l'on aurait pu loger une famille.

La vue n'est pas fort belle de ce côté, une montagne la masque entièrement.

« Au demeurant (et je transcris littéralement madame de Graffigny), tout ce qui n'est point de l'appartement

de la dame et de M. de Voltaire est d'une saloperie dégoûtante. »

On me quitta; je dormis comme une imbécile éreintée, sans penser que j'étais dans un temple et dans celui de l'idole du siècle encore! Le lendemain, je m'éveillai tard, et M. du Châtelet me fit présenter ses devoirs et me pria de l'excuser s'il ne venait pas lui-même: il avait la goutte. Je fis répondre que j'irais le voir quand je descendrais; on vint me redire qu'il ne le souffrirait pas, qu'il se trouverait au café, qui se prenait à onze heures, dans la galerie.

Quel étrange mari, et quel étrange rôle il jouait là!...

Madame du Châtelet monta en robe d'indienne, en tablier de taffetas noir, ses cheveux noirs relevés sur le sommet de sa tête et retombant en bandes comme ceux des petits-enfants. Voltaire suivait, poudré et épinglé comme à Paris ou à Sceaux. Il m'attaqua tout de suite sur d'Argental et sur les deux enfants de la Lecouvreur, dont il avait accepté la tutelle. Il me demanda si je les avais vus et ce que disaient, de ces chérubins, Pont-de-Veyle et le reste de nos amis.

En vérité, je n'en savais rien; on n'en avait pas parlé depuis longtemps; mais il pensait à tout, même aux choses oubliées.

Il m'offrit galamment la main et me conduisit à la galerie ; madame du Châtelet marchait devant.

— Notre régime vous convient-il, madame? me demanda-t-elle. De onze heures à midi, nous prenons le café, avec des friandises. On ne dîne pas, mais on soupe à huit heures, ou quelquefois plus tard. Si dans l'intervalle, vous avez besoin de quelque chose, une collation est toujours servie; mais, nous qui travaillons, nous ne mangeons point, cela gêne l'esprit.

J'ai toujours aimé le souper plus que tous les autres repas, j'acceptai donc leur proposition.

Nous avions encore, dans la compagnie, une grosse cousine de Voltaire, madame de Champbonin. Elle était presque toujours à Cirey, ayant une petite maison dans le voisinage. Cette femme avait peu de biens et Voltaire avait voulu, dans le temps, marier son fils à madame Mignot; mais celle-ci préféra M. Denis et son nom ridicule. On sait qu'il était commissaire au régiment de Champagne.

Voltaire habitait une aile tenant tout à fait à la maison et dont l'entrée était commune.

Il avait d'abord une petite pièce carrée, assez simple, servant d'antichambre, et conduisant à sa chambre à coucher, tout en velours cramoisi, frangé d'or, la niche, les murailles, etc., — pour l'hiver du moins.

L'été, on y mettait du taffetas de Chine à personnages brodés. Les lambris, les glaces, les tableaux prenaient bien plus de place que la tenture; c'était à regarder tout un jour.

Ce qu'il y avait de porcelaines, de chinoiseries, ne peut pas se dire, des laques ravissantes, des pendules à marabouts, et toutes les inventions de ce genre. Sur une table était une cassette ouverte, remplie d'une argenterie splendide; à côté, un baguier garni, comme celui d'une petite-maîtresse, de douze ou quinze bagues, en diamants et en pierres gravées.

A la suite de sa chambre était la galerie, longue d'une quarantaine de pieds; d'un côté, les fenêtres, séparées par des consoles ou piédestaux en vernis des Indes, sur lesquels étaient la Vénus Farnèse et l'Hercule; en face se trouvaient deux grandes armoires vitrées, pleines, l'une de livres, l'autre d'instruments de physique; entre les deux, une manière de poêle fort commode, caché sous le piédestal de la statue de l'Amour, avec cette fameuse inscription :

Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

La galerie était boisée et vernie en petit jaune; les panneaux des lambris et les paravents étaient de papier

des Indes, comme dans la chambre ; j'admirai quantité de porcelaines, des écrans, des magots, et ensuite une porte ouvrant sur le jardin, faite en grotte avec des coquillages. Quant aux siéges, ils étaient détestables ; ce qui ne m'étonna point : Voltaire a toujours été aussi bien assis sur un banc que dans une bergère.

Quant à l'appartement de madame du Châtelet, pour en finir tout de suite avec les descriptions, il était bien plus joli, bien plus soigné que celui de Voltaire. Sa chambre à coucher était boisée et peinte en vernis petit jaune, avec des cordons bleu pâle. La niche était encadrée de papier des Indes délicieux. Le lit, tous les meubles, jusqu'à la maison du chien, était en moiré bleu, et les bois de fauteuil, les encoignures, tous les meubles enfin en vernis jaune pareil aux lambris.

Une porte vitrée conduisait à la bibliothèque, un vrai bijou ! Les glaces, les tableaux de Paul Véronèse, rien n'y manquait.

Le boudoir était une merveille, tapissé de bleu céleste (la couleur d'Uranie) ; le plafond était peint par Martin ; les panneaux étaient de Watteau : il y avait *les Cinq Sens*, puis *les Oies du frère Philippe, le Baiser pris et rendu*, et *les Trois Grâces*. Les encoignures, en vernis Martin, étaient surchargées de choses précieuses, entre autres, d'une écritoire d'ambre que le roi de

Prusse avait envoyée avec des vers à la susdite Uranie. On sortait de ce boudoir par une porte-fenêtre donnant sur une terrasse d'où la vue était admirable.

A côté, une garde-robe lambrissée de gris de lin, pavée de marbre, divine! Et les joyaux! et les tabatières, en or, en écaille! et les pierres précieuses, et les montres, et les étuis, et les navettes, les diamants, les breloques, les pierres fines! Tout cela venait de Voltaire, ou du moins en grande partie, car les du Châtelet n'étaient pas riches, et je fus étonnée de ces magnificences, ayant connu madame du Châtelet fort dénuée autrefois. Madame de Graffigny me dépeignit tout cela d'une façon à me faire venir l'eau à la bouche et regretter de ne le point voir.

Ce qui frappait au service de la table, c'était la quantité d'argenterie de toute beauté. Sur la glace de la cheminée, dans la galerie (en face de moi, quand nous étions à table), se trouvait le portrait de madame du Châtelet, avec ses attributs de Muse et de jolie femme, si tant est qu'elle fût l'une ou l'autre. Elle raconta fort longuement devant Voltaire, qui posait des points d'exclamation par ses gestes, les présents du roi de Prusse et la façon dont on avait reçu son envoyé. Frédéric n'était alors que prince royal. On parla ensuite des livres que notre ami préparait. Il en était plusieurs que la

belle Émilie lui interdisait de continuer, par des motifs que je ne sais point, ou plutôt que je ne sais plus, et qui tenaient aux petits événements de l'époque. C'était aussi pour montrer son pouvoir, bien entendu, et pour qu'il fût établi aux yeux de tous qu'elle le menait par le bout du nez.

On me fit présent dès ce premier jour, ainsi qu'à madame de Graffigny, d'un Newton, car il fallait bon gré mal gré, parler astronomie, mathématiques et tout ce qui s'ensuit ; madame du Châtelet faisait taire son ami lorsqu'il s'étendait trop sur la poésie, et nous reprenait son algèbre, ses calculs, ses machines et ses discussions. Voltaire, pour lui être agréable, s'y empêtrait jusqu'à ce que l'ennui le prît tout à fait ; alors il s'en tirait par une plaisanterie. Sa belle était fort ignorante de tout, excepté de la géométrie ; elle faisait des questions à déconcerter la gravité la plus solide, et il lui répondait avec une complaisance merveilleuse.

En fait de complaisances, il en avait de toute sorte ; ainsi elle nous dit, un soir, qu'elle était malade, qu'elle allait se coucher, que nous viendrions dans sa chambre et que Voltaire nous lirait *Mérope*.

— Mais, pour cela, ajouta-t-elle, il faut qu'il change son habit ; je ne saurais le supporter chez moi ainsi vêtu.

— Il me semble pourtant fort bien. Il a de beau linge, de belles dentelles; il ne lui manque rien du tout.

— Sans compter, madame, que je suis malade : cet habit est ouaté, les autres ne le sont pas ; je l'ai mis exprès ; si je le change, je vais tousser pendant trois semaines.

Émilie fit la moue, en réponse ; elle prétendit qu'il voulait la contrarier. Il céda, et appela son valet de chambre, qui ne se trouvait pas au château. Nous respirâmes, et on le crut délivré ; pas du tout, elle insista. Il devait aller lui-même, il devait se déranger, puisque cela ne pouvait être autrement. L'impatience le prit enfin : il lui jeta très-vivement quelques mots en anglais et rentra chez lui. Lorsqu'elle l'envoya chercher, il fit répondre qu'il avait la colique et ne viendrait point.

— Ah! madame, me dit-elle, allez-y vous-même et rassurez-le.

Je trouvai Voltaire avec sa cousine, de très-bonne humeur, riant beaucoup, et ne songeant ni à nous, ni à la colique. En me voyant, il m'attaqua sur Formont et le président ; nous nous racontâmes gaiement des anecdotes ; nous causions librement enfin, sans nous soucier des problèmes, lorsque nous vîmes paraître

M. du Châtelet, qui venait nous chercher de la part de sa femme.

— Allons-y, madame ! soupira l'esclave.

Nous y allâmes en effet ; mais il s'assit dans un coin et reprit en même temps sa colique et sa maussaderie.

M. du Châtelet n'y tint pas, il se sauva. La conversation anglaise à l'aigre recommença alors, et, après quelques minutes de propos violents, Voltaire prit *Mérope* et nous en lut deux actes. Tout ce que la critique a de plus amer recommença alors de la part de la dame ; elle lui dit de ces choses qu'il n'aurait pas endurées de la part d'une autre et dans lesquelles il y en avait de vraies. J'essayai de le défendre, et le beau, c'est qu'il se mit contre moi.

L'orage finit par une bouderie réciproque, dissipée le lendemain, pour recommencer encore.

M. du Châtelet passait au milieu de tout cela avec un calme, une tranquillité, une mansuétude dont on n'a pas l'idée à moins de l'avoir vu. Au début de la querelle, il me dit solennellement :

— Allons ! voilà que cela recommence ! Ils n'en font pas d'autres. Madame du Châtelet rend la vie bien dure à ce pauvre Voltaire ; sans compter qu'elle l'a entêté de Newton et qu'elle lui fai dir une foule de mièvreries, indignes d'un homme de son esprit et de son impor-

tance. Ils n'ont pas le sens commun ; on croit que je ne m'en aperçois pas, mais je vois tout.

Il devait alors voir de singuliers tableaux, et il avait une bénigne patience. Qu'en pensez-vous ?

XXVIII

Nous étions tout à fait libres chez nous, de midi et demi à huit ou neuf heures du soir. Les premiers jours, Émilie fit la façon de me tenir compagnie ; je vis que cela ne lui plaisait point ; je la mis à son aise et la rendis à ses chers problèmes, pour lesquels elle avait une folie véritable. Elle y passait les jours et les nuits. Ce régime de solitude ne me convenait pourtant pas ; aussi Voltaire, qui le savait bien, s'échappait pour me rejoindre ; nous avions des conversations infinies qui me ravissaient.

Madame de Graffigny et madame de Champbonin se réunissaient à moi lorsqu'il me quittait ; nous essayions de la promenade à pied ou en calèche, et nous tâchions de tuer le temps par quelque lecture.

Un des premiers soirs de mon arrivée, après souper, Voltaire nous donna la lanterne magique. Je n'ai rien vu de si plaisant : il contrefaisait le Savoyard à mer-

veille, et il y mettait cet esprit inimitable qui n'appartenait qu'à lui. Nous vîmes d'abord toute la coterie de la cour, M. de Richelieu, ses favorites et autres ; le roi n'en avait pas encore ; d'ailleurs, il n'aurait pas osé y toucher ; mais, pour son héros, il ne s'en gênait pas.

Vint ensuite l'histoire de l'abbé Desfontaines, *dans tous ses détails*, et ce fut une satire dans le genre de Juvénal, sans y mettre plus de gaze. On vit l'abbé dans ses amours *antiques*, faisant des compliments merveilleux et mistifrisés à des ramoneurs, qui l'écoutaient les yeux écarquillés, sans comprendre son beau langage.

On le vit ensuite condamné au supplice et sauvé par Voltaire, auquel, pour récompense, il donnait un coup de pied *antique* aussi, mais avec des discours qui eussent réveillé un mort. Il finit par se brûler avec sa lanterne ; ce qui lui valut de la part de sa belle un quart d'heure de grands cris, sur le ton d'un maître d'école grondant ses polissons ; il ne souffla mot.

Elle le fit taire pour nous lire un certain raisonnement d'un Anglais, sur les habitants de Jupiter. Le livre était écrit en latin ; elle le traduisait en le lisant, ainsi que les termes de géométrie, et les calculs, et tout ce que vous voudrez en hésitant un peu, mais pas assez pour interrompre le sens.

On juge de cette science et de ce qu'elle avait d'amusant.

L'abbé de Breteuil, grand vicaire de Sens, et frère d'Émilie, arriva pendant mon séjour à Cirey, et tout de suite on me prit à part, et l'on me pria de ne l'écrire à personne : cela était une énormité, dans sa double position de prêtre et de frère. Le fait est qu'on ne s'y serait pas attendu; mais ils s'aimaient beaucoup, la belle Émilie et lui, et, d'ailleurs, il n'était pas scrupuleux ; c'était un abbé esprit fort, très-enclin à la philosophie et disposé à partager les opinions de sa sœur.

On voulut lui donner la comédie, et je vis reparaître *Boursoufle*, cette farce de mauvais aloi qu'on nous avait montrée autrefois chez madame du Maine. J'étais tout excusée de ne point prendre de rôle, de par ma santé et mon infirmité surtout, qui faisait de grands progrès. On ne me tourmentait point.

Madame du Châtelet céda son rôle de mademoiselle de la Cochonnière à la petite du Châtelet, âgée de douze ans. Cela allait mieux ainsi. Du reste, le temps ou, pour parler plus juste, la soirée se passait à causer et à rire, et à faire des lectures. Voltaire, je n'ai pas besoin de le dire, contait à la perfection, et l'abbé de Breteuil causait aussi fort drôlement. Je me souviens d'un fagot qu'il nous fit, véritablement fort amusant.

L'ambassadrice d'Espagne, — je ne sais plus laquelle, je crois pourtant que c'était la marquise de las Minas ; — enfin elle venait d'arriver à Paris, elle était fort laide et fort peu charmante de toute façon. Elle avait pour amie madame de Brancas.

Un jour, elle rentra chez elle et demanda à quelques personnes qu'elle avait à dîner qui était une jeune dame qu'elle avait rencontrée dans un carrosse, avec un monsieur sur le devant. Elle la dépeignit de façon à faire reconnaître madame de Modène, qui pour lors était à Paris, après avoir quitté son mari et son duché.

On ajouta que, pour la dignité de son rang, elle avait pris un cavalier avec elle.

Le lendemain, l'ambassadrice va trouver madame de Brancas, et lui dit, en présence de deux ou trois dames dont vous voyez la figure :

— Madame, vous êtes mon amie; apprenez-moi, s'il vous plaît, combien il faut que je mette d'hommes sur mon devant pour ma dignité.

Voltaire nous raconta aussi les bévues de son valet de chambre, qui recopiait ses vers.

Voici comment cet imbécile avait retenu le portrait d'Agnès et comment il le répétait avec complaisance :

Trente-deux dents brillent à fleur de tête;
Deux grands yeux noirs d'une égale blancheur
Font l'ornement d'une bouche vermeille
Qui va prenant de l'une à l'autre oreille.

Il corrigeait aussi les vers qui lui semblaient mauvais, et de quelle façon ! Voltaire avait mis :

Ah! croyez-moi, mon fils, voyez ces cheveux blancs,
La triste expérience est le fruit des vieux...

Il avait oublié *ans*. L'autre corrigea :

Ah! croyez-moi, mon fils, voyez mes cheveux bleus,
La triste expérience est le fruit des vieux...

C'était continuellement ainsi ; mais il avait une patience admirable et ne se fâchait point.

On appelait à Cirey *les cochers* M. du Châtelet, madame de Champbonin et son fils, qui dînaient à midi, lorsque les autres finissaient de prendre leur café. Le mari dormait comme un loir en sortant de table ; on n'en était pas importuné, c'était beaucoup. Il soupait régulièrement avec nous, ne disait mot, excepté pour mettre la paix entre Émilie et Voltaire, et puis il s'en allait chez lui se coucher. C'était un frappant contraste que cet homme, tout occupé de manger, avec les esprits éthérés qui ne mangeaient point et qui ne vivaient que de leur pure essence.

Il fallait, en vérité, qu'il fût bien nul, pour accepter la position qu'on lui avait faite.

Nous eûmes naturellement la lecture de *la Pucelle,* au moins de cinq ou six chants, et cela en présence de l'abbé de Breteuil, qui en prit fort bien son parti. Je ne veux pas m'amuser à un jugement littéraire sur ce poème, que tout le monde sait comme moi. Voltaire le lisait à qui voulait l'entendre; il en courait des copies, et puis il se mettait en fureur de ce que l'on en parlait. Il avait cela de particulier qu'il accusait les autres de ses fautes.

Madame du Châtelet n'était pas toujours délicate sur les moyens de s'instruire des choses. Ainsi, à Cirey, on ne payait pas de ports de lettres, cela est vrai, mais on n'était pas très-sûr qu'elles ne fussent point décachetées. La pauvre madame de Graffigny l'apprit à ses dépens: on ouvrit sa correspondance avec un de ses amis, M. Devaux, secrétaire du roi Stanislas, à Lunéville, et l'on y vit quelques railleries sur la dame, sur ses grands airs; on y vit quelques critiques des petitesses du grand homme, et on lui fit une scène terrible, on la tourmenta d'une façon abominable; elle eut à répondre aux accusations les plus calomnieuses; elle fut traitée d'espion et mille gentillesses de ce genre.

Elle avait, prétendait-on, donné des copies de *la Pu-*

celle; ce qui était faux, par la meilleure de toutes les raisons, c'est qu'elle n'en avait pas de copie. On avait imaginé ce mensonge, en lisant et en interprétant mal une phrase de M. Devaux, par rapport à ce poëme. Madame du Châtelet fit tout doucement à madame de Graffigny une scène de harangère, qui alla presque aux coups de poing, en lui mettant la lettre sous le nez, sans se cacher le moins du monde de l'avoir ouverte; ce qui n'est pourtant pas une belle action! Elle était d'une violence déplorable, et Voltaire tout autant qu'elle; au total, ils se rendaient mutuellement malheureux, mais elle était bien plus méchante que lui. Il n'éclatait qu'après avoir été talonné pendant des siècles; alors, par exemple, il ne ménageait rien.

Ceci me rappelle une scène dont je fus témoin chez madame de Luxembourg, et que je n'ai jamais oubliée.

Madame du Châtelet passait, et avec raison, pour être fort incapable en poésie; les esprits sérieux d'ordinaire ne s'en piquent point. Mais elle voulait tout savoir et tout embrasser. Elle fit ou fit faire, je ne sais, les vers suivants pour la fille de la maréchale, et les lui débita à souper :

Pour vous chanter, aimable Madelon,
Je n'ai pas besoin de leçon;
Mais, sans faire tort aux apôtres,
Tous les jours où je vous vois

Sont des jours de fête pour moi,
Qui me font oublier les autres.

On applaudit fort. Voltaire n'était pas là; depuis quelques jours, ils se chamaillaient. Lorsqu'il arriva, on était à table; il en fut de plus mauvaise humeur encore.

Émilie lui montra les vers, il les lut, et lui dit en les lui rendant :

— Ils ne sont pas de vous.

Ils n'étaient cependant pas si divins, qu'elle ne pût les avoir faits, à la rigueur.

Elle s'emporta et lui répliqua je ne sais quelle grosse sottise, dont il se trouva offensé.

— Vous eussiez dû au moins les faire faire meilleurs, car on m'accusera d'être votre teinturier, et je ne puis accepter une telle platitude.

Riposte de la belle, plus furieuse encore ; querelle, menaces, emportement; elle le blesse au vif, il prend un couteau qu'il brandit comme les héros de ses tragédies, et, se tournant vers elle :

— Ne me regarde donc pas tant, s'écria-t-il, avec tes yeux hagards et louches!...

Et nous étions là et nous entendions tout, et nous assistions à cette scène! Une femme et un homme de ce mérite peuvent-ils s'oublier jusqu'à ce point!

Au total, leur vie était un enfer; ce paradis terres-

tre de Cirey, sur lequel on écrivait des merveilles, était peuplé de diables et de tourments. Si elle n'était point morte, je ne sais comment cela aurait fini. Aussi Voltaire, passé le premier moment, ne la regretta qu'en paroles. Il était facile de voir, dans ses larmes, la joie d'être libre sans avoir ıait les frais d'une rupture, et l'amour-propre blessé à cause de Saint-Lambert, auquel il ne pardonnait point, tout en lui faisant des grâces et en l'appelant son *très-aimable Tibulle.* Voltaire était bon, excellent; mais il avait son orgueil : en le touchant, on était sûr d'atteindre jusqu'à son cœur, et de le paralyser souvent. De là ses petitesses, si indignes de lui, contre les mirmidons qui l'attaquaient.

Pendant mon séjour à Cirey, je vis commencer la connaissance de ce cher Saint-Lambert, alors à Lunéville, près du roi Stanislas et grand ami de la pauvre Graffigny, avec laquelle il était en correspondance. Il désirait venir; Voltaire ne demandait pas mieux que de la recevoir; la belle Émilie hésitait : elle avait peur des importuns et fuyait *la compagnie.* Il fallut lui promettre qu'il resterait dans sa chambre, comme nous, et ne la dérangerait pas dans ses travaux. Il vint, en effet, j'étais déjà partie; il ne vint que trop tôt, pour son malheur, et ils ne se quittèrent plus.

Elle avait écrit dans son jardin, ces vers, dont je ne

garantis par la parfaite authencité, à l'endroit de la signature :

> Du repos, une douce étude,
> Peu de livres, point d'ennuyeux,
> Un ami dans la solitude,
> Voilà mon sort; il est heureux!

Je m'en serais bien gardée, pour mon compte, de cet heureux sort-là, après que je l'eus examiné de près.

On ne joua point la comédie, M. de Breteuil s'étant avisé, un peu tard peut-être, qu'on en causerait dans le monde. On nous montra les marionnettes, où Polichinelle et sa femme triomphèrent, et où Voltaire s'amusa comme un enfant. Il répétait sans cesse, riant aux larmes :

— Cette pièce est excellente, je voudrais l'avoir faite.

Le théâtre était assez petit et moins joli que le reste du château arrangé pour eux. La décoration représentait un palais, avec des colonnes et des orangers entre chacune d'elles. Le fond était une loge garnie en velours, et le balcon pour s'appuyer était en velours aussi. Cela n'était point beau; cependant on y pouvait jouer autre chose que les marionnettes; la preuve, c'est qu'après le départ de l'abbé de Breteuil, on y joua *Zaïre*, *l'Enfant prodigue* et *l'Esprit de contradiction*, à ce que j'ai appris; je n'y étais plus.

Madame de Graffigny y fut dans le dernier degré de la douleur. Sa séparation d'avec son mari lui avait ôté toutes ses ressources, de sorte qu'elle était là sans argent, et ne savait où aller. Il lui fallut donc supporter les injures, les indélicatesses de la belle Émilie, laquelle n'ignorait pas cette situation et n'en était que plus barbare.

Pour l'achever, la pauvre créature reçut, à Circy même, de son amant, Desmarets, l'assurance qu'il ne l'aimait plus, qu'il ne voulait plus vivre avec elle et qu'elle ne pouvait plus compter sur lui. J'ai appris tout cela, depuis, à Paris, où je la retrouvai, et où elle parvint, après toutes ses douleurs, à occuper un certain nom dans les lettres, lorsqu'elle eut publié les *Lettres péruviennes*. C'est un ouvrage remarquable par la passion qu'elle a peinte et par la façon dont il est écrit. On voit, en le lisant, que l'auteur a aimé et souffert.

Voltaire, je ne saurais trop le répéter, avait un excellent cœur; il n'eut que des travers d'esprit et de vanité. Il a donné mille preuves de cette bonté parfaite; en voici une de plus :

Des savants avaient fait, par l'ordre du roi et à ses frais, un voyage en Laponie. Le secrétaire de M. Clairault, l'un d'eux, eut le courage de devenir amoureux d'une Lapone et de lui promettre le mariage. Comme

de juste, il oublia de tenir cette promesse, et se sauva bien vite, *trop* satisfait de ce qu'il avait obtenu. On est tenace auprès du pôle, à ce qu'il paraît, et la demoiselle arriva à Paris avec sa sœur, pour réclamer la promesse faussée. Mais, de son côté, l'épouseur tenait bon, il refusait obstinément, et refusa si bien, qu'il fallut y renoncer.

On tâcha alors de compléter aux deux sœurs une petite somme et de les faire entrer dans un couvent, comme fiche de consolation. Voltaire ne l'entendait pas ainsi ; il se mit en quête, il donna, il fit donner, et, à force de peines, il obtint, pour les malheureuses, une manière de dot qui leur permit de retourner chez elles et de s'y marier ; ce qui leur parut sans doute une consolation plus efficace que le couvent. Comme madame du Châtelet discutait cette question avec lui et exaltait le cloître aux dépens du mariage :

— Je voudrais bien vous y voir, dit-il.

— Eh ! monsieur, suis- donc tant payée pour exalter l'hyménée? Vous oubliez M. du Châtelet.

— Ingrate ! lui répondit-il avec un de ces tons particuliers qu'il savait prendre et qui disaient tout à la fois.

J'étais là, à Cirey, lorsque arriva cette histoire des Lapones et cette discussion. Nous lisions *le Temple de Gnide*, je m'en souviens ; à propos de quoi je lui dis :

— Bah! c'est l'apocalypse de la galanterie.

M. de Montesquieu apprit le mot et m'en voulut fort, jusqu'à ce que nous nous fussions expliqués.

Madame du Châtelet avait une très-belle voix; elle chantait mal, parce qu'elle chantait avec prétention et faisait des yeux en l'air qui ne l'embellissaient pas. Au total, c'était une femme *sérieusement* douée par la nature, mais pas *agréablement*. Elle fit du bien à Voltaire, en ce sens qu'il prit chez elle et avec elle des idées et des façons qui n'étaient point celles des autres philosophes. Il y perdit des manières bourgeoises et des petitesses de société, sans y perdre, bien au contraire, les petitesses de son esprit.

Je quittai Cirey, ayant vu de près cet intérieur, et médiocrement charmée de ce que j'avais vu. Je n'aurais pas voulu vivre là. Je ne comprenais pas madame du Châtelet d'avoir pris un parti semblable et de le soutenir si mal. A sa place, affichant ainsi cette liaison avec Voltaire, j'aurais regardé la chose de plus haut et j'aurais voulu le traiter d'une autre façon. Devenir une mégère pour son amant, en pareil cas surtout, c'est agir peu spirituellement. On le rend malheureux et l'on est plus malheureuse que lui encore. C'est un malheur qu'on peut chérir peut-être, mais il n'en est que plus positif : on le sent mieux, parce qu'on aime.

J'avais pour Voltaire une admiration très-réelle et une véritable affection. Il avait de la légèreté en tout; mais son amitié était solide; à la place de d'Alembert, il ne m'eût pas abandonnée, comme l'avait fait celui-ci, dans le temps de l'histoire de sa demoiselle. Le voilà seul maintenant, comme un hibou, dans son coin du Louvre, tandis que, s'il me fût resté, ma maison eût été la sienne jusqu'à sa mort. On ne l'a pas voulu.

XXIX

J'arrive au moment de ma connaissance avec M. Walpole. Il est une circonstance sur laquelle je glisse et dont je ne parlerai que fort peu, bien qu'elle soit pour moi capitale, c'est ma cécité. J'en ai pris mon parti, mais je n'aime pas à me rappeler le temps où je ne l'avais pas pris encore; c'est une douleur que je m'épargne; il m'en reste assez d'autres sans cela. En jetant un regard sur ma vie, j'y vois beaucoup de malheurs et de chagrins, des fautes que je ne nie pas, des affections brisées par la mort ou par l'oubli.

Ainsi de mes deux amies :

Madame de Flamarens, la plus parfaite créature que j'aie connue, est morte!

Madame de Rochefort, qui n'était pas tout à fait cela, vit encore; elle m'a délaissée, et il a fallu m'en consoler; elle m'a plus qu'abandonnée, elle m'a trahie, et dans quelles circonstances!

L'homme que j'ai le plus aimé fut d'abord Larnage; il ne me fut rien que ce que j'ai dit, et je finis par cesser de le voir, bien qu'il m'eût conservé le même sentiment et qu'il m'écrivît quelquefois. Il était sauvage à un point extrême, un peu fou même, je vous l'assure ; il avait pris au sérieux sa position de fils naturel d'un prince légitimé, et demandait sans cesse pourquoi on ne le légitimerait pas comme son père. Il en fit et en dit tant, qu'on le bannit de Sceaux; il ennuya madame du Maine, ce qui était pour elle un crime de lèse-majesté. M. du Maine lui conserva une pension tant qu'il vécut, et il mourut peu de temps après le prince. Je reçus, avec une lettre de lui contenant ses dernières volontés, une fort belle bague qui venait de son *auguste* père, lequel la tenait de Louis XIV ou de madame de Maintenon. Je l'ai encore et je la porte toujours; je la lègue par testament à M. Walpole.

J'ai parlé de Larnage, et ce n'est pas de lui qu'il s'agissait d'abord dans ma pensée, c'est de Formont. On se rappelle comment nous fîmes connaissance ensemble dans les bois de Ville-d'Avray. Je fus très-

longtemps sans le revoir, et, un beau jour, Voltaire me le ramena. Il m'avait plu, j'en parlais souvent; il se souvenait de moi aussi; j'étais libre et inoccupée, je m'ennuyais...

Dès le premier jour, il s'établit en galanterie, je ne le repoussai point; il me plaisait, je le répète, et c'était beaucoup.

Je ne sais si tout le monde me ressemble, mais j'éprouve souvent une singulière chose.

Il est des gens qui me plaisent et que je n'aime point; ma raison me dit de ne les pas aimer, qu'ils ne le méritent pas, qu'ils ne valent pas un sentiment, et pourtant je les recherche; lorsqu'ils sont présents, je suis contente, ils me charment, comme les serpents; j'éprouve même quelque chose qui ressemble à de l'affection; leur esprit ou leur conversation me fait oublier leur caractère, et, quand ils sont partis, je m'en veux de cette faiblesse, je maudis ce souvenir, qui me devient importun, jusqu'à ce que je les revoie de nouveau et que j'y sois encore reprise.

Il est d'autres personnes, au contraire, dont je connais les excellentes qualités, qui sont parfaites, qui me donnent chaque jour des preuves de dévouement, et que j'aime, à ce que je crois, du moins; je les aime avec mon raisonnement, avec ma réflexion, sinon avec

mon cœur. Pourtant il y a dans leur voix, dans leurs gestes, dans leur visage (quand je n'étais pas aveugle), dans leur esprit surtout, quelque chose qui me repousse, qui m'est désagréable. Enfin je les aime beaucoup quand je ne les vois pas; c'est tout à fait l'opposé des autres.

Je dis quelquefois à madame de Choiseul ;

— Vous *savez* que vous m'aimez, mais vous ne le *sentez* pas.

Je suis ainsi pour ces gens-là.

Formont était beaucoup plus des premiers que des seconds. Il avait plus de charme spécieux que de vrai mérite. L'amour vit très-bien sans estime, quoi qu'on en dise, et l'on aime fort souvent avec passion ce que l'on méprise. Voyez plutôt *Manon Lescaut*, cet immortel livre, auquel on n'a pas rendu toute la justice qu'il mérite et dont on parle si peu.

J'aimai donc Formont, et lui m'aima fort, avant comme depuis son mariage; il allait à Rouen voir sa femme, demeurait avec elle quelque temps et revenait ensuite. Cela dura tant que nous nous plûmes, où, comme disait la cousine de Viard, tant que nous nous *plumâmes*. Un beau jour, nous sentîmes l'aigreur arriver; nous nous serions brouillés en persistant à soutenir que nous nous adorions; en homme d'esprit, For-

mont me prévint. J'avais envie de le faire aussi; nous nous entendions sans nous rien dire, et, lorsque je reçus sa lettre, je pensai que je lui avais écrit justement la semblable. Il devint mon ami le plus intime et le plus cher, et prit chez moi sa place en face du président Hénault, avec cette différence que je n'ai jamais réellement aimé celui-ci. *Il m'intéressait* seulement autrefois; après, il me déplut et m'ennuya, mais je le gardai tant qu'il vint au coin du feu, par habitude.

Pont-de-Veyle, qui depuis longtemps faisait le galant autour de moi, profita du changement de Formont, et nous prépara à tous les deux une longue amitié; elle vient de s'éteindre par sa mort. Je suis bien seule à présent; hors M. Walpole, que je ne vois presque jamais, — la mer est entre nous, — il ne me reste plus rien.

Formont est mort le premier, et je l'ai regretté de tout mon cœur;

Puis, le président;

Puis, enfin, Pont-de-Veyle.

Je sais qu'il se raconte à cet égard une sotte histoire je vais la dire dans toute sa vérité.

Pont-de-Veyle était malade, et j'envoyais trois fois par jour savoir de ses nouvelles, j'y allais moi-même presque autant de fois, je le quittais fort peu.

Un jour, j'étais indisposée de façon à ne pouvoir sor-

tir ; Dervieux était près du chevalier. Nous y étions toujours, l'une ou l'autre ; ce qui n'empêchait pas les soins de d'Argental et de sa famille. J'avais une seconde femme, parfaitement stupide, entrée à mon service depuis quelques jours seulement, et, ne sachant qu'en faire, Dervieux lui avait donné la charge de soigner mon vieux chien, lequel se mourait de ses quatorze ans révolus. Ce jour-là, il fut convenu néanmoins qu'elle irait, toutes les deux heures, demander à Dervieux des nouvelles de Pont-de-Veyle, et qu'elle me les apporterait.

Mademoiselle de Sommery arrive et me demande comment il va. Justement, c'était l'heure d'en aller querir ; je sonne cette pécore, elle arrive.

— Eh bien, lui dis-je, comment va-t-il ?

— Je ne sais, madame.

— Comment, vous n'en savez rien ? Mais allez le voir tout de suite et revenez vite. — Mon Dieu ! mademoiselle, ajoutai-je, on est bien malheureuse d'avoir affaire à des idiots de cette sorte ! voilà une créature qui n'a rien à faire et qui oublie tout.

Elle revint en courant, et très-essoufflée.

— Madame, il va fort bien.

— Ah ! tant mieux !

— Il est beaucoup mieux qu'hier.

— Vous l'avez vu ?

— Madame, il était couché sur un canapé et m'a reconnue.

— Vraiment?

— Oui, madame ; sitôt qu'il m'a aperçue, il a remué la queue.

— Qu'est-ce que vous dites donc là, mademoiselle?

— Mais, madame, je vous donne des nouvelles de Médor.

Elle avait compris qu'il s'agissait du chien! Au lieu de rire du quiproquo, qui certes était risible, on a prétendu que cette fille ne pouvait pas me croire occupée d'un ami, tant j'étais égoïste, et qu'elle avait répondu à mon désir secret et habituel. Ce sont pourtant les pleureurs de la demoiselle Lespinasse qui me font ces réputations-là.

Ce n'est pas tout, on m'a prêté autre chose. Les philosophes sont implacables pour ceux qui les connaissent et ne les aiment point.

Le jour de la mort de Pont-de-Veyle, j'aurais soupé chez madame Marchais et j'aurais répondu à ceux qui me parlaient de ce triste événement:

— Hélas! il est mort ce soir à six heures; sans cela, vous ne me verriez pas ici.

Ce qui est aussi insensible que parfaitement stupide.

Or, en admettant que je sois l'un, on ne dira pas que je suis l'autre. Si je n'avais pas regretté mon vieil ami, j'aurais spirituellement fait semblant de le pleurer, et je ne m'en serais pas vantée. Moins j'aurais senti, plus j'aurais fait d'étalage. La vérité la voici :

Je n'ai pas soupé chez madame Marchais, et c'est cette fouine de La Harpe qui raconte cela. J'y étais conviée. J'ai écrit à madame Marchais pour m'excuser, et je lui ai dit, lorsqu'elle vint me voir peu de jours après, tout ce que je pensais de ces désespoirs luxueux qui se dépensent en un jour.

J'ai dit que la vraie douleur se conserve, qu'elle change peu de chose aux habitudes parce qu'elle s'éteindrait, par ce changement même; j'ai dit qu'on pouvait voir du monde le jour où on perdait un ami, comme on pourrait en voir un mois après, si ce n'était le décorum et la convenance; j'ai dit que ceux qui criaient le plus fort oubliaient le plus vite, et, comme je suis sûre d'avoir raison, je ne reprends pas mon dire.

Maintenant, outre M. Walpole, — que j'aime par correspondance, — voici quels sont mes amis et amies, ceux qui soupent chez moi tous les dimanches, sans compter les autres jours, et particulièrement le mercredi :

La maréchale de Luxembourg, la maréchale de Mirepoix, M. et madame de Caraman, madame de Valentinois, madame de Forcalquier, M. et madame de Choiseul, mesdames de Boufflers, madame de la Vallière; et, quant aux hommes, ils vont et viennent, il n'y en a plus d'intimes absolument. Je vois tous les étrangers; on me les présente, même lorsqu'ils ne le demandent pas. Je suis devenue, sous ce rapport, une puissance; mon salon de Saint-Joseph compte dans le monde et l'opinion s'inquiète de ce que l'on y dit.

Pourtant je n'ai plus d'amis, hélas!

J'en veux revenir à madame de Rochefort et au tour qu'elle m'a joué.

Elle connaissait, comme tous mes habitués, et plus qu'eux, mon engagement avec Formont; elle savait combien je tenais à lui, elle savait que jamais je n'aurais voulu m'en séparer; mais elle savait aussi que, comme elle, comme toutes les femmes de notre époque, j'aimais à rire, j'aimais les hommages, et que je désirais avoir autour de moi une cour nombreuse.

Or, il se trouvait à Paris un Suédois que je voyais souvent, le comte de Kreutze; elle s'imagina qu'il me plaisait et que je pourrais bien avoir avec lui une liaison secrète. D'un autre côté, elle m'enviait Formont, du moins je l'ai toujours cru, et elle essaya de nous séparer,

en allant lui dire que je le trompais. Heureusement, Formont ne croyait que moi; heureusement, il avait l'âme honnête, et il fut indigné de cette duplicité. La première chose qu'il fit, ce fut de me tout raconter.

De ce jour, je ne revis plus madame de Rochefort, sans explications et sans injures; elle en comprit la raison et ne la demanda pas.

A ce moment même, je retrouve un portrait de Pont-de-Veyle, écrit par M. Walpole, et qui est d'une vérité frappante.

Il achèvera ce que j'ai dit sur ce pauvre chevalier; j'ordonne à Viard de le transcrire, et puis nous n'en parlerons plus.

« M. de Pont-de-Veyle est l'auteur du *Fat puni* et du *Complaisant*, ainsi que du *Comte de Comminges* (faussement attribué à madame de Tencin, à laquelle il l'avait donné, il est vrai), du *Siége de Calais* et des *Malheurs de l'Amour*. Ne vous imaginez pas cependant que ce soit un vieillard fort aimable; il peut l'être, mais il l'est rarement. Il possède un autre talent, fort différent et fort amusant, l'art de parodier. Il est unique en ce genre; il compose des paroles sur des airs de danse; il a, entre autres, adapté un de ces airs de danse à la fable de *Daphnis et Chloé*, qu'il a rendue dix fois plus indécente; mais il est si vieux et chante si

bien ses parodies, que, dans les meilleures sociétés, on consent à l'entendre. C'est dans les caractères de la danse surtout (auxquels il a adapté des paroles qui expriment toutes les nuances de l'amour) qu'il réussit le mieux. Mais il n'a pas le moindre talent pour animer la conversation ; il ne parle que rarement, si ce n'est sur des objets sérieux, et même peu encore. Il est bizarre, morose et plein d'admiration pour son propre pays, comme le seul où l'on puisse juger de son mérite. Son air et son regard sont froids et repoussants ; mais, lorsqu'on le prie de chanter ou qu'on loue ses ouvrages, ses yeux brillent aussitôt et ses traits s'épanouissent. »

Tout cela est d'une vérité incontestable ; il est incroyable, selon moi, que l'on puisse écrire avec cette facilité et cette élégance dans une langue étrangère. Nous autres Français, nous n'en faisons pas autant ; nous sommes si accoutumés à voir notre langue un passe-partout général, que nous n'en voulons pas d'autre. Je disais l'autre jour qu'elle fut inventée dans la tour de Babel, pour mettre les peuples d'accord, lorsqu'ils ne s'entendirent plus. Depuis ce temps-là, elle a continué et il n'est pas de coin où elle ne soit comprise.

XXX

Dans mes grandes insomnies, lorsque je passe mes nuits tout entières debout, je cause avec Viard ; nous nous rappelons, et je lui fais prendre les notes dont se compose ce récit. Nous avons fait mieux : depuis que j'en ai eu l'idée, nous écrivons chaque jour ce qui m'arrive, ce que j'entends et les personnes que je vois. C'est avec ce journal que nous continuerons ces Mémoires : on y trouvera les nouvelles de la ville et le mouvement des beaux esprits ; quant à la cour, je ne m'en occupe pas, assez d'autres le feront sans moi.

Ce n'est pas que je n'y eusse une oreille, et que, pendant bien des années, je n'eusse pu y occuper une place comme les autres femmes de qualité ; mais elle ne m'a jamais attirée. J'avais l'honneur de voir la reine Marie Leczinska chez elle ; elle me recevait assez souvent. Le président Hénault, surintendant de sa maison, lui avait inspiré le désir de me voir ; elle était bonne et charmante. Pour les autres personnages augustes, rois, princes, favorites, je ne m'en mêlerai point ; je ne les ai pas assez connus pour en parler, et je me donnerai de garde de dire ce que je ne sais point.

J'avais à Versailles, et au premier rang, le duc et la duchesse de Choiseul, mes alliés. Le duc était ministre, homme d'esprit, de capacité, homme de plaisir cependant, mais parfaitement probe et honnête. Sa femme est la bonté, la grâce en personne. Bien qu'elle ait beaucoup d'années de moins que moi, je l'appelle ma grand'mère, parce que la dernière duchesse de Choiseul, avant elle, était en effet ma grand'mère, on le sait; elle avait épousé le duc de Choiseul en secondes noces : ma mère était venue de son premier mariage avec le président Brulart. Ils ne cessent tous les deux M. et madame de Choiseul) de me combler de leurs bontés, et je les aime tendrement. Par eux, je sais le dessous de cartes de la cour, mais je ne veux pas risquer de les compromettre. A mon âge, les jours sont des grâces, et, si je mourais subitement, je suis sûre au moins de ce que je laisserais derrière moi.

Parmi mes amies, une des plus charmantes est la maréchale de Luxembourg. Elle a été d'abord la duchesse de Boufflers, et Dieu sait la vie et la jeunesse qu'elle a menées! Je ne crois pas qu'on se puisse amuser davantage. Je la rencontre depuis quarante ans : elle n'est pas jeune. On ferait un livre de ses aventures, et chacun les connaît à fond.

Il en est une, cependant, que l'on ne sait point, car

elle ne l'a guère confiée, et qui est une de ses plus jolies. J'en étais, et je ne m'en suis pas vantée, on le comprendra bien, si on a apprécié mon caractère. Enfin, la voici :

La duchesse de Boufflers était jolie comme un ange : on l'eut faite à plaisir, qu'on n'eût pas mieux réussi. Beauté, esprit, grâce, rien ne lui manquait. Elle n'était pas bonne, par exemple ; il ne fallait ni lui déplaire, ni l'offenser, ni lui tomber sous la patte. Elle ne ménageait rien, alors, ni ses actions ni ses propos. Son mari la laissait parfaitement libre, et elle aimait, par-dessus tout, les parties impromptu, les courses dans Paris, la nuit, déguisée. Elle eût volontiers rossé le guet, avec les jeunes seigneurs, et elle faisait mille tours aux Parisiens, dont elle riait comme une petite fille.

M. de Luxembourg fut longtemps son amant avant la mort du duc de Boufflers, et je n'ai jamais compris ce goût-là, mais elle l'avait. Elle ne se cachait pas de lui donner des rivaux ; il ne s'en inquiétait guère, pourvu qu'il fût bien le maître pendant les soirées qu'ils passaient ensemble.

— Ce qui se passe quand je ne suis pas là ne me regarde point, disait-il aux avertisseurs et donneurs d'avis.

C'était plus commode. Beaucoup d'hommes et même de femmes étaient ainsi en ce temps-là; on prenait la vie du bon côté.

Un soir, j'étais fatiguée : j'avais été au bal la veille, et je m'étais querellée toute la journée avec Formont, qui n'était pas si content que M. de Luxembourg. Je l'avais ennuyé; j'en avais l'âme triste, et je me couchai.

A onze heures et demie, j'entends du bruit dans mon antichambre; je m'étais endormie en pleurant, comme les petits enfants; je m'impatientai de ce bruit, qui me réveillait, et j'espérai d'abord que c'était Formont, venu à résipiscence; j'en étais fière et heureuse, et je me disposais à lui faire acheter son pardon très-cher, lorsque ma porte s'ouvrit. Je vis paraître une femme et trois hommes, portant des flambeaux, bien encapuchonnés, et riant sous leurs manteaux, en s'étouffant.

— Qu'est-ce cela? dis-je. Ce sont des fantômes !

— Oui, des fantômes qui viennent vous chercher pour vous emmener au royaume des ombres; il faut vous lever et les suivre.

— Je n'ai pas l'envie d'aller chez Minos, répondis-je; je ne suis pas disposée encore à lui répondre.

— Nous lui répondrons pour vous, ma belle mar-

quise, et vous serez libre de nous démentir après; venez toujours.

J'avais reconnu la voix de la duchesse et celle de M. de Luxembourg; les deux autres hommes étaient le prince de Beauveau et un jeune officier aux gardes, son parent, qu'il appelait le chevalier de Fravacourt. On le confondait souvent avec M. de Flavacourt; il s'en défendait en disant modestement :

— Je n'ai pas l'honneur d'être... trompé.

Il fallait voir son air! c'était une vraie bouffonnerie.

Ces messieurs entrèrent dans mon boudoir; je me fis habiller comme la duchesse, en grisette, avec une robe d'indienne, un tablier de taffetas vert et un bonnet à papillons. Je pris une mante et un coqueluchon, et nous voilà partis tous les cinq en fiacre, riant à gorge déployée, regardant en l'air, pour chercher des aventures, et nous arrêtant devant toutes les maisons éclairées.

Il n'y en avait guère à cette heure : les cochers étaient faits à cela et nous servaient de limiers.

Nous arrivâmes dans la rue Simon-le-Franc, une vraie ruelle, où se trouvaient beaucoup de petites maisons d'ouvriers et de portes borgnes, tout à fait propres au divertissement que nous cherchions.

— Ah çà ! dit M. de Luxembourg, on ne soupe donc

nulle part, ce soir? Nous serons obligés de nous rabattre sur la rue Cadet ; ce qui serait bien monotone.

Il avait, rue Cadet, une petite maison délicieuse, où l'on soupait merveilleusement, et où l'on se réunissait souvent pour rire et s'amuser. Je ne sais ce qui s'y passait les autres jours, ou plutôt je le sais bien, et on le devine.

Au milieu de cette ruelle Simon-le-Franc, le cocher s'arrête, il descend, s'approche de la portière et dit, en montrant une petite lumière derrière une vitre :

— Voyez, messieurs, je ne trouve rien de mieux que cela.

Le prince regarde et répond d'un très-grand sérieux :

— Il faut s'en contenter ; j'en fais mon affaire.

Le voilà, grimpant sur le siége, et, de là, sur l'impériale du carrosse ; ce qui lui permettait de voir à son aise dans l'intérieur de la chambre, qui n'avait ni rideaux ni volets. Il aperçut deux personnes, un jeune homme et une jeune fille, soupant tête à tête devant une table fort bien servie. La jeune fille était belle et semblait une grisette tout de bon ; le jeune homme, lui, paraissait déguisé ; il avait un air de gentilhomme sous ses modestes habits. Quant à la maison, c'était un bouge ; mais le souper était choisi ; ce qui confirma encore le prince dans son opinion. Le difficile était d'en-

trer là. Ces messieurs ne s'embarrassaient pas de si peu. Le prince frappe à la fenêtre; voilà nos deux personnages en éveil, et le cavalier cherchant par un geste d'habitude son épée absente.

— Bon! dit notre étourdi, c'est un homme de condition, j'en étais sûr.

Il frappa de nouveau; la croisée s'ouvrit, et une mine peu engageante se montra.

— Que voulez-vous? demanda l'inconnu.

— Du secours pour ma sœur, qui se trouve mal, et à manger pour moi et mes camarades.

L'autre hésita.

— Où est-elle, votre sœur?

— Dans ce fiacre, à la porte de votre maison; ouvrez-nous, je vous en conjure! elle souffre beaucoup.

Nous entendions très-bien le colloque.

— Ma reine, dis-je à la duchesse, vous ferez la sœur malade; quant à moi, j'en suis incapable, je ne saurais pas tenir mon sérieux; et puis je me meurs de faim.

— Moi aussi, dit-elle, et le prince a eu là une vilaine invention. Ah! bah! l'essentiel est d'entrer; je me guérirai vite.

Pendant ce temps, les pourparlers continuaient.

— Mais si vous étiez des voleurs! dit enfin notre hôte en espérance; qui me répond de votre honnêteté?

— Les voleurs ne viennent pas en fiacre. D'ailleurs, que diable vous prendrions-nous? Il n'y a pas là dedans pour vingt livres de meubles ou de nippes. Dépêchez, ma sœur se plaint de plus en plus.

Les amoureux causèrent un instant tout bas; enfin le jeune homme s'exécute, prend la chandelle et descend; M. de Beauveau en faisait autant de son côté; la portière s'ouvre, la duchesse ferme les yeux et se laisse emporter; je suivais, les yeux baissés, pour ne pas rire, et le chevalier fermait la marche. Nous montâmes un affreux degré de bois, percé à chaque marche; nous entrâmes dans la chambre, où une jeune et belle personne nous attendait, et nous trouvâmes un bon feu, quelques chaises de paille, une table servie d'un pâté, d'une volaille, d'un beau poisson, escortés de quelques bonnes bouteilles de vin de Champagne, de Bordeaux et de Madère; plus, des fruits, des liqueurs, des crèmes; rien n'y manquait.

Lorsque le chevalier et le maître du logis se regardèrent, le chevalier fit un petit mouvement qu'il réprima aussitôt; l'autre ne bougea pas. Il nous adressa quelques phrases entortillées et s'empressa auprès de la duchesse, qui s'évanouissait d'une façon merveilleuse; on ne pouvait manquer d'y être pris. M. de Luxembourg lui prodigua les soins les plus tendres, l'appelant sa

poule et sa chatte ; je n'osais en approcher, j'étouffais. La grisette surtout y allait de franc jeu, et lui fourrait du vinaigre jusque dans les yeux pour la mieux réveiller.

— Vous m'avez l'air de braves jeunes gens, dit M. de Beauveau, nous allons vous confier la vérité. Cette jeune fille n'est pas ma sœur, c'est la maîtresse de mon ami que voilà ; nous lui avons prêté main-forte pour l'enlever, parce que ses parents refusent de les marier. Elle y a bien consenti ; mais, en quittant la maison paternelle, elle a éprouvé une émotion que vous comprendrez facilement. Nous venons de Belleville et nous avons fait de grands détours pour dépister la famille. Nous avons cru voir la maréchaussée, tout à l'heure, dans le faubourg Saint-Martin ; mademoiselle a eu grand'peur ; de là cette nouvelle syncope. Nous nous sommes jetés par ici pour chercher un refuge, que nous vous demandons, ainsi que la permission de partager ce bon souper ; car, depuis trois ou quatre heures que nous courons, nous mourons de faim.

— Certainement, monsieur...

— Vous êtes amoureux, vous êtes jeunes, vous devez être compatissants; ayez pitié de ces pauvres jeunes gens, qu'une famille barbare réduit à promener leurs amours par les rues à minuit.

Cette fable fut débitée avec un aplomb, une rondeur qui auraient fait honte à Préville lui-même, s'il eût déjà fait les délices de la comédie. Dès que l'on parla d'enlèvement, nos hôtes se regardèrent en rougissant et en souriant ; ils avaient l'air de s'y connaître.

— Nous ne vous laisserons pas dans l'embarras, dirent-ils ; cette belle demoiselle revient à elle, nous allons tous souper de compagnie et boire à nos amours. Seulement, renvoyez votre fiacre à l'autre bout de la rue ; on ne sait ce qui peut arriver et il attirerait ici les regards.

Nous remarquâmes qu'on ne nous demandait par nos noms, c'était pourtant la première chose à faire ; on avait sans doute des raisons pour cela. Ces messieurs descendirent donner l'ordre au cocher, qui s'en alla dans le faubourg Saint-Martin, devant un numéro qu'on lui désigna. Il n'était pas inquiet, il nous connaissait bien.

On disposa gaiement la table. La duchesse revint tout à fait à elle, et assura qu'elle se trouvait bien. Ce fut charmant dans cette chambrette : on plaça des chandelles dans des bouteilles vides, faute de chandeliers ; vous jugez si nous nous amusâmes et si cela nous fit rire !

La duchesse était ravie, elle aimait tant à rire ! elle

jura qu'elle ne s'était jamais tant divertie et qu'elle se trouvait mieux là que sous des lambris dorés. Après la quatrième bouteille, chacun raconta son histoire. Celle de nos jeunes gens était telle que le prince l'avait devinée; ils étaient cachés là depuis huit jours et ils savait qu'on les cherchait.

L'amant était tout bonnement un bas officier des gardes-françaises; le chevalier l'avait vu, le matin même, chez son colonel, sans en être remarqué. Il appartenait à une famille de bourgeois fort riches, qui ne voulaient pas lui laisser épouser une fille sans biens, et qui avaient juré de les poursuivre partout.

Ils se croyaient bien cachés dans ce trou. L'amoureux n'y venait que la nuit et déguisé. Comme il avait de l'argent et qu'il aimait à bien vivre, il apportait ses victuailles. Il avait plusieurs années à attendre ses vingt-cinq ans; mais ni lui ni sa maîtresse ne se croyaient capables de changer d'ici là.

Hélas! qu'ils étaient jeunes!

XXXI

Nous étions tous enchantés et nous nous amusions tant en restant dans notre rôle, que nous en oublions

tout le reste. Nous faisions le tapage que peuvent mener sept jeunes têtes bien montées et libres de s'en donner à leur aise. Un bruit venu de la rue fit dresser l'oreille à nos amoureux, qui avaient peur pour tout de bon, et ils nous imposèrent silence par un geste.

— Qu'est-ce que cela, mon Dieu? dit la belle Madelon (elle s'appelait Madelon).

— Bah! repliqua M. de Luxembourg, ce sont des gens qui passent; ne nous en occupons pas et buvons.

— Du tout, du tout! on parle bas sous la fenêtre, et ce sont nos ennemis ou les vôtres peut-être. Éteignons les lumières et taisons nous.

Nous étions toutes les trois vêtues à peu près de même: jupon court, mules à boucles, bas à côtes, tablier vert et indienne fond blanc, le chignon, le petit bonnet rond à papillons, c'était le suprême des grisettes. La duchesse tournait le dos à la porte, la jeune fille était au bout de la table, et moi, j'étais en face. Cette explication est nécessaire pour ce qui va suivre.

On parlait bas dans la rue, c'était certain; notre hôte alla voir, tout était sombre; il revint à sa place et nous pria, tout bas aussi, de ne pas parler, disant que les curieux passeraient sans doute. Le bruit ne s'apaisait pas; la duchesse me dit en se penchant par-dessus la table:

— Il ne manquerait qu'une aventure pour rendre le plaisir complet.

A peine finissait-elle de parler, que la fenêtre s'ouvrit toute grande, poussée par un vigoureux coup de poing, et trois soldats, conduits par une manière de bourgeois, se précipitèrent dans la chambre, en criant :

— Au nom du roi !

Nos hôtes, placés au bout de la table, comme je l'ai dit, se sauvèrent dans la chambre voisine, eux qui connaissaient les êtres ; la duchesse chercha l'escalier derrière elle. J'étais tout étourdie, et je n'avais même pas eu le temps de bouger ; je me trouvais seule de ce côté avec nos deux hôtes ; nos chevaliers étaient de l'autre côté, et le premier mouvement de chacun avait été de se lever, sans savoir où l'on irait, — excepté madame de Boufflers, qui, ainsi que je l'ai dit, avait enfilé l'escalier à tâtons. Les assiégeants se préparaient à battre le briquet, pendant que le duc, le prince et le chevalier, revenus de leur surprise, s'avançaient vers eux et leur demandaient l'explication d'une invasion si subite.

— Au nom du roi, pas de résistance ! dit une voix ; nous sommes chargés d'arrêter la nommée Madelon Chaine et de l'emmener aux Madelonnettes.

— Cela est bien dur, messieurs, reprit M. de Beauveau tâchant d'intervenir sans se faire connaître, et se

réservant d'agir le lendemain sous son véritable nom, s'il n'obtenait rien avec son déguisement.

— Ne vous opposez point à nos ordres, monsieur; laissez-nous rallumer la chandelle pour voir à ce que nous faisons. Nous sommes bien tranquilles, les précautions sont prises, elle ne nous échappera point.

En ce moment, un quatrième personnage grimpait l'échelle établie à la croisée, et se montrait sans entrer.

— Hé! dit-il, la besogne est faite, vous autres; ne vous amusez pas davantage, nous la tenons.

— En êtes-vous sûrs?

— Parbleu! je l'ai pincée dans l'escalier, grâce à notre sage mesure d'entrer en même temps par la fenêtre et par la porte.

— Où l'avez-vous mise?

— L'entendez-vous crier? On l'emporte dans un fiacre que nous avons trouvé endormi rue Saint-Martin et que nous avons requis au nom du roi; son affaire est faite, la nôtre aussi, détalons!

— Quoi! l'amoureux n'a pas résisté?

— Il n'y était point. Viens vite, je te dis que tout est terminé.

Les soldats allaient redescendre; leur guide était déjà parti.

— Par ma foi! j'attendais mieux du bas officier, dit

le duc, et, puisqu'il ne défend pas sa belle, je ne vois pas pourquoi nous nous brouillerions avec le guet à cause d'eux. Allez, mes braves gens! et ne vous cassez pas le cou, guerriers invincibles, ce serait dommage.

Les soldats ne se le firent pas dire deux fois et reprirent leur chemin à travers les airs; nous les vîmes disparaître, et, pendant ce temps, le prince soufflait un charbon pour rallumer la chandelle.

— Je m'en veux d'avoir regardé ce bas officier comme un brave, reprenait le chevalier; on ne se laisse pas enlever ainsi tranquillement une jolie fille... Mais où diable sont ces dames? se sont-elles évanouies tout de bon, cette fois?

— Je suis ici, répondis-je encore tout épouvantée.

— Et la duchesse?

— Duchesse!

— Duchesse, où êtes-vous?

Elle ne répondit point, et la chandelle s'allumait. Le prince l'éleva pour mieux éclairer; il aperçut le duc, le chevalier et moi.

— Ah çà! où est la duchesse? demanda M. de Luxembourg sérieusement inquiet.

— Elle se sera cachée quelque part avec le bas officier, pendant qu'on enlèvait la petite, me dit le chevalier à l'oreille.

Le duc cherchait dans les coins, sous la table et partout. Cet incident avait été le plus subit du monde ; certainement, cela n'avait pas duré le temps que je mets à vous le raconter ; nous avions été surpris dans toute la force du mot. Ces messieurs cherchaient, appelaient, mais en vain. Nous ouvrîmes la porte de la pièce voisine et nous entrâmes; il s'y trouvait un lit à baldaquin, deux chaises et un bahut. On ouvrit le bahut, on secoua le lit, on regarda dessous, rien ! Cependant je crus voir remuer les rideaux, et j'en fis l'observation à M. de Luxembourg.

— De par Dieu ! cela est vrai. Je parie qu'elle est là, tremblante, derrière les rideaux et qu'elle nous prend pour des voleurs.

On poussa ce monument au milieu de la chambre, on releva les rideaux, et, derrière, dans une manière de niche, on découvrit le bas officier, cachant dans ses bras une femme éplorée, et criant d'une voix de tonnerre :

— N'approchez pas, vous ne l'aurez qu'avec ma vie !

— Quand je vous le disais ! marmotta le chevalier.

— Peste ! les passions de ce monsieur sont subites, continua le prince; le voilà comme un lion maintenant.

Le duc s'avançait comme un tigre, lui, sa chandelle à la main; ils se regardaient furieux, quand le jeune homme le reconnut et dit à sa compagne effarouchée :

— Ah! ce sont nos amis, tu n'as plus à trembler maintenant.

Elle releva la tête. Nous aperçumes la Madelon Chaine, n'osant pas encore croire à son salut.

— Miséricorde! m'écriai-je, et la duchesse?

— Où est la duchesse, misérable? qu'avez-vous fait de madame de Boufflers? s'écria M. de Luxembourg secouant le bras du jeune homme à le briser.

— Mais, monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire, je ne connais point cette dame, je ne l'ai jamais vue.

— Est-il bien possible! cette femme que le guet a emmenée, reprit le chevalier riant malgré lui, c'est elle, c'est elle!

— Non, cela est impossible! elle est cachée dans la maison, elle ne se serait pas laissée emporter ainsi, elle nous aurait appelés à son secours. Cherchons, cherchons! Montrez-nous le chemin, poursuivit M. de Luxembourg en poussant devant lui nos hôtes.

Nous voilà tous courant, fouillant la baraque de la cave au grenier sans résultat. Nous avions trouvé la

porte de la rue ouverte et je ramassai une mitaine par terre, sur la dernière marche du degré.

Il ne restait plus de doute possible, la duchesse de Boufflers était partie pour les Madelonnettes! M. de Luxembourg prit la chose au grave ; les deux autres riaient dans leur barbe ; moi, j'en avais grande envie, l'épigramme était superbe.

Quant aux amoureux, ils ne revenaient pas de ce qu'ils entendaient et du hasard qui les sauvait, en jetant une grande dame dans les serres des recors à la place de Madelon.

Comment courir après elle? où était-elle? qu'en avaient-ils fait? Ils nous avaient pris notre fiacre certainement ; il fallait donc retourner à cette heure chez nous, à pied ; et moi qui demeurais si loin de là! Je ne riais plus à cette idée. Cependant nous devions partir. L'impatient duc parlait d'aller réveiller le lieutenant de police pour nous faire rendre madame de Boufflers.

— Sans doute, dit le prince ; mais allons d'abord changer de costume ; sans quoi, nous pourrions bien la rejoindre, sans profit pour elle ni pour nous.

Il assura en deux mots les jeunes gens de sa protection, leur dit son nom et commanda au bas officier de venir le trouver le lendemain, en ajoutant qu'il serait content de lui.

En effet, M. de Beauveau, excellent homme, donna une dot à Madelon, apaisa la famille et fit avoir au futur époux une excellente place dans les gabelles, qui doubla ses revenus.

Il fit des gens bien heureux et reconnaissants, à ce qu'il paraît. C'est rare !

Nous suivîmes M. de Luxembourg. Il courait à perdre haleine ; la rue Cadet était bien plus près que nos maisons ; nous y entrâmes tous, et on délibéra. Le duc jeta bas son déguisement ; il avait des magasins d'habits, où le prince fouilla à son tour ; on fit atteler un carrosse, et nous partîmes pour l'hôtel du lieutenant de police. Il fut convenu que je ne me montrerais pas, bien entendu; c'était assez qu'une de nous fût compromise. Ils firent tout ouvrir. Je ne me souviens plus quel était le lieutenant de police en ce temps-là ; mais, lorsqu'il entendit le rapport qui lui était fait, il ne put retenir une plaisanterie ; ce qui ne l'empêcha pas d'envoyer un agent aux Madelonnettes, à cheval et en courrier, pour réclamer la prisonnière. Nous le suivions ; cependant il devait arriver avant nous.

Je n'aurais pas soupçonné alors M. de Luxembourg d'un sentiment aussi profond pour la femme qu'il devait épouser depuis et qui l'a dominé toute sa vie. Il était véritablement comme un fou, et, lorsque la du-

chesse nous fut rendue, il se jeta à ses pieds, dans le carrosse, en fondant en larmes.

Quant à elle, moitié riant, moitié pleurant, elle se jeta à mon cou.

— Je voulais une aventure, dit-elle, je suis exaucée.

Elle nous raconta alors ce qui s'était passé et la cause de tout cela.

Madame de Boufflers avait une peur épouvantable des voleurs, c'était une marotte qu'elle ne dominait pas ; lorsqu'elle vit enfoncer la fenêtre, elle ne songea plus qu'à se sauver, et la porte placée derrière elle lui parut la meilleure voie à prendre ; elle était, du reste, convaincue que nous en ferions tous autant, afin de ne nous trouver en aucune affaire, soit avec le guet, soit avec des brigands, que ce fût l'un ou l'autre.

Tout en ayant peur, elle faisait son plan : de se sauver, de courir jusqu'au fiacre arrêté dans la rue Saint-Martin, de se jeter dedans et de nous attendre. Elle n'eut pas descendu la moitié du degré, à tâtons, dans ce casse-cou, qu'elle entendit du bruit en bas : on enfonçait la porte aussi facilement que la fenêtre, rien ne tenait dans cette baraque. Elle était prise entre deux feux ! elle essaya de remonter, elle tomba ; on venait derrière elle avec de la lumière ; elle perdit la tête, se mit à crier, ce qui, joint à son costume, ne laissa plus

de doute aux honnêtes soldats du guet sur l'identité du personnage. Pour la faire taire, on la bâillonna ; un grand drôle la prit à bras-le-corps et l'emporta en courant, comme si c'eût été une plume.

— Peste ! dit-il, cette fille-là se donne des airs de grande dame : elle embaumerait tout un corps de garde.

On la déposa dans notre propre fiacre, et l'on cria au cocher :

— Marche ! de par le roi, aux Madelonnettes !

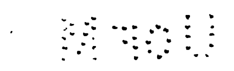
On juge de l'émotion de la pauvre duchesse. Ils lui ôtèrent son bâillon ; elle était si exaspérée, qu'elle se nomma, en leur promettant monts et merveilles s'ils voulaient la reconduire chez elle ; ce qu'ils n'acceptèrent point, et cela parce qu'ils ne la croyaient pas. Ils se moquaient d'elle, au contraire, et la traitaient de toutes les façons.

— Enfin, pourtant, ils ne m'ont point manqué de respect, ajoutait-elle d'un air héroïque, et, n'étaient les Madelonnettes, je n'aurais pas à me plaindre d'eux. Encore je crois qu'on n'y serait pas trop mal.

XXXII

Je ne veux pas m'embarquer dans les discussions et les détails au sujet du comte de Lally, que je trouve sur mes tablettes pour l'année 66. — Il y a eu en cette affaire des effets et des causes que je me suis promis de ne pas traiter, puisqu'ils touchent la chose publique et le gouvernement. Néanmoins, je ne puis me taire sur sa mort, sur le bruit qu'elle fit dans le monde et sur l'impression qu'on en reçut.

Il fut condamné, justement ou injustement, je n'entre pas dans ce sujet, malgré la réhabilitation demandée et obtenue par monsieur son fils. C'était un homme d'un caractère désagréable ; il avait peu d'amis. Il fit plusieurs tentatives pour se tuer, avant le supplice ; il se donna d'abord un coup à deux doigts du cœur, avec la moitié d'un compas caché dans ses habits ; ensuite il essaya d'avaler un petit cure-dents de fer ; enfin, comme on eut peur qu'il n'avalât sa langue, on lui mit un bâillon. Il devait être exécuté la nuit ; mais on avança l'heure à cause de ces tentatives, si bien que le carrosse noir dans lequel on devait le conduire à l'échafaud n'était pas prêt, et qu'on le mit dans un tom-



bereau. Il était comme un enragé. Son confesseur se rassura par le bâillon; sans quoi, il eût craint d'être mordu.

Le bourreau le manqua et s'y reprit à deux fois. La foule était si heureuse de son supplice, qu'elle battait des mains; on tremblait qu'il n'obtînt sa grâce. Tout le monde sait qu'il était accusé de concussion dans les Indes et de vexations envers les sujets du roi soumis à ses ordres. Je ne puis rien dire sur lui de plus que cela; je ne le connaissais pas; mais des gens bien informés, et en position de l'être, m'ont assuré qu'il était parfaitement coupable. Dieu l'a jugé, les hommes aussi; ce n'est pas une vieille femme qui réformera tout cela. Il avait un grand courage et une valeur positive et incontestée. Il fit une surperbe défense à Pondichéry; mais il était hautain, avare et méchant.

Parmi mes connaissances intimes, j'ai nommé mesdames de Boufflers; l'une était la maîtresse du prince de Conti, et je l'avais baptisée *l'idole du Temple;* ce prince était grand prieur de France et habitait le Temple, où elle demeurait avec lui. C'était une femme de beaucoup d'esprit, mais prétentieuse et n'ayant qu'une idée, celle de se faire épouser par M. le prince de Conti; elle n'y parvint jamais.

L'autre avait été la maîtresse de Stanislas à Luné-

ville ; elle avait bien autant d'esprit, et surtout elle était la mère du chevalier de Boufflers, cet enfant gâté des Amours et des Muses, que nous adorions tous; le fait est qu'il était bien joli étant jeune. Voilà qu'il me revient une chanson que j'ai vu improviser à sa mère, en soupant chez moi; je veux vite la faire écrire, car je ne m'en souviendrais plus, et ce serait dommage; on verra que c'est telle mère tel fils. On lui demandait ce qu'elle avait fait toute la semaine, depuis le dimanche précédent, où nous avions soupé ensemble. Elle répondit sur-le-champ, sans hésiter, tout comme en prose :

Dimanche, j'étais aimable;
Lundi, je fus autrement;
Mardi, je pris l'air capable;
Mercredi, je fis l'enfant;
Jeudi, je fus raisonnable;
Vendredi, j'eus un amant;
Samedi, je fus coupable;
Dimanche, il fut inconstant!

Le charmant chevalier de Boufflers est né à Lunéville en 1737. Il fut destiné au petit collet, parce que le roi Stanislas lui donna quarante mille livres de rente en bénéfices, et que cela était bon à prendre, voire même à garder. Il fut donc mis, s'il vous plaît, au séminaire de Saint-Sulpice, avec sa petite mine éveillée, et certes personne n'était moins fait pour ce mé-

tier-là. Il y resta néanmoins jusqu'à ce que l'amour le fit sortir de clôture, ainsi que la faim fait sortir le loup du bois.

Il connut un jeune garçon, sorti du séminaire avant lui, parce que, comme à lui, la vocation lui manquait. C'était le fils d'un ancien militaire, attaché longtemps à M. de Lally dans les Indes. Cet échappé de la soutane venait souvent voir l'autre en cage, et lui racontait les charmes d'une jeune cousine dont il était amoureux. Elle s'appelait Aline, elle était Provençale et avait habité l'Inde avec ses parents pendant toute son enfance.

A force d'entendre vanter sa beauté et ses grâces, l'abbé de Boufflers voulut la connaître; il pria son ami de le conduire dans sa famille, et l'autre, tout enchanté de se parer d'un tel ami de qualité, l'invita à venir le dimanche suivant passer la journée à Chevreuse, où son père avait une maison de campagne. Le difficile était d'en obtenir la permission. Il fallait sortir le samedi soir, découcher, mon Dieu! et en compagnie d'un jeune homme assez ennemi de lui-même pour repousser les douceurs du sacerdoce!

L'abbé avait déjà des inventions; il écrivit à sa tante de l'envoyer chercher et lui fit le thème qu'elle devait suivre, la conjurant de ne pas s'en écarter; il lui en raconterait plus au long les motifs de vive voix. La com-

tesse se conforma aux désirs du jeune homme; elle vint le prendre dès le samedi matin, supposant qu'il aimerait mieux deux journées qu'une. Elle fit mieux, car elle annonça qu'elle ne le rendrait pas avant le mardi.

Boufflers avait alors dix-huit ans; il était le plus aimable et le plus joli garçon de France. Sa tante écouta sa petite histoire lorsqu'ils furent dans le carrosse.

Elle n'était point sévère pour elle-même, et elle l'était peu pour les autres. Elle poussa la bonté jusqu'à lui donner ses gens et ses chevaux pour aller à Chevreuse.

— Je ne veux point vous envoyer là en prestolet, mon cher enfant, et je vous engage à prendre votre ami avec vous, cela lui sera agréable.

L'abbé ne demandait pas mieux. On juge de la joie qu'ils éprouvèrent en se sentant lâchés pour trois ou quatre jours, sans surveillance, avec un bel équipage, et pouvant prendre tous les airs qu'il leur conviendrait de se donner.

Le garçon avait prévenu son père; on mettait les petits pots dans les grands; lorsqu'ils arrivèrent, ils furent reçus en pompe et traités en triomphateurs. Boufflers ne vit que la belle Aline; il en fut frappé d'un

trait au cœur et la trouva plus charmante mille fois qu'il ne s'y attendait.

Quant à elle, le jeune abbé lui plut sur-le-champ; elle rougit en rencontrant son regard, elle lui fit une révérence embarrassée et adorable; ils demeurèrent interdits, sans se parler une partie de la journée. Le soir, après souper, on s'humanisa. C'était au mois de juin. Cette campagne était embaumée. La vallée de Chevreuse est magnifique, on le sait, et ce petit coin, particulièrement bien arrangé, était réellement un paradis terrestre. On se promena toute la soirée au milieu des roses. La jeune fille avait une belle voix, on lui demanda de chanter; elle se fit prier un peu, puis elle céda; elle avait moins peur, on ne la voyait pas, il faisait noir.

L'abbé fut transporté d'amour. Lorsqu'il se retira dans sa chambre, où son ami le reconduisait, il se jeta à son coù en lui disant, les yeux pleins de larmes, comme un enfant qu'il était :

— Mon ami, j'aime, j'adore votre belle cousine!

— Ah! j'en suis fâché, monsieur, car je l'aime aussi d'ailleurs, vous êtes grand seigneur, vous serez prêtre et vous ne pouvez pas l'épouser.

— Je ne me ferai point prêtre, et, si elle m'aime, je l'épouserai, bien que je sois un grand seigneur.

— Ah ! cela est-il possible ! répliqua l'autre bonne créature, tout disposé à se sacrifier si le bonheur de son ami et celui de sa cousine en dépendaient. Seulement, vous aimera-t-elle ? Oui, elle vous aimera ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne m'aime pas, moi !

Au lieu de se coucher, ils passèrent la nuit à bâtir des projets et à chercher les moyens de les réaliser. Courtois (ainsi s'appelait l'ami) avait de temps en temps des retours de jalousie et les chassait vivement, en se reprochant de penser à lui, au lieu de penser aux autres.

Au soleil levant, ils allèrent au jardin, cueillirent un immense bouquet, tout humide encore de la rosée, et Boufflers, remontant chez lui, écrivit ses premiers vers, bien humbles, bien soumis, mais bien tendres. Il les mit dans le bouquet, alla chercher une échelle, et posa le message parfumé sur le bord de la fenêtre de sa beauté.

La chose faite, il se cacha dans une charmille, avec son confident, pour épier le moment du réveil.

Il ne se fit pas attendre. Aline non plus n'avait pas dormi ; elle parut à sa croisée et son premier regard tomba sur les fleurs. Elle rougit et sourit en même temps. Le jardin lui semblait désert ; à peine si les oi-

seaux eux-mêmes se montraient sous les feuillées; le soleil levant riait à travers les branches; tout était beauté, splendeur autour d'elle; elle respira fortement les odeurs enivrantes qui émanent de partout dans une belle matinée d'été.

Elle se croyait bien seule; elle prit le bouquet, le sentit, l'examina dans tous les sens, aperçut le billet ployé sous une rose, devint toute rouge et laissa échapper les fleurs. Il se livrait visiblement en elle un combat qui devait finir par la lecture du madrigal et qui finit par là, en effet. Il n'était pas cacheté, il eût fallu être une triple sotte pour n'en pas prendre connaissance; la vertu même ne se refuserait pas ce plaisir.

Aline lut, relut, dévora ces lignes, ce premier billet d'amour qu'elle recevait; car son cousin n'avait pas osé porter la témérité jusqu'à lui écrire. Elle baissa la tête ensuite, laissa tomber ses bras et devint rêveuse.

Les jeunes gens voyaient tout. Boufflers n'osait respirer, de peur d'être entendu, et Courtois soupirait tout bas; il se cachait à lui-même sa douleur, car il comprenait à merveille la pantomime de cette rêverie.

— Elle vous aime, dit-il à l'abbé.

— Hélas! je n'en sais rien, je n'ose y croire; elle n'a pas l'air heureux de ce qu'elle vient de lire.

— Elle y pense trop pour que cela l'ait fâchée, et puis je la connais bien, elle a une autre mine quand elle boude.

— Ah! puissiez-vous dire vrai!

Après une bonne demi-heure, la belle enfant rentra chez elle et s'occupa de sa toilette; mais elle ne chanta pas en vaquant par la chambre, ainsi qu'elle en avait l'habitude : elle songeait trop.

Lorsqu'elle descendit au jardin, elle avait à son corsage une des fleurs du bouquet. Le petit abbé sauta de joie.

Les quatre jours qu'ils passèrent ensemble furent un enchantement. Ils ne se parlèrent pas encore; mais, chaque matin, le bouquet était sur la croisée, la belle venait le prendre, les vers étaient vite dénichés et lus; l'amoureux, dans sa cachette, jouissait de son bonheur, il le savourait; l'ami jouissait de son sacrifice. Je ne voudrais pas jurer qu'Aline n'eût pas deviné qu'ils étaient là; les petites filles ont un instinct si malin et si sûr!

Lorsqu'il fallut partir, retourner à cet affreux séminaire, Boufflers crut qu'il allait mourir. Il ne put retenir ses larmes; il jura qu'il reviendrait bientôt, dût-il passer par-dessus les murs, et personne à Chevreuse n'en douta un instant.

Aline, de son côté, s'efforçait de retenir ses pleurs;

mais deux belles larmes rosées roulèrent sur sa joue après avoir tremblé longtemps à la frange de ses cils noirs.

Je copie presque une lettre de Boufflers sur cette aventure; je suis incapable d'inventer ces mièvreries et de les décrire ainsi. Du temps que je connaissais l'amour, il ne se faisait pas de cette façon.

XXXIII

Boufflers retourna à son séminaire et s'y trouva comme un pauvre oiseau auquel on a coupé les ailes. Il passait tout son temps dans le jardin, regardant les murs si élevés et si bien défendus dont il était garni. On ne le laissait sortir qu'à bonne enseigne; il avait fait déjà deux ou trois frasques qui l'avaient mal noté; on connaissait sa capacité, on le destinait à des dignités ecclésiastiques supérieures, et on ne voulait pas qu'il s'échappât.

Madame de Boufflers cependant ne lui tenait pas une rigueur bien sérieuse; elle venait le voir, lui apportait des livres, de la musique, des chatteries, et, lorsqu'il se plaignait trop fort, elle lui disait, tout bas, en l'embrassant :

— Du courage, mon enfant! c'est un temps à passer; ensuite vous sortirez comme les autres et vous ferez ce que vous voudrez.

Dans cette grande circonstance, la première où il eut sérieusement besoin de sa liberté, il lui écrivit pour la prier de venir, ce qu'elle fit, et lui annonça qu'il lui fallait un congé de quinze jours pour un petit voyage qu'il méditait.

L'*idole* lui répondit que c'était un peu beaucoup, mais qu'il n'avait qu'à s'adresser à ses supérieurs et qu'elle appuierait sa demande.

— C'est comme cela, madame? vous n'avez rien à me dire de plus consolant? Je sais ce qui me reste à faire.

— Mais qu'est-ce donc?

— Vous allez voir.

Il prit une plume, réfléchit quelques instants et écrivit une douzaine de vers; elle le regardait faire sans le comprendre.

— Qu'écrivez-vous là?

— Une lettre.

— Pour qui?

— Pour un auguste personnage qui me protégera, j'en suis sûr.

— Quel est-il? Si je le connais, je me chargerai de la lettre.

— Vous le connaissez ; mais je ne vous la remettrai pas, je n'ai plus de confiance en vous.

— Mon enfant, c'est très-mal.

— Vrai?

— Oui, c'est très-mal.

— Vous m'aimez toujours?

— Je vous aime comme mon fils.

— Bien sûr?

— Oui.

— Lisez donc, et jurez moi de donner ceci au prince et de faire passer ceci à ma mère.

Elle lut les vers, les trouva charmants, et lui dit d'un ton ému :

— Je vous le jure.

On est compatissant aux maux qu'on a soufferts !

Elle avait trop aimé pour ne pas avoir pitié de ceux qui aimaient.

En entrant, elle remit les vers à M. le prince de Conti. Il les trouva fort jolis et envoya un de ses carrosses, avec un valet de chambre de confiance, au séminaire chercher le petit abbé pour souper avec lui. On n'osa pas refuser le prince, et l'amoureux partit enchanté.

Il venait souvent au Temple ; il connaissait Son Altesse sérénissime, et il la remercia avec toute la cha-

leur de sa passion. M. de Conti l'interrogea; il était fort bon et fort simple dans ses manières; d'ailleurs, la haute noblesse française a depuis longtemps l'habitude de traiter les cousins du roi en égaux, et Boufflers était trop certain de sa valeur pour se laisser intimider.

— Eh bien, l'abbé, dit le prince, vous vous ennuyez donc au séminaire?

— Oui, monsieur, et considérablement.

— Vous vous y plaisiez l'hiver dernier.

— Oh! c'est que c'était l'hiver!

— Oui, l'hiver, les oiseaux s'accoutument à leur cage, et, l'été, ils chantent leurs amours; on prétend que vous en êtes là.

— Je n'ai donné à personne le droit de m'en convaincre.

— Quoi! pas même à la comtese?

— A personne, monseigneur.

— Boufflers, je serai votre confident.

— C'est beaucoup d'honneur, monsieur, quand j'aurai quelque chose à confier.

— Allons donc! et la vallée de Chevreuse, et la belle Aline!

— Qui vous a dit?...

— Vous rougissez! on ne m'avait pas trompé. Voyons, que penseriez-vous d'un ami qui vous donne-

rait un joli cheval, un laquais, cent louis dans votre poche, un portemanteau bien garni et un congé de trois semaines, avec la liberté d'en user à votre guise?

— Ah ! monseigneur, je le bénirais.

— Bénissez-moi donc, c'est fait. J'ai arrêté la lettre de madame votre mère, les mères se tourmentent de loin, j'ai pris sa place. Je sais où mène souvent un désir comprimé par la reclusion, vous n'êtes plus prisonnier; demain matin, le laquais et les deux chevaux seront tout prêts, dans la cour, à suivre vos ordres; le portemanteau est dans votre chambre; la bourse et le congé, les voici ; il ne vous faut plus que la liberté d'user de tout cela, et vous pouvez la prendre.

Le jeune homme était comme étourdi de sa joie. Il en perdit l'esprit, ce qui ne lui arrivait guère, et ne le retrouva qu'au vin de Champagne; il fut étincelant.

— Ce jeune homme ira loin, dit le prince en sortant de table ; mais il jettera le froc aux orties : il est plus fait pour être mousquetaire que pour porter le petit collet.

Le lendemain, Boufflers réveilla le soleil et fut en selle avant qu'il eût fini sa toilette. Il galopa, ivre de joie, jusqu'à Chevreuse, jusqu'à la jolie maison où on l'attendait, sans l'espérer, du matin au soir. Aline l'aperçut la première; elle jeta un cri et se retira vite au fond

de sa chambre. Courtois et les autres allèrent au-devant de lui ; elle avait pourtant bien plus envie qu'eux de le revoir.

L'abbé conta tout de suite sa bonne fortune, sa permission et son bonheur.

— Mon ami, dit l'honnête Courtois, soyez heureux, elle vous aime. Vous verrez comme votre absence l'a pâlie ; elle ne quitte plus sa fenêtre, et elle porte sur son sein vos roses fanées.

Le brave garçon avait compté tous ces symptômes avec les larmes de son cœur, et il ne les cachait pas à son rival préféré. On ne voit guère de ces amours-là.

Boufflers répondit tout de travers aux compliments des autres ; il entendit ceux-là et en fit son profit. Aline se montra enfin, plus belle qu'un ange, et laissant lire sur son visage l'émotion qu'elle éprouvait. Elle le salua sans lui parler : que de choses dans ce salut !

Un peu remis de cette première émotion, les jeunes gens firent des projets magnifiques pour le temps des vacances de l'abbé. On arrangea des courses, des parties de plaisir ; on fit la liste des voisins préférés, on essaya de tout enfin, pour prouver à M. de Boufflers l'honneur et la reconnaissance que l'on attachait à sa visite.

Dès le jour suivant, les fleurs, les billets, les vers, les compliments, les rougeurs recommencèrent ; bientôt

on alla jusqu'aux serrements de mains, puis aux aveux, puis aux baisers; je ne sais où l'on se serait arrêté, sans la surveillance de Courtois, qui voulait bien laisser à un ami la place qu'il n'avait pu obtenir dans le cœur d'Aline, mais qui n'entendait pas la voir déshonorer d'abord, et abandonner ensuite, peut-être.

Il se mit donc en tiers entre eux, sans les laisser un instant seuls. Ils en enrageaient, Boufflers surtout; car, pour la petite, c'était un cœur noble et une tête forte; elle avait déjà jugé la situation. Ils en vinrent à causer tous les trois de leurs projets et de ce qu'il fallait faire pour réussir.

L'abbé assurait qu'il déchirerait sa soutane, il assurait qu'il épouserait Aline, et que sa mère ne s'y refuserait pas.

La jeune fille soupirait et détournait la tête; Courtois croyait au succès.

— Songez, disait-elle, à tout ce que vous exigez de madame votre mère : de vous voir d'abord renoncer à la carrière choisie par elle, et puis épouser une pauvre petite bourgeoise telle que moi; cela est-il possible?

— Vous êtes digne d'être reine, et vous le serez.

— Comment?

— De ma façon.

— S'il en est ainsi, j'y consens, pourvu que mon

royaume soit cette vallée. Ah ! si nous pouvions nous envoler vers les Indes et emporter cette chère petite maison, ces prés, ce ruisseau, pour les retrouver dans ce beau pays avec nos souvenirs ! Quel rêve !

— Je le réaliserai.

— Vous êtes donc un magicien ?

— Peut-être.

— Oui, vous serez Aline, la reine Aline, et tout le monde vous rendra hommage en cette qualité.

— Ne sera-t-elle que cela ? demanda Courtois, toujours attentif à la réalisation de ses vœux.

— Elle sera marquise de Boufflers, si Dieu me prête vie ; et je n'ai pas envie de mourir, à mon âge !

La jeune fille secouait la tête et se taisait.

L'abbé s'exaltait, son cerveau travaillait de plus en plus ; enfin, excité par son amour, par cette belle vallée, par les chimères qu'ils construisaient tous les trois sous les ombrages et au milieu des parfums des fleurs, il composa en huit jours son délicieux conte d'*Aline, reine de Golconde*, lequel vaut assurément mieux, à lui tout seul, que les contes de M. Marmontel réunis ensemble.

La joie d'Aline fut immense, celle de ses amis fut tout aussi grande. L'abbé ne revenait pas de lui-même ; il ne se serait jamais cru capable d'en faire autant.

— Décidément, dit-il, il paraît que je suis un homme d'esprit.

Cette naïve appréciation de lui-même, sans en prendre aucune prétention ni aucun orgueil, lui est demeurée, et forme une des originalités de M. de Boufflers. Cela surpasse; mais, lorsqu'on le connaît, on serait surpris de le voir autrement qu'il n'est.

On fit sur-le-champ trois ou quatre copies d'*Aline*. L'une fut envoyée à M. de Voltaire, qui s'en montra enchanté; une à M. le prince de Conti, une au roi de Pologne, une à la marquise de Boufflers. Ces deux dernières étaient accompagnées de lettres fort drôles. Le jeune homme demandait si l'on pouvait songer à *ensoutaner* un esprit capable de semblables inventions, alors qu'il était entre les murs du séminaire. Il remettait aux pieds du roi les quarante mille livres de rente qu'il devait à sa bonté, et demandait sa liberté en échange.

On attendit la réponse avec impatience. Les louanges furent prodiguées avec les plus fines nuances de l'affection, mais de la liberté, pas un mot.

— Ah ! mais je la prendrai, si on me la refuse, dit-il.

— Non, répliqua Aline, vous ne la prendrez pas, monsieur; la preuve, c'est que votre congé expire après-demain, et que vous partirez demain, s'il vous plaît,

pour aller saluer le prince et madame votre tante, avant de rentrer. Faites d'abord acte de soumission, et nous verrons ensuite.

L'abbé essaya de murmurer, ce fut inutile. Aline déclara qu'elle quitterait la maison s'il y restait, et qu'elle saurait bien trouver un asile où il ne la suivrait pas. Il fallut obéir. En se séparant de lui, elle lui fit promettre de laisser entre ses mains la direction de leurs affaires, et elle lui promit de les mener à bon port.

— Seulement, ajouta-t-elle, ne faites rien sans me consulter, et ne me contrariez pas.

La comtesse de Boufflers regardait cette amourette comme un enfantillage ; elle en fit conter tous les détails à son neveu, et, lorsque celui-ci lui eut fait connaître cette promesse, elle éclata de rire.

— Allons ! dit-elle, nous n'avons qu'à nous bien tenir ; nous allons avoir affaire à mademoiselle Aline et à M. l'abbé de Boufflers, ces deux fortes têtes ! Préparons-nous à la défaite, car nous ne pouvons l'éviter.

— Vous vous moquez de nous, madame ; nous vous respectons trop pour vous le rendre ; mais nous verrons.

XXXIV

L'abbé rentra fidèlement au séminaire et ne murmura point, il l'avait promis. Il se remit à ses études; mais, au lieu du droit canon et de la théologie, il lisait des poétiques et des livres de littérature, il faisait des vers, il écrivait des contes, il pensait à son Aline, et il protestait de toutes ses forces contre le petit collet, dans ses lettres au roi et à madame sa mère.

Un mois entier se passa ainsi. Aline avait exigé qu'il restât enfermé jusqu'à ce qu'elle le rappelât près d'elle, et qu'il ne cherchât pas à s'échapper. Il obéissait comme un enfant soumis. Après ce mois éternel, il reçut quelques mots qui lui ouvrirent le paradis; il lui était permis de revenir à Chevreuse, et son joli cheval, son laquais, étaient de nouveau à sa disposition pour quelques jours. On juge s'il en profita!

La permission ne lui fut point refusée. Quoique sévèrement traité, il n'était pas cloîtré, et un mois de solitude, passé sans franchir le seuil de la porte sacrée, militait en sa faveur.

Il passa au Temple en courant à Chevreuse. Aline le reçut avec bonheur, avec ivresse; elle partagea ses

transports, mais non ses espérances, et, toutes les fois qu'il parlait de l'avenir, elle lui imposait silence par un seul mot :

— Je n'ai rien décidé ; attendez.

C'était merveille que cette docilité. Il attendit, non pas patiemment, mais sans se plaindre : elle le voulait !

Rien n'était plus chaste, plus charmant que cet amour-là. Il fallait l'imagination poétique du chevalier et l'âme si pure d'Aline pour avoir un sentiment de ce genre parmi des mœurs et des habitudes telles que les nôtres.

Tout ce train alla ainsi pendant une année. On ne comprenait guère comment cela finirait. Ils se voyaient rarement ; l'abbé restait au séminaire par ordre de sa déesse, tout en protestant qu'il en voulait sortir et qu'il ne serait jamais prêtre. D'un autre côté, la marquise persistait à vouloir conserver à son fils les quarante mille livres de bénéfice ; ils s'entêtaient l'un et l'autre, on ne trouvait pas de solution probable.

Un jour, Boufflers était à Chevreuse : on ne l'empêchait point de voir Aline, dans la crainte de l'exaspérer et d'en avoir plus difficilement raison. Les deux amants causaient seul à seul, et sérieusement, ainsi que cela arrivait lorsque Aline essayait de raisonner le jeune homme.

— Faut-il absolument rester au séminaire pour avoir des bénéfices ? lui demanda-t-elle tout à coup.

— Hélas ! oui, dit-il d'un ton désespéré ; sans cela, ma mère n'y tiendrait pas tant.

— Eh bien, j'ai consulté, moi, et je crois qu'on peut faire autre chose.

— Vous vous trompez, ma belle Aline.

— Je ne me trompe point, vous le verrez.

— Et quel moyen donc?

— Faites-vous chevalier de Malte, vous sortirez du séminaire et vous conserverez les revenus.

— Chevalier de Malte? chevalier profès?

— Sans doute.

— A quoi cela m'avancera-t-il? Je ne pourrai pas me marier.

— Ce n'est pas là la question.

— Au contraire, c'est la question, la principale. Je veux vous épouser, et j'enverrais pour cela le petit collet, les bénéfices, la croix de Malte, tout au diable !

— Le diable n'en a que faire et ce serait du temps perdu. Retenez bien ce que je viens de vous dire, c'est la façon de tout concilier, sachez-le.

— Je ne veux pas.

— N'en parlons plus. Je vous demande uniquement de vous en souvenir.

Peu de jours après, la marquise de Boufflers reçut la lettre suivante :

« Madame la marquise,

» Je ne sais si vous avez entendu parler d'une pauvre fille de la vallée de Chevreuse, qui aime M. l'abbé de Boufflers et qui est aimée de lui. On vous aura dit peut-être que je le poussais à la désobéissance ; mais il n'en est rien, croyez-le. Au contraire, M. de Boufflers veut m'épouser, il veut quitter pour moi l'état auquel vous le destinez et les grands avantages qu'il lui procure. C'est ce que je ne saurais souffrir et ce que je ne souffrirai pas, soyez tranquille. Je n'ai ni père ni mère, je suis absolument libre de mes actions et d'une modique aisance, que rien ne peut m'enlever; je ne serai donc pas forcée, et jamais je n'apporterai ni trouble ni désordre dans votre famille.

» Seulement, madame, permettez-moi de vous faire humblement observer que M. de Boufflers n'est pas propre au sacerdoce, qu'il n'en a ni les inclinations ni les goûts, et que vous en ferez un mauvais prêtre, un homme malheureux pour de l'argent, tandis qu'il vous est si facile d'en faire un brave gentilhomme à la même condition.

» J'ai consulté un jurisconsulte savant en ces ma-

tières, et j'ai acquis la certitude que monsieur votre fils, en entrant dans l'ordre de Malte, conserve ses droits aux mêmes bénéfices, et peut embrasser une carrière qui lui convienne entièrement. Informez-vous, voyez vous-même, et, je vous en conjure, ne condamnez pas votre enfant au malheur.

» Ce n'est pas pour moi que je parle: d'une ou d'autre manière, je n'ai rien à prétendre; mais j'aime trop M. de Boufflers pour ne pas m'occuper de lui avant de m'occuper de moi. Pardonnez-moi, madame la marquise, la liberté que je prends, jugez-la non comme une hardiesse, mais comme une preuve de dévouement, et soyez indulgente.

» Daignez agréer, etc.

» ALINE COURTOIS. »

Madame de Boufflers, en recevant cette lettre, la porta au roi Stanislas, et celui-ci, bon et adorable cœur, prit sur-le-champ la jeune fille en amitié. Il comprit cette voie nouvelle qu'elle ouvrait et engagea fort la marquise à en profiter.

— Si votre fils fait des folies, et qu'il soit abbé, dit-il, vous aurez tous les ennuis du monde; s'il en fait comme chevalier de Malte, cela ne sera plus qu'une plaisanterie imitée de bien d'autres, et, quant aux bé-

néfices, nous les lui conserverons. Vous allez me dire que beaucoup d'abbés sont fort larges dans leur conduite, je le sais ; cependant je sais aussi que cela commence à ne plus être une bonne note ; ma fille est dévote, le dauphin est dévot, sa femme l'est aussi, l'avenir de la cour est à la dévotion, n'embarquez pas votre fils de ce côté, croyez-moi. Le conseil de la petite est bon. Que ferons-nous pour elle ?

Madame de Boufflers répondit à Aline une lettre fort affectueuse, et lui envoya, de sa part et de celle de Stanislas, un joyau de prix. C'était le portrait du roi de Pologne dans un bracelet, entouré de pierreries. Elle fut heureuse et fière de le recevoir ; mais elle ne le montra pas à son amant, elle ne se vanta pas de ce qu'elle avait fait. Lorsqu'il lui parla des nouvelles intentions de sa mère et qu'il se récria sur l'impossibilité de les accepter, puisque le mariage lui était interdit dans tous les cas, elle eut l'air d'apprendre par lui ce projet, et lui répondit simplement :

— On ne peut sortir des ordres comme on le désire, cela ne s'efface point ; mais on se fait relever de ses vœux de chevalier.

Boufflers n'y vit que cela, il saisit cette idée avec enthousiasme ; il comprit qu'il n'avait pas autre chose à faire que de céder ; c'était un acheminement, et, plus

tard, il deviendrait son maître. Il accepta tout, quitta le séminaire, arbora la croix de l'ordre et s'appela le chevalier de Boufflers.

Le lendemain même du jour où il avait jeté le petit collet aux orties, avant de prononcer ses vœux, il s'en alla à Chevreuse, essayer près d'Aline une nouvelle tentative et la décider à lui appartenir, très-résolu, s'il parvenait à la convaincre, à l'épouser malgré tout et à sacrifier à son amour les plus belles espérances.

La jeune fille savait tout, elle l'attendait, elle prévoyait ses instances et son parti était pris. Dès qu'ils furent seuls, il se précipita à ses pieds et la supplia de l'entendre.

— Je vous écoute et je vous promets d'avance de vous écouter jusqu'au bout.

Elle l'écouta en effet, heureuse, ravie d'être aimée ainsi ; elle le regardait avec une joie dont elle n'était pas la maîtresse, en songeant qu'à tant d'amour elle allait répondre par un sacrifice aussi grand que cet amour.

— Je sais combien vous m'aimez, lui dit-elle, et je vous aime autant que vous m'aimez, mon beau chevalier. C'est parce que je vous aime ainsi que je ne serai jamais votre femme.

— Mon Dieu! c'est là votre amour, cruelle! vous osez dire que vous m'aimez!

— Je vous aime plus que jamais vous ne le croirez, peut-être; je vous remercie de ce que vous voulez faire pour moi, et je vous prouverai ma reconnaissance.

— En me désespérant!

— En vous rendant heureux.

— Heureux sans vous! est-ce possible?

— Qui vous dit que ce soit sans moi?

— Vous, mais vous, cruelle amie?...

— Il faut d'abord me promettre que vous prononcerez vos vœux le jour où vous devez les prononcer.

— Jamais!

— Si vous vous y refusez, monsieur le chevalier de Boufflers, je vous jure, — et je ne manque point à mes promesses, vous le savez, — je vous jure que j'entrerai dans un couvent, et que vous ne me reverrez jamais.

— Est-il possible!

— Je ne veux, je ne puis être votre femme; n'y comptez pas, non, n'y comptez pas, chevalier, ceci est irrévocable. Votre famille a reçu mon serment, je n'y faillirai pas. Je serais une misérable, si je ruinais pour moi votre avenir, si je vous dépouillais de votre fortune, de vos honneurs, pour vous unir à mon néant...

Mais je vous consacre ma vie; vous allez prononcer vos vœux, vous allez renoncer au mariage : j'y renoncerai comme vous, le même jour ; au même instant où vous vous engagerez, je m'engagerai aussi. Je ne serai jamais la femme d'aucun homme, je resterai toujours votre amie, et ce que vous voudrez faire de moi sera ma volonté.

— Quoi ! chère adorable fille, quoi ! vous m'aimez au point de...?

— De vous donner ma vie? Sans doute. Ne vouliez-vous pas me donner la vôtre ?

Le chevalier fut pris d'une reconnaissance immense, pour cette charmante et bonne créature; il insista vivement néanmoins, et plus elle se montrait digne de lui, plus il désirait qu'elle devînt sa femme. Elle résista avec la même fermeté, lui jurant qu'elle entrerait en religion plutôt que de céder à sa prière et qu'ils ne se reverraient plus.

Le chevalier prononça ses vœux, il garda ses bénéfices, et n'eut d'autre marque de ses dignités ecclésiastiques que la permission d'assister à la messe en surplis et en étole, par-dessus son habit de hussard, plaisir qu'il se donna du plus grand sang-froid du monde et qui fit éclater de rire toute l'assistance.

A dater de ce moment, Aline devint, on le croit du

moins, la maîtresse du chevalier. La maison de la vallée de Chevreuse lui appartenait, elle l'habita seule, et se sépara de sa famille; Courtois perdit son temps et ses remontrances.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle resta et qu'elle est encore l'amie, le bon ange de M. de Boufflers. Il courut, il court, il courra après toutes les femmes; il revient inévitablement à celle-ci, qui l'attend, qui ne se plaint pas, qui le reçoit comme si elle l'avait vu la veille et qui le console de celles qui le trompent. Elle n'est plus jeune, car ceci se passait en 55. — Elle n'a pas, en toute sa vie, donné lieu au plus léger reproche de conduite, elle est restée fidèle à son seul amour. C'est plus rare en ce temps-ci que la pierre philosophale.

Le chevalier continua ses vers, ses folies, ses amours; il alla à l'armée et s'y battit bravement. Il avait nommé un de ses chevaux *le Prince Ferdinand*, et l'autre *le Prince héréditaire*, et, lorsqu'il recevait quelque visite, il demandait à ses gens si *le Prince Ferdinand* et *le Prince héréditaire* étaient bien étrillés. Comme on lui répondait que oui :

— Je les fais étriller tous les matins, disait-il alors; j'en sais plus long que nos maréchaux, vous le voyez.

Il a conservé sa légèreté d'esprit et la conservera comme beaucoup d'entre nous, dût-il vivre cent ans. M. de Saint-Lambert l'appelle *Voisenon le Grand*. Rien de plus juste.

M. Walpole ne conçoit pas que nous restions ainsi jeunes de tête jusqu'à un âge avancé. Nos têtes françaises ne ressemblent pas à celles de ces insulaires. Nos bons vins ne sont-ils pas plus généreux en vieillissant? Il en est de même pour notre esprit. C'est le soleil de Paris qui produit cet effet-là. Le soleil de Paris, celui qui dore la conversation, c'est le coin du feu ; celui-là n'appartient qu'à cette bonne ville, que Dieu conserve! car elle n'a pas sa pareille, c'est certain.

XXXV

Cette année-là, une aventure fit grand bruit à la cour et à la ville ; elle a amené le malheur d'une pauvre femme qui n'en pouvait mais, et qui, dans tous les cas, n'était certainement pas plus coupable que ses voisines, lesquelles sont tranquillement à coucher dans leur lit et à s'amuser à médire des autres.

Il faut savoir d'abord que nous étions à souper un

soir chez la marquise de Beuvron. En m'y rendant, par parenthèse, avec madame de Forcalquier, dans mon carrosse, l'essieu de derrière cassa et nous versâmes, sans que personne fut blessé, pas même le cocher, pas même les trois laquais grimpés derrière. Les chevaux s'en allèrent tout seuls à leur écurie, et nous voilà à pied, au milieu de la boue, devant l'hôtel de M. de Praslin, où le suisse refusa de nous recevoir, sous prétexte que monseigneur le trouverait mauvais; nous ne pûmes même pas obtenir un verre d'eau. Heureusement, madame de Valentinois passe à six chevaux, comme une princesse, voit notre carrosse versé, le reconnaît, demande où je suis et vient me prendre pour me conduire chez madame de Beuvron, où l'aventure fit la conversation du souper.

Un monsieur et une dame que je ne nommerai pas (je ménage les gens de qualité sur ces choses-là) ne se mirent point à table et s'en allèrent tout au bout de l'appartement, dans un boudoir, où ils voulaient causer, disaient-ils. Quand nous revînmes, madame de*** courut au devant de madame de Beuvron et la prit dans un coin :

— Mon Dieu! madame, il vient de m'arriver un grand malheur.

Son air était fort gauche et fort embarrassé.

— Qu'est-ce donc? Vous avez cassé une porcelaine; il n'y a pas grand mal.

— Non, madame, bien pis!

— Vous avez gâté mon ottomane?

— Encore bien pis que cela!...

— Qu'avez-vous donc pu faire? Dites-le, car je ne le devine pas.

— Il y avait dans votre boudoir un si joli petit secrétaire!... nous avons eu envie de savoir comment il était en dedans; nous avons essayé de l'ouvrir; nous avons mis nos clefs et il s'en est cassé une dans la serrure.

— Ah! madame, il faut que vous me le disiez vous-même pour que je le croie.

Madame de Beuvron n'avait pas seule entendu cette confession; la comtesse de Stainville l'avait suivie pour lui raconter le mot du comte de Pauer, qui courait Paris, et qui nous faisait tant rire; il parlait un drôle de français et demandait au président Hénault :

— Quel est donc ce Socrif qui s'empoisonna en buvant ou en mangeant des cigales?

Madame de Stainville était mademoiselle de Clermont d'Amboise, mariée au frère du duc de Choiseul; elle était jolie, bonne, mais coquette, étourdie à l'excès. Elle resta stupéfaite en entendant madame de *** faire ses excuses entortillées et s'en alla répandre partout

cette histoire ; le tout sans malice et par simple légèreté. Hélas ! elle devait le payer bien cher !

Après avoir souffert la galanterie d'une douzaine d'hommes jeunes et vieux, sans s'en soucier autrement, elle se laissa courtiser par le duc de Lauzun, gendre de la maréchale de Luxembourg, mari de la plus charmante personne de la terre et qui n'en était pas moins un fieffé mauvais sujet.

Il fit mine d'être amoureux d'elle à se tuer. La pauvre Stainville y fut prise et l'aima de tout son cœur. Elle n'était plus toute jeune ; elle avait deux filles, et, dans tous les cas, elle aurait mieux fait de ne point s'attacher à un scélérat de cette espèce.

On en parlait comme on parle de tout, et les uns la blâmaient, tandis que d'autres l'excusaient; seulement, le choix était généralement désapprouvé.

M. de Stainville, jaloux et brutal, ne se doutait de rien ; il s'en allait jouant au cavagnole, où il perdait toujours, en grognant, à dire d'experts.

Madame de*** et son digne acolyte apprirent que madame de Beuvron leur gardait le secret, mais que madame de Stainville ne les ménageait pas. Ils devinrent enragés et méditèrent leur vengeance.

M. de Stainville reçut un beau matin une lettre qui lui rendait compte des faits et gestes de sa femme, et

qui donnait les détails les plus précis sur ce qui se passait entre elle et M. de Lauzun. Des personnes bien informées m'ont assuré qu'ils ne dépassaient pas les préliminaires. C'était beaucoup trop pour un jaloux.

Il commença par faire des scènes abominables, par interdire à M. de Lauzun sa maison, et par mettre madame sa femme sous la surveillance de ses domestiques ; ce qui est d'un vrai malotru, tout Choiseul qu'était ce beau juge. On lui fit contes sur contes, il ne laissa pas un instant de repos à cette malheureuse comtesse et en vint à la maltraiter sérieusement.

Elle n'en regretta que plus M. de Lauzun et l'aima encore davantage. Il lui écrivait ; ils avaient un valet dans leur confidence. Madame de *** et son amant, toujours aux aguets, toujours altérés de vengeance, découvrirent ce commerce épistolaire ; M. de Stainville en fut instruit, et dès lors la perte de la pauvre femme fut décidée.

Il alla chez le roi, lui confia ses peines de ménage, demanda une lettre de cachet que Louis XV, peu scrupuleux, hésita cependant à lui accorder. Sa Majesté l'engagea à réfléchir, lui représenta qu'un éclat n'arrangerait rien, qu'il pouvait emmener la comtesse sous un prétexte plausible, la faire voyager ; il alla même jusqu'à lui offrir une mission ; tout fut inutile.

— Elle m'a déshonoré publiquement, elle sera punie publiquement, répondait M. de Stainville avec tout le respect possible, mais sans céder d'une semelle.

Le roi fut obligé de céder; seulement, il fit prévenir sous main la comtesse afin qu'elle tachât de parer le coup.

La maréchale de Mirepoix donnait un bal avec des costumes de caractère. On ne parlait d'autre chose à la cour, voire même à la ville; cela devait être superbe, des quadrilles parfaitement choisis, composés des plus belles femmes et des plus élégants seigneurs de la cour.

Il y avait vingt-quatre danseurs et vingt-quatre danseuses. Les costumes étaient chinois, indiens, des vestales, des odalisques, des sultanes; ils étaient divisés en six bandes; M. le duc de Chartres et madame d'Egmont étaient à la tête de la première. On répétait tous les jours. Madame de Stainville figurait avec le prince d'Hennin, *le Nain des princes*, comme disait M. de Lauraguais, et elle avait là une triste figure à voir.

Sur ces entrefaites eut lieu une représentation au profit de Molé, qui venait d'être dangereusement malade. Le baron d'Esclapon, qui avait un théâtre au faubourg Saint-Germain, le prêta, et la Clairon, retirée du théâtre, joua la *Zelmire,* de M. de Belloy, auteur du *Siége de Calais*, mauvaise pièce où elle fut sublime. Toute la France était là. Madame de Stainville y parut

en larmes et ses yeux ne se séchèrent pas tant que dura la pièce. Elle ne prenait même pas la peine de se cacher.

Cette Clairon était fort à la mode en ce temps-là ; on la conviait partout. Elle jouait chez madame de Villeroi ; une fois entre autres, elle nous donna *Bajazet*, et je ne la trouvai point bonne, elle me gâta la pièce.

Puisque nous la tenons, parlons d'elle ; il y a bien à dire.

Je l'ai souvent fait venir chez moi pour déclamer, particulièrement lorsque M. Walpole était à Paris ; il aime son talent et il nous l'envie. Maintenant, elle vit retirée à la campagne et on ne la voit plus nulle part ; on assure qu'elle est un peu folle, ce qui ne m'étonne pas ; il me semble qu'elle n'a jamais cessé de l'être.

Elle avait séduit le margrave d'Anspach, et elle est allée le retrouver chez lui, où elle a fait la pluie et le beau temps, jusqu'à ce qu'une Anglaise, lady Crewen, aussi folle qu'elle-même, l'eût chassée de ses affections. C'est un homme très-nul et très-faible que ce neveu du grand Frédéric. Voltaire le comparait à un Hindou, rond de corps, rond d'esprit, jaune partout. Mademoiselle Clairon a quitté le théâtre pour remplir les fonctions de premier ministre chez ce pauvre prince ; elle a failli faire mourir le margrave de chagrin. On m'assu-

mais, bien que l'Anglaise s'en applique mieux encore, qu'elle l'atteindra tout à fait et prendra sa place.

Clairon eut un galant qui se tua pour elle, et qui revenait! Tous les soirs, à onze heures, n'importe où elle fût, on entendait un cri, ou un coup de pistolet, ou des battements de mains, enfin de la musique. Cela dura deux ans et demie, à peu près. Il était mort à onze heures et elle avait refusé de venir le voir. Il annonça à ses amis que, puisqu'elle avait cette cruauté, il la poursuivrait autant après sa mort qu'il l'avait fait pendant sa vie.

Il n'y manqua pas, comme on voit. Tout Paris savait cela ; la police fit mille démarches pour découvrir l'adroit fripon qui contrefaisait le fantôme ; on ne put en venir à bout, il resta inconnu, et les esprits faibles vous parlent encore de cet esprit malicieux dont la grande tragédienne fut si tourmentée. Je lui ai entendu conter cette histoire à elle-même.

Pont-de-Veyle disait, avec son accent traînard, que cet homme revenait pour la rareté du fait, afin qu'il fût bien constaté qu'une fois en sa vie Clairon avait été cruelle. Il est certain que ses airs de prude, en parlant de ce désespéré, étaient à mourir de rire. Ce maladroit-là avait dû se donner bien de la peine pour ne pas réussir.

Pourquoi donc mademoiselle Clairon aurait-elle eu de la vertu de trop, lorsque tant de femmes n'en avaient pas assez?

Revenons à madame de Stainville, qui garda la sienne à son corps défendant, peut-être.

Monsieur son mari était possédé de la rage de crier sur tous les tons le sort qui le menaçait. Il ne trouva rien de mieux que de l'emmener la veille de ce bal, au moment où tout le monde en parlait, et de laisser ainsi une place vacante qui devait faire parler davantage encore.

Elle soupait chez madame de Valentinois, j'y étais. C'était une fontaine! J'avais auprès de moi sa belle-sœur, la duchesse de Choiseul; j'entendis, à la voix de la comtesse, que la pauvre femme pleurait.

— Ma grand'maman, dis-je à sa belle-sœur, ne pouvez-vous la consoler?

— Hélas! non; son mari la menace sans cesse de lui jouer quelque tour. M. de Choiseul le prie de se tenir tranquille; il prétend que justice doit être faite, et il accouchera de quelque scandale, bien préparé. Le roi nous en a prévenus, la lettre de cachet est demandée.

M. de Lauzun était là, avec sa femme; aussi M. de Stainville ressemblait à un vrai diable; il roulait des yeux effrayants, il tournait autour d'eux et épiait jus-

qu'à leurs regards; enfin, n'y tenant plus, il fit signe qu'il voulait partir; il n'y avait pas à résister.

On apprit le lendemain qu'en rentrant il lui avait fait une scène affreuse, à la suite de laquelle elle s'était réfugiée près de ses filles, en se cramponnant à leurs petits lits et criant :

— Ne m'ôtez pas mes enfants, monsieur! je ne suis pas coupable.

— Vous ne les reverrez plus, au contraire; je ne veux pas leur donner un exemple comme le vôtre; je ne veux pas qu'elles deviennent des coquines comme vous. Dites-leur adieu; car vous allez me suivre, car vous allez être renfermée pour votre vie dans un couvent, et avec de si bonnes recommandations, que vous y ferez pénitence : les galants ne vous y suivront pas.

— Comment, monsieur, cela est-il possible? Quoi! vous m'emmenez ainsi? Il me faut quitter ma famille, mes amis, mes chères petites? Oh! monsieur, ayez pitié de moi! tourmentez-moi autant qu'il vous plaira ici; mais ne me forcez pas d'en partir, au nom de Dieu, au nom de tout ce que vous aimez!

— Je ne suis pas un mari complaisant, madame; je ne ressemble pas à ceux du jour, et je ne compte point souffrir que vous me déshonoriez.

— Mais, monsieur, je vous jure...

— Ne jurez pas, madame, n'ajoutez pas le mensonge à vos autres crimes. Préparez-vous, vous dis-je! la chaise est attelée, voici l'ordre du roi, j'ai hâte de partir.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!

La malheureuse se jeta par terre, se roula dans des convulsions épouvantables; elle poussait des cris qu'on entendait dans la rue, à travers la grande cour de son hôtel.

— Mes enfants! mes enfants! disait-elle.

Une de ses femmes, sa favorite, voulut s'approcher; le comte la repoussa.

— Quant à vous, mademoiselle, ne vous empressez pas auprès de madame, je sais vos tours en cette maison, et vous ne les porterez pas plus loin : les exempts vous attendent pour vous conduire à Sainte-Pélagie.

Ce furent bien d'autres cris, on ne s'entendit plus, et, pour que la scène fût complète, il se retourna vers ses gens qui emportaient les coffres.

— Pas un des domestiques qui est resté ici depuis un an ne couchera chez moi cette nuit; ils pourront passer chez mon intendant, où leurs gages leur seront réglés.

Jamais on ne vit désolation pareille. Il fallut em-

porter madame de Stainville et l'arracher du lit de ses enfants, qui pleuraient autant qu'elle. Sa douleur était déchirante, et tous ceux qui la voyaient en avaient pitié, excepté son mari, qui semblait jouir de son désespoir.

Il la fit monter dans sa chaise, ou plutôt l'y plaça, et l'on partit au galop de quatre chevaux, pour la Lorraine. La malheureuse reprit ses sens et se trouva seule avec son bourreau, pas même une femme pour la servir; comme elle réclamait celle qu'elle aimait, il lui déclara que non-seulement elle n'aurait plus celle-là, mais qu'il ne lui en donnerait plus d'autres, parce qu'elle les corromprait.

Depuis Paris jusqu'à Nancy, il ne la laissa descendre que pour les choses indispensables, ne permettant à qui que ce fût de l'approcher. Il lui portait à manger lui-même, ne lui adressait pas la parole et ne souffrait pas qu'elle en échangeât une seule, même avec les aubergistes ou les postillons. Il la conduisit directement aux Filles-Sainte-Marie, la remit entre les mains de la supérieure, en lui recommandant une sévérité inflexible, et, sans s'inquiéter de la fatigue, il se remit en chemin.

Madame de Stainville était arrivée mourante; elle fut trois ou quatre jours dans le plus grand danger, si

bien que les religieuses se trouvèrent fort embarrassées. Le bon roi Stanislas vivait encore ; elles savaient qu'il ne se ferait pas complice de violences même légitimes sur une femme. Elles prirent le parti d'avertir madame de Boufflers, et celle-ci prévint le roi.

Cet excellent prince fut touché d'un tel malheur; il engagea la marquise à se rendre au couvent et à voir la pauvre victime; ce qu'elle fit; car on n'osa pas la refuser. Madame de Stainville était hors d'état de la reconnaître. Madame de Boufflers ordonna, au nom du roi, qu'on en eût le plus grand soin, et annonça qu'on viendrait chaque jour prendre de ses nouvelles. La pauvre recluse guérit, à son grand regret, elle qui n'avait cessé d'appeler la mort; et, dès qu'elle fut remise, les religieuses montrèrent à madame de Boufflers l'ordre qu'elles avaient reçu de ne la laisser communiquer avec qui que ce fût.

— Quoi ! pas même avec moi ?

— Avec personne, madame.

— C'est ce que nous verrons, dit-elle.

Et la voilà partie pour aller raconter sa déconvenue au roi Stanislas.

— Ah ! dit celui-ci, on ne me renverra pas, moi ! Je vais entreprendre de sauver cette pauvre madame-là et de la réconcilier avec son mari.

Il alla lui-même, le lendemain, aux Filles-Sainte-Marie, qui le reçurent, malgré elles, et qui lui laissèrent voir la prisonnière, pénétrée de ses bontés. Quand le roi parla de M. de Stainville et de son désir de les raccommoder ensemble :

— Oh ! jamais, sire, jamais ! j'aimerais mieux mourir que de le revoir. Je me rapprocherai de mes filles, si cela m'est possible ; quant à lui, je le répète, jamais ! jamais !

Elle avait bien une autre idée, qu'elle parvint à executer, pour son malheur. Les religieuses, la voyant protégée par Stanislas, fermèrent les yeux sur certaines libertés qu'elle essaya de prendre ; elles lui laissèrent une femme de service, et cette femme se trouva une fine matoise, qui leur fit voir du pays.

Elle procura à sa maîtresse un habit de bourgeoise ; elle lui trouva de l'argent, et tout à coup la comtesse retomba malade ; elle refusa de voir personne ; elle n'admit même pas madame de Boufflers, même pas le roi Stanislas. L'abbesse entra malgré tout, et la trouva dans son lit, incapable de remuer, ce qui relâcha encore la surveillance. A deux nuits de là, avant les matines et les vêpres nocturnes, la servante, qui s'était procuré la clef d'une petite porte du jardin, l'ouvrit à sa maîtresse déguisée, laquelle prit en ville, chez une

sœur de sa servante, un costume d'homme tout prêt et une chaise tout attelée.

Elle se mit en chemin, et elle était déjà loin avant qu'on eût un soupçon de sa fuite. La fille de chambre empêcha d'arriver jusqu'à elle pendant deux ou trois jours, afin de gagner du temps, et, lorsque sa comédie fut jouée, elle en essaya une autre. Elle alla chez l'abbesse, les larmes aux yeux, comme une folle, déclarant qu'elle ne trouvait plus sa maîtresse, qu'elle ne savait ce qu'elle était devenue, qu'elle avait eu le tort de s'endormir la nuit précédente, brisée par la fatigue, et qu'assurément la comtesse avait profité de son sommeil pour se jeter par la fenêtre ou dans le puits. Tout fut en rumeur dans le couvent. Il n'y eut coin si obscur qu'on n'explorât; on vida les pièces d'eau, on chercha dans les derniers recoins, et sans succès, bien entendu. S'imaginer que madame de Stainville se fût enfuie, il n'y avait point d'apparence; par où aurait-elle passé ?

On prévint le roi, on prévint M. de Stainville, on assura que le diable était dans cette affaire; les grilles épaisses et les murs élevés ne permettaient pas la moindre tentative d'évasion. Personne ne songea à la petite porte, ou, si l'on y songea, on se tut.

Pendant ce temps, la fugitive arrivait à Paris en jeune

garçon, ayant laissé à moitié chemin sa chaise et ses habits de bourgeoise. Elle s'en alla droit à une auberge, et, de là, elle écrivit au duc de Lauzun qu'un jeune homme, chargé pour lui d'une commission importante, et qui ne voulait pas se montrer à son hôtel, désirait le voir; qu'il demandait où et à quelle heure il pourrait le rencontrer.

M. de Lauzun indiqua sa petite maison, où il soupait le soir même avec des filles et des amis. La pauvre créature ne s'en doutait guère; elle le supposait au désespoir, et ne voulait que le consoler en lui jurant un amour éternel.

Elle attendit avec une vive impatience l'instant du rendez-vous, et elle arriva une heure trop tôt. Les domestiques la reçurent, sans se douter de ce qui allait se passer; on lui dit d'attendre, et, comme elle vit un couvert nombreux, elle demanda si M. le duc attendait du monde.

— Une douzaine de personnes au moins.

La peur la prit, elle supposa que, parmi les convives, il s'en trouvait de sa connaissance; elle ne se trompait pas, tous les hommes en étaient. Et puis cette douleur qui se traduisait par des soupers à une petite maison, ne ressemblait pas à la sienne.

Cet homme, pour qui elle avait tant souffert, lui

semblait un peu bien vite occupé d'autres objets que son amour.

Elle pria qu'on la fit entrer dans un pièce où elle ne serait pas rencontrée, et où elle parlerait sans témoins à M. de Lauzun. On la plaça dans une manière de cabinet attenant à la salle à manger, et d'où l'on pouvait voir et entendre ce qui s'y passait. Ensuite, les laquais, occupés de leur service, l'oublièrent.

M. de Lauzun arriva avec une bande joyeuse. Madame de Stainville fut saisie en reconnaissant sa voix, et n'eut pas la force de se lever. Une seconde de réflexion la cloua à sa place; elle pensa qu'en restant où elle était, elle en apprendrait plus sur son amant, en une demi-heure, qu'en toute une vie d'absence et de mystère.

Les convives étaient d'une gaieté folle; des voix de femmes surtout dominaient par leurs cris et leurs éclats de rire. M. de Lauzun demandait le souper, en tapant du poing sur la table, comme dans un cabaret, et le bruit des baisers se mêlait au bruit des verres.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que cela? se dit la pauvre comtesse.

On apporta les plats; les bouchons sautèrent, mille joyeux propos s'échangèrent entre les filles et leurs galants.

Une d'elles, à qui M. de Lauzun faisait des propo-

sitions touchantes, lui répondit d'un air de dédain :

— Allons donc, monsieur! on met pour vous les comtesses au couvent, sans que vous vous en tourmentiez le moins du monde; on pourrait me jeter aux Filles-Repenties, vous ne viendriez seulement pas m'y voir.

Un éclat de rire du duc domina tous les bruits.

— Ah! oui, répliqua-t-il, une comtesse, la pleureuse, la larmoyante, la désolée! ne fallait-il pas me désoler avec elle? Son mari m'a rendu un grand service en m'en débarrassant. Ah! qu'elle était ennuyeuse, ma belle! Elle est à Nancy, pleurant ses fautes dans son couvent, qu'elle y reste! comme tu l'as très-bien senti, je n'irai pas l'y voir.

— Elle était jolie cependant, cette femme, reprit la créature.

— Fade et insignifiante, ma chère, et prenant des airs de roman anglais à faire mal au cœur.

— Lauzun, tu nous triches, poursuivit un des convives; tu nous poses madame de Stainville comme ta maîtresse : elle ne l'était point, je le sais, j'en suis sûr; elle n'eut qu'un tort, celui de croire à tes mensongères paroles, et de t'aimer véritablement.

— Ne fut-elle pas ma maîtresse? C'est possible. La chose était pour moi de si peu d'importance, que je

n'en ai pas pris note, je ne m'en souviens plus ; il se peut que tu aies raison.

Je ne crois pas que le mépris puisse aller plus loin, et qu'un homme soit jamais plus infâme que celui-là. La comtesse entendit tout ! Pétrifiée sur sa chaise, elle crut qu'elle allait mourir ; elle ne se sentait pas la force de faire un mouvement ; elle resta comme hébétée jusqu'à la fin de l'orgie. Ils burent toute la nuit, et, en sortant de là, ils se rendaient à une course de chevaux que le comte de Lauraguais et M. de Lauzun cherchaient à organiser suivant la mode anglaise. Quand ils se levèrent pour partir, la mémoire revint à la comtesse ; elle se rappela ce qu'elle était venue faire et ne voulut pas quitter la place sans apprendre à cet homme qu'elle le connaissait enfin.

Elle rassembla son courage, sortit de sa cachette, comme si elle s'y était endormie, et pria qu'on appelât le duc, qui lui avait donné rendez-vous.

— Vous aviez donc un fameux sommeil, dit le maître d'hôtel, car ils ont fait du bruit à réveiller des taupes !

On prévint M. de Lauzun, qui se rappela le billet du matin. Il ordonna de faire entrer le jeune homme dans la chambre de bain.

— Puisqu'il est si mystérieux, ajouta-t-il, nul n'ira

le chercher là et nous déranger ; c'est sans doute quelque page d'amour.

Il quitta la table, un peu aviné, mais non ivre, et s'en alla retrouver la comtesse, à laquelle il était si loin de penser.

Au moment où il entra, elle était dans l'ombre, il ne la reconnut pas.

— Que me voulez-vous, mon enfant? Je suis très-pressé. Vous a-t-on servi quelque chose? Je suis fâché qu'on vous ait oublié, vous paraissez souffrant.

Il s'approcha, et à peine l'eût-il regardée, qu'il recula de trois pas, en poussant un grand éclat de rire.

— Par ma foi! c'est la comtesse. Ah! vous auriez dû vous montrer plus tôt. On vous aurait mieux reçue.

Ces paroles, ce qu'elle avait entendu déjà, cet accueil si différent de ce qu'elle s'était promis, exaltèrent la pauvre femme jusqu'à lui prêter des forces et de la dignité; elle ne s'emporta pas, elle se contenta de montrer de sa main la porte du cabinet où elle avait été renfermée.

— J'étais là, dit-elle, j'ai tout entendu.

— En vérité? répondit l'autre sans se déconcerter. Ce n'était pas la peine de quitter votre couvent pour cela, n'est-il pas vrai, madame la comtesse? Eh bien,

je n'ai plus rien à vous apprendre. Cependant, sans s'adorer, on peut encore passer de bons moments; moi et ma petite maison, nous sommes tout à votre service.

— Infâme! lui jeta avec un mépris écrasant la malheureuse, je ne demande qu'à sortir d'ici et à ne vous revoir jamais. N'importe où je sois, je serai plus en sûreté qu'en ce lieu abominable. Laissez-moi passer.

— A votre aise, madame, je ne vous retiens pas.

Il lui fit place avec un empressement dérisoire, et, appelant ses laquais, il leur cria :

— Éclairez à mad..., à monsieur, veux-je dire.

Et il la reconduisit, affectant un esprit ironique; mais elle se mit à courir comme une insensée, et rejoignit en un clin d'œil le fiacre qui l'avait amenée et qui l'attendait depuis sept ou huit heures; le cocher, endormi après avoir été au cabaret, ne se doutait pas de la fuite du temps.

Elle était folle, ses tempes battaient comme des cloches; l'automédon lui demanda où il fallait la conduire : elle ne le savait plus, l'adresse de sa maison lui échappa machinalement; il l'arrêta donc devant l'hôtel de Stainville et descendit pour lui ouvrir la portière. Il la trouva sans connaissance et crut qu'elle dormait.

Il s'imagina sans doute que sa pratique l'avait imité et qu'elle se réveillerait comme lui, une fois son somme

terminé. Il ne voulut point troubler ce sommeil si cher aux ivrognes et s'en alla se remettre sur son siége, où il en fit autant, très-sûr d'être prévenu lorsque le petit jeune homme voudrait sortir : il le tenait dans sa boîte et savait qu'il ne la quitterait pas sans son aide.

Au jour, la comtesse ouvrit les yeux, reconnut la porte et n'eut plus qu'un besoin, qu'un désir : embrasser ses enfants et puis mourir. Elle appela le cocher, se fit descendre, frappa jusqu'à ce qu'elle eût fait lever le suisse, qui ne la reconnut pas, et auquel elle demanda si M. de Stainville était à l'hôtel.

Il était pour huit jours à Versailles.

Devenue plus hardie alors, elle s'informa d'une vieille nourrice à laquelle ses enfants étaient confiés; on lui indiqua sa chambre; elle prétendit avoir à lui porter une lettre de son fils. Enveloppée de son manteau, son chapeau avancé sur le front, elle ne devait, sous ce costume, et dans un moment où l'on était si loin de songer à elle, éveiller aucun soupçon, même chez eux qui l'avaient le mieux connue. Le suisse lui fit observer cependant qu'elle aurait pu venir un peu plus tard.

Elle monta les degrés, entra chez la nourrice, qui poussa un cri d'épouvante ; elle se nomma, la vieille femme crut rêver.

— Vite une jupe et une mante et conduis-moi chez mes filles ; je ne veux pas qu'elles me voient ainsi, et je sais que je n'ai pas beaucoup de temps à les voir. Hâte-toi !

La nourrice n'en pouvait croire ses yeux ; elle se figura que sa maîtresse était morte, tant elle était effrayante de pâleur, et n'osait pas lui parler.

— Mon Dieu ! si tu ne veux pas que je meure sans voir mes enfants, dépêche-toi donc, nourrice !

Elle s'habilla vivement, s'élança dans la chambre des deux petites, et, après les avoir embrassées avec une espèce de frénésie, elle retomba dans la ruelle, ne pouvant se soutenir davantage.

Deux heures après, son mari revint ; il arrivait précipitamment, rappelé par un courrier de l'abbesse, annonçant la disparition de la comtesse ; il comptait ne faire que toucher barres et repartir pour Nancy. Il la trouva avec la fièvre, le délire et dans le plus grand danger. Pour cette fois, on crut qu'elle n'en réchapperait pas ; elle en réchappa cependant, et M. de Stainville eut le mauvais cœur de la renvoyer aux Filles-Sainte-Marie.

M. de Lauzun est un de ces jeunes seigneurs à idées philosophiques qui veulent tout changer en France ; ils en viendront à leur but ; je ne sais trop ce qu'ils mettront à la place. En attendant, ils ne conservent

plus de leurs pères que le nom, et, lorsqu'ils sont une fois en train de mal faire, ils dépassent tous les autres, on le voit.

Il eut cependant assez de vergogne pour ne pas trop répandre la dernière visite de la comtesse, et fort peu de personnes l'apprirent.

XXXVI

Ce siècle-ci est étrange; il ne ressemble à aucun autre, et je ne sais où il conduira les suivants. On voit les gens de la plus haute qualité, séduits par la forme, par l'esprit, par la nouveauté surtout, préparer les verges qui doivent les fouetter, et peut-être même les couteaux qui doivent les abattre.

Ainsi M. de Lauzun, dont je vous parlais tout à l'heure; ainsi M. le duc de Chartres, lui plus que les autres encore; ainsi le jeune marquis de la Fayette, qui s'en est allé guerroyer, avec une quantité d'autres fous, pour ces républicains d'Amérique, dont Franklin nous offre un échantillon.

Franklin! un grand savant, un bien honnête homme, mais un fier cuistre, un ennuyeux de première volée.

Je vais revenir tout à l'heure à lui et à M. de la

Fayette; je ne sais pourquoi je pense à une drôle de chose que je veux écrire auparavant; ou plutôt je sais bien pourquoi j'y pense : c'est qu'elle a donné beaucoup à parler et qu'elle fut un grand grief contre le feu roi.

Elle nous fut racontée, dès le lendemain, chez madame de Rochefort, c'est-à-dire chez le duc de Nivernois, dont la comtesse était l'amie décente. Certaines femmes couvrent tout du masque de l'amitié, voilà le genre; c'est ce qui fait, je crois, si grand'peur à M. Walpole, lorsqu'il se figure qu'on le supposera mon amant. Il sait que presque toujours l'amitié n'est qu'un prête-nom, et il craint d'être accusé de le prendre pour une femme de quatre-vingts ans.

Le roi était allé après souper chez madame Victoire; en rentrant chez lui, il appela un garçon de la chambre, et lui donna une lettre, en lui disant :

— Jacques, va porter cette lettre à M. de Choiseul, et qu'il la remette tout à l'heure à l'évêque d'Orléans.

Jacques obéit : M. de Choiseul était chez M. de Penthièvre, il y alla. M. de Choiseul, averti, reçut la lettre du roi, et, trouvant sous sa main Cadet, premier laquais de madame de Choiseul, il lui ordonna de chercher l'évêque dans tous les coins et de revenir promptement lui dire où il l'aurait trouvé.

Cadet courut partout. Au bout d'une heure et demie,

il revint, et jura que monseigneur n'était nulle part; qu'il avait frappé à sa porte au point de la défoncer, sans obtenir de réponse, et qu'il jetait sa langue aux chiens.

M. de Choiseul prit le parti de grimper lui-même les cent dix-huit marches, et de cogner de nouveau chez le prélat, tant et si bien que les domestiques vinrent ouvrir en chemise.

M. de Choiseul demande l'évêque pour le service du roi. Monseigneur s'était couché à dix heures; il s'éveille et s'écrie :

— Qui est là ?

— C'est moi, avec une lettre du roi.

— Une lettre du roi !... Mon Dieu ! quelle heure est-il ?

— Deux heures du matin.

— Je ne puis lire sans lunettes.

— Où sont-elles ?

— Ah ! dans mes culottes...

Le ministre s'en va cherchant les culottes et les lunettes, et rapporte le tout.

— Qu'est-ce que peut contenir cette lettre ? L'archevêque de Paris serait-il mort ? Qu'est-ce que c'est ?

Ils étaient assez inquiets l'un et l'autre, et l'évêque prend la lettre pour la lire.

— Voulez-vous que je vous en épargne la peine ? dit M. de Choiseul.

L'évêque crut plus prudent de lire lui-même ; mais il n'en put venir à bout, et rendit le papier au ministre, qui lut tout haut :

« Monsieur l'évêque d'Orléans, mes filles ont envie d'avoir du cotignac ; elles veulent de très-petites boîtes : envoyez-en. Si vous n'en avez pas, je vous prie... »

Ici se trouvait une chaise à porteurs, fort bien dessinée ; puis, au-dessous de la chaise, le roi reprenait :

« ... D'envoyer sur-le-champ, dans votre ville épiscopale, en chercher, et que ce soit dans de très-petites boîtes. Sur ce, monsieur l'évêque d'Orléans, Dieu vous ait en sa sainte garde !

» Signé : LOUIS. »

Et, plus bas, il y avait :

« La chaise à porteurs ne signifie rien ; elle était dessinée par mes filles sur cette feuille, que j'ai trouvée sous ma main. »

Ils se regardèrent tous les deux, stupéfaits ; puis M. de Choiseul éclata de rire. Quant à l'évêque, il n'était pas charmé d'avoir été réveillé pour cela.

On fit partir sur-le-champ un courrier ; le cotignac arriva le lendemain : Mesdames ne s'en souciaient plus.

Le roi lui-même raconta l'aventure en riant beaucoup, et elle ne fut pas longtemps à faire le tour du monde; Dieu sait ce que l'on en dit! Les philosophes en firent des cris de chouette en colère; il m'est revenu que la demoiselle Lespinasse et son cénacle en avaient vomi toute leur bile pendant quinze jours.

Tout ceci me ramène à Franklin et à la Fayette, apôtres et disciples des nouvelles doctrines. M. Franklin se posait comme un homme qui va se faire peindre. Il avait un habit mordoré en velours, des bas blancs, les cheveux étalés et sans poudre, des lunettes sur le nez et un chapeau blanc sous le bras; c'était sa tenue de cour et de cérémonie. Le chapeau blanc était apparemment le symbole de la liberté. Il faisait des discours à perte de vue, et j'aurais donné gros pour assister à sa scène avec Voltaire, lorsqu'il pria celui-ci de bénir son enfant, et que le railleur patriarche se leva tout debout, les mains étendues sur la tête du marmouset, en prononçant ses fameuses paroles. Je suis certaine qu'il en riait fort en lui-même, et qu'il se moquait de tous les deux.

Quant au marquis de la Fayette, c'est autre chose, je ne puis deviner le motif de ses équipées. Que diable lui faisait l'Amérique? ainsi que le disait d'Argental. Il en rapporte une gloire contestable, au moins pour le

but : cela ne peut apporter que du trouble dans cette monarchie, déjà si tourmentée. Lorsqu'il revint, hélas! il y a deux mois à peine, il tomba à Versailles, chez le prince de Poix, qui donnait un bal; mais il n'y parut point et alla se coucher. Il n'eut pas permission de voir le roi tout d'abord, et on lui défendit, en revanche, de recevoir d'autres personnes que ses parents. Il est vrai que c'était quasi tout le monde. Il alla souper chez l'*idole*, où je lui entendis raconter ses triomphes. Il n'en est pas moins modeste pour cela. On le tient pour un homme de courage, mais pour un homme fort ordinaire quant au reste, et je crois qu'on a raison.

Au total, il restait *visiblement caché*, suivant l'expression de Pont-de-Veyle, dans *le Fat puni*.

Que de gens, en ce siècle-ci, n'ont de mérite que celui de l'à-propos et un certain bonheur dans l'expression qui remplace le reste. Ainsi, le feu cardinal d'Estrées n'était point un aigle, et cependant il se faisait une réputation d'esprit par certains mots arrivés juste où ils devaient venir.

Madame de Courcillon était belle et précieuse autant que femme puisse l'être; elle n'avait pas permis, même à la calomnie, d'effleurer sa réputation, et elle se tenait avec une roideur de bois vis-à-vis de tous les hommes. Elle causait un jour avec le susdit cardinal, âgé d'au

moins quatre-vingt-dix ans; il se sentit ragaillardi par ses charmes, et le lui dit avec toute sa grâce; il essaya même de lui baiser la main; elle la retira, prit son grand air, et traita le vieillard du haut en bas.

— Ah! madame, madame! lui répondit-il, prenez garde, vous prodiguez vos rigueurs!

Elle ne le comprit pas, elle était fort sotte. Il faut être sotte pour afficher la pruderie, lorsqu'on a une beauté de déesse comme celle-là.

Le même cardinal nous contait un historiette assez drôle, sur un curé de village qu'il avait connu.

Le bon curé élevait un petit paysan et lui avait donné le nom de Raymond. Lorsqu'il était content de lui et qu'il voulait le flatter, il l'appelait Raymonet.

Or, Raymond était gourmand, même quand il était Raymonet; il mangeait les fruits du jardin, et le curé le grondait fort pour l'en empêcher.

Un matin, avant la messe, le curé se promenant pour se recueillir, aperçut Raymond perché sur une treille de raisin muscat, s'en donnant à cœur joie. Le curé, le prenant sur le fait, lui donna un fouet d'importance, et lui ordonna de le suivre à la paroisse, pour dire sa messe et la lui servir. Raymond, en furie, obéit cependant, mais il se promit une vengeance.

Le curé commence la messe.

— *Dominus vobiscum.*

Pas de réponse.

— *Dominus vobiscum,* reprend l'autre impatienté. Réponds, Raymond.

Même silence.

— *Dominus vobiscum.* Réponds donc, Raymonet.

— *Et cum spiritu tuo,* fichu flatteur!

Et cela tout haut.

Le cardinal, en contant cette anecdote, nous faisait bien rire. J'ai remarqué que les gens d'Église content à merveille, lorsqu'ils sont vieux, qu'ils ont de l'esprit et qu'ils ont beaucoup vécu. Il leur reste, alors, une mansuétude, une indulgence qui leur sont particulières, et qui excusent tout.

Je n'ai jamais entendu plus mal conter, en revanche, qu'une certaine Anglaise, laquelle a vu la moitié de la terre et a rapporté de chaque pays une provision de prétentions exagérées. Elle s'appelle lady Montague; elle a été longtemps à Constantinople, et, lorsqu'on la met sur ce chapitre, c'est à en mourir de malerage, on se mange les poings pour ne pas bâiller. La peste soit de la pédante! C'était justement le contraire pour madame Geoffrin: elle ne savait rien, mais elle contait à ravir. Sa fille, madame de la Ferté-Imbault est dans le genre de la Montague, si ce n'est

qu'elle est moins savante, et un peu plus bégueule. Elle ne pouvait se taire sur les dons et sur les dépenses faites par sa mère à l'intention des philosophes.

— Ah! disait-elle, il m'en coûte plus de cent mille écus de mon bien pour soutenir l'Encyclopédie et ses suppôts. Ma mère leur aurait tout donné si elle eût vécu.

Il est certain qu'elle a fait des ingrats. Au moins n'est-ce pas le roi de Pologne, Poniatovsky, qu'elle nourrit et soigna lorsqu'il était ici un gentilhomme pauvre, et qui l'a fait venir à sa cour aussitôt qu'il fut installé sur son trône pour la recevoir à son tour. C'était un singulier spectacle que cette bourgeoise assez commune, protégeant les beaux esprits et même les têtes couronnées. On voit de tout dans ce siècle-ci.

J'ai connu certainement ce que l'on est convenu d'appeler tout le monde : toute la cour, bien que je n'y allasse guère; toute la ville, les gens que l'on voyait et que l'on voit, les gens de lettres et les artistes; et j'ai grande envie d'en finir avec ceux-ci, en apurant aujourd'hui mes notes, pour marcher plus vite. Le temps me presse; à mon âge, on n'est pas sûr du lendemain.

Ainsi j'ai même voulu voir Piron, dont j'avais tant entendu parler, et que je trouvais si original de soutenir seul, contre tout un siècle, que M. de Voltaire est un homme médiocre. Celui-ci en avait peur et le fuyait;

il est vrai qu'on ne sut jamais décocher une épigramme comme ce fils d'apothicaire. Il en cribla la philosophie et l'Académie aussi.

La docte assemblée l'avait écarté, à cause de sa fameuse ode; *la Métromanie* lui en ouvrit les portes; malheureusement, le roi refusa de confirmer la nomination.

A ce sujet, Piron disait un jour chez moi une chose que j'ai retenue.

— Au lieu des belles phrases que prodigue le récipiendaire, il devrait prononcer seulement : « Grand merci ! » A quoi l'autre répondrait : « Il n'y a pas de quoi. » Nous aurions ainsi beaucoup d'ennuyeux discours de moins, et ce serait un bienfait de la Providence.

Piron était aveugle comme moi; nous nous communiquions nos réflexions et nos observations à cet égard. Il ne venait que rarement et quand il savait me trouver seule; il détestait surtout la haute compagnie, devant laquelle il fallait se gêner. Sa conversation était un feu roulant de bons mots, d'épigrammes, même de méchancetés non déguisées. Lorsqu'on lui reprochait cette fougue de malices :

— Je ne puis m'en empêcher, répondait-il, il faut que je morde.

Voltaire même ne brillait pas auprès de lui. Aussi ne l'aimait-il pas et fut-il même injuste envers cet homme d'un esprit plus étincelant, mais non aussi vaste que le sien. Jugez donc ce qu'il fallait être pour se montrer plus étincelant que Voltaire !

Piron est mort en 73. — Il m'a laissé un bâton, coupé dans les bois de son pays, et qu'il appelait la gaule aux ânes. Il s'en servait toujours et faisait le geste de frapper à chaque épigramme. Il écrivit autour en me l'envoyant :

— Après moi, s'il en reste !

XXXVII

Un autre d'un genre bien opposé, c'était M. Dorat, le père de la poésie à l'eau tiède, le faiseur de petits vers parfumés, dont le chevalier de Boufflers se moquait avec tant d'esprit. Quant à moi, il m'était insupportable, et je me trouvai fourrée dans une aventure avec lui ; voici pourquoi :

M. Dorat était assez joli garçon ; — il est fort changé à présent, on le dit malade. — Il plaisait aux femmes et elles ne le lui cachaient pas.

Une jeune dame que je voyais souvent et à laquelle

j'ai promis de taire son nom en racontant cette aventure, s'éprit du poëte-oiseau, et s'en vint me conter son amoureux martyre, et me demander ce qu'il fallait faire en pareil cas, le galant n'ayant pas la mine de se soucier d'elle, ou plutôt n'osant pas lever les yeux jusqu'aux siens. Je l'engageai fort à se guérir, à se tenir tranquille, ne me souciant point de lui voir M. Dorat pour amant.

Elle me rétorqua madame du Châtelet et Voltaire; à quoi je répliquai, à mon tour, que M. Dorat était encore bien moins Voltaire qu'elle n'était madame du Châtelet.

Elle se retira mal satisfaite, je m'en aperçus. Cependant elle ne me dit plus rien de cette belle passion; je supposai qu'elle en avait pris une autre et je n'y songeai plus.

L'été suivant, sa belle-mère m'emmena avec elle à sa campagne; nous y tombâmes sans être attendues. Madame de*** s'embarrassa dans les compliments à notre arrivée; je devinai qu'elle ne lui plaisait guère, et je ne me trompais pas.

Je compris qu'il fallait observer, et je n'eus pas beaucoup de peine, en voyant débarquer le lendemain M. Dorat dans tout l'empressement d'un nouveau fiancé. A ses premières paroles, au son de sa voix,

je devinai qu'il n'en était encore qu'aux espérances aux tâtonnements; je me promis qu'il n'irait pas pl loin. Il fallait se hâter, la petite dame me paraissa pressée.

Je recommandai d'abord à Pont-de-Veyle, qui no avait accompagnées, de ne quitter la place sous auc prétexte et de ne pas les laisser seuls une minute. me le promit et tint parole. Du reste, on les aurait su vis à la trace : M. Dorat exhalait, suivant son habitud tous les parfums de l'Arabie.

J'emmenai la douairière de***, mon ancienne ami au fond du jardin, et, là, j'entrai en matière sa préambule.

— Ma reine, lui dis-je, vous plait-il que monsie votre fils soit coiffé de la main de M. Dorat; on ne l pas appelé à autre fin, et il est ici pour cela.

Mon amie fit un haut-le-corps d'étonnement.

— Cela est ainsi, et, si vous n'y mettez ordre, to sera consommé demain matin. Quant à moi, je ne n consolerais point que la fleur des pois de la nobles fût conspuée par un poéteriau de cet accabit, et je vo offre mes services.

— Mon fils avait bien besoin de s'en aller en Angl terre et de nous laisser cet embarras sur les bras! Qu voulez-vous faire à présent? Monter la garde nuit

jour, nous ériger en cerbères? Eh! ma reine, souvenez-vous de notre jeunesse : s'ils ont envie de se voir, ils se verront malgré nous.

— Aussi je ne veux pas les empêcher de se voir, au contraire.

— Alors...?

— Alors, ma chère, il faut surtout les empêcher de s'aimer, et, si vous voulez me croire, rien ne sera plus facile.

— Comment?

— C'est ce que je vais vous dire, j'ai déjà conçu mon plan. Je vous garantis demain matin le poëte en fuite et madame votre belle-fille guérie sans retour.

— Faites ce miracle et vous serez le premier des médecins.

Nous combinâmes facilement notre affaire; puis nous rentrâmes au salon, où Dorat embaumait toujours et prodiguait les madrigaux à la douzaine. Pont-de-Veyle écoutait et ne comprenait pas toujours. Cette scène et ce qui s'ensuivit fut dans les imitations dont vous a parlé M. Walpole; c'était une des plus amusantes, il ne la chantait qu'en petit comité.

Un peu avant de se mettre à table pour le souper, le maître d'hôtel apporta un flacon de vin des Açores, renommé par son mérite, et en offrit à la ronde, afin

d'ouvrir l'appétit. La jeune femme n'en buvait jamais; mon ami Pont-de-Veyle et moi, nous nous excusâmes; Dorat voulut en faire autant; mais la maîtresse du logis insista tellement, qu'il ne put s'empêcher d'en goûter et d'y revenir même, dans la crainte de la désobliger.

— N'est-ce pas qu'il est exquis, ce vin? dit-elle. Il vient des propriétés de ma famille, aux environs de Madère. Puisqu'il vous plaît, on le mettra près de vous à table et vous n'en boirez pas d'autre.

Dorat trouvait en effet le vin bon, mais avec un goût extraordinaire; madame de***, prétendit que c'était le terroir, et que là était son mérite. Il n'eut garde de le nier.

On se mit à table, il causa, il dit des vers, il but, sans s'en apercevoir. On expédia pourtant le souper assez vite, et, sous prétexte de fatigue, nous nous séparâmes presque sur-le-champ, à la grande joie des amoureux.

Nous n'étions pas chez nous depuis dix minutes que le silence régnait partout. Bientôt, des pas discrets se firent entendre dans le corridor, une porte huilée glissa sans bruit sur ses gonds. L'heure du berger avait sonné, et Dorat était dans la place.

Immédiatement après, la belle-mère s'en va doucement derrière lui, munie de son passe-partout de maî-

tresse de maison, tout aussi graissé que les gonds de la porte, et donne deux tours de clef à la serrure; plus moyen de sortir. Juste en même temps, un domestique armé se poste, dans le jardin, en sentinelle sous les fenêtres de la jeune duchesse. Le blocus était complet.

Cependant la belle en était à sa première faute, et, quelque envie qu'elle eût d'en commettre, elle eut ce moment de surprise et de pudeur dont on ne se débarrasse pas aussi vite qu'on le croit. L'amoureux à ses genoux protestait de sa flamme, de sa fidélité, vantait son bonheur, son délire, enfin ce qui se dit en pareil cas depuis que le monde existe, et se dira jusqu'à la consommation des siècles.

Tout à coup, il fait une grimace involontaire; la plus impertinente douleur se déclare chez lui au moment le plus inopportun. La duchesse le voit pâlir et s'inquiète.

— Qu'est-ce? qu'avez-vous? demande-t-elle.

— Rien! l'émotion, la joie, mes transports contenus... Je souffre du cœur, cela m'arrive souvent.

— Ah! il faut vous soigner.

— Sans doute.

— Cela va-t-il mieux?

— Non, au contraire.

Il ne peut plus se tromper sur ce qu'il éprouve; cela n'a qu'un nom dans la langue française : une colique,

une effroyable colique, tordait ses intestins, et menaçait de suites plus effroyables encore! Il voyait un abîme devant lui; il pâlissait, il souffrait à mourir et bientôt il se trouverait dans une position épouvantable.

— Hélas! madame, dit-il n'ayant plus qu'une pensée, celle de s'en aller, je me vois forcé de rentrer chez moi; je ne puis plus supporter cette torture. Pardonnez-moi, je vais essayer de me remettre; laissez-moi espérer que demain...

— Oh! oui, demain! mais retournez à votre chambre, prenez du repos; votre visage est défait à m'épouvanter.

Il lui baisa la main à la hâte, balbutia des excuses et courut vers la porte, ne sachant s'il aurait le temps d'y arriver. Il se jette sur le verrou, le tire, veut ouvrir ensuite: point! résistance absolue, le pène tient, et pas de clef! La dame court à la porte, elle essaye à son tour de l'ouvrir, elle n'est pas plus adroite.

— Mon Dieu! comment faire? Nous sommes enfermés!

— Et je ne puis rester ici, il faut que je m'en aille.

— Je ne veux pas que vous y restiez, reprit-elle; car elle commençait à se dégriser un peu par la frayeur du scandale et de sa belle-mère. Que dire demain matin?

— Et d'ici là... Mon Dieu ! madame, je ne puis plus y tenir ; c'est à en devenir fou !... Ah ! la fenêtre !

Il y court ; c'était au premier étage d'un château, au-dessus d'un rez-de-chaussée fort élevé ; la distance n'était pas mince ; mais le pire, c'était la sentinelle, continuant son pas impassible, et le canon de son mousquet brillant à la lune. Il n'y avait pas d'évasion à tenter par là. Rien ! rien ! renfermés ensemble, et le malheureux voué aux dieux infernaux !

Il avisa la porte d'un cabinet, espérant une issue, espérant au moins s'enfermer et trouver un soulagement dans la solitude. Pas d'issue d'abord, pas un récipient et pas moyen de s'enfermer dans ce petit coin. La duchesse commençait à deviner de quelle incommodité son poëte était atteint. Force lui fut de le deviner tout à fait ; car il arriva un moment où la nature fut la plus forte et brisa toutes les barrières.

Le jeune homme s'évanouit de souffrance et de honte ; quant à elle, elle s'était sauvée à la fenêtre la plus éloignée de lui, ayant sous son nez un flacon d'eau de senteur, et jurant qu'on ne l'y prendrait plus.

Dorat restait ainsi par terre, embaumé et exhalant des odeurs à renverser une procession de capucins. Ils ne se disaient pas un mot, ils ne se regardaient pas, ils eussent voulu, l'un et l'autre, être à cent pieds sous

terre. La douairière s'en alla donner tout doucement un tour de clef pour ouvrir la cage, et se sauva chez elle. Ils ne l'entendirent pas; cependant il fallait aviser à quelque chose. Dorat se leva et retourna vers cette fatale porte, qui, cette fois, s'ouvrit toute seule. Je vous jure qu'il ne demanda pas son reste et qu'il fut bientôt retourné dans sa chambre.

La duchesse ne se dérangea point qu'elle ne l'eût entendu s'éloigner. Elle ne se rendait pas compte de ce qui s'était passé, de ces obstacles levés soudainement et de cette maladie intempestive. Elle appela ses femmes pour réparer les désastres, et leur dit qu'elle avait été malade ; ce qu'elles voulurent bien croire, n'ayant aucune raison de supposer le contraire.

Lorsqu'on se réunit pour le déjeuner, on remit à la duchesse un billet de M. Dorat, lui offrant ses excuses et ses regrets : une lettre arrivée le matin même par un exprès le rappelait à Paris et le forçait de partir sur-le-champ.

— J'en suis fâchée, dit la douairière, j'aurais été charmée de passer quelques jours avec lui. C'est un homme charmant : ne le trouvez-vous pas, ma fille ?

— Mais, madame, je ne sais... je crois... je n'y ai pas fait attention.

La conversation en resta là.

Jamais Dorat et la duchesse ne se revirent depuis ce moment. Lorsqu'ils se rencontraient, ils se sauvaient l'un de l'autre, et ne semblaient point se connaître. Le mieux, c'est que la duchesse en a pris l'abomination de l'amour, et qu'elle en est restée la plus honnête femme de la cour. Depuis qu'elle n'est plus jeune, elle m'en a grande obligation, et m'en remerciait encore l'autre jour.

Pour M. Dorat, j'ignore s'il m'a accusée de son malheur, mais il n'a plus reparu chez moi.

XXXVIII

Les philosophes sont comme les confesseurs qui ont la manche large. Ainsi, M. Diderot et consorts s'épuisent à chanter la liberté, à proclamer la haine des tyrans, à préconiser le gouvernement de la république, dont ils appellent l'avénement de tous leurs vœux. Cependant, l'impératrice de Russie ayant acheté, en différentes fois, la bibliothèque de Diderot quarante mille livres à peu près, en mettant pour principale clause qu'il en aurait soin et la conserverait jusqu'à sa mort, il a fort bien accepté ses bienfaits et a divinisé cette

grande Catherine, la traitant de philosophe, sans doute pour l'acquit de sa conscience.

Il a même poussé la complaisance jusqu'à oublier les peccadilles de la czarine, qui fussent devenues d'épouvantables désordres, si un autre souverain s'en fût permis la pensée. Et toute la secte de crier : « Hosannah ! » J'ai souvent causé de cela avec Voltaire, qui se contentait de sourire et de me répondre :

— Que voulez-vous, madame ! il faut bien passer quelque chose à la nature humaine.

Son sourire seul me parlait et me disait sa pensée. Il ne s'en vit jamais de plus fin ni de plus éloquent. Lorsqu'il était jeune, sa physionomie avait un charme que je ne puis rendre. La statue de Pigalle, à ce qu'on m'assure, le rappelle beaucoup. Hélas ! je n'en jugerai point.

Il soutenait cependant sa livrée de tout son pouvoir et de sa bourse, et de ses bontés. Ainsi, il fit venir à Ferney M. La Harpe, avec sa femme, ses enfants, ses guenilles, tout son ménage, parce que celui-ci ne vivait qu'avec peine à Paris. Pour l'en récompenser, La Harpe lui vole un chant de sa *Guerre de Genève*, qu'il ne voulait pas faire connaître encore, et le répand partout avec des commentaires. Mille désagréments arrivent au patriarche ; il prend des renseignements et il

apprend, à n'en pouvoir douter, d'où lui est décochée cette trahison.

Justement irrité, il fit des observations et des plaintes. Son hôte, de sa chambre même, à Ferney, lui répondit les lettres les plus désobligeantes et les plus désagréables, des impertinences en quatre pages.

M. de Voltaire ne les supporta pas; il chassa l'ingrat qui le méconnaissait, en sorte que le bruit de ce vilain trait se répandit parmi les philosophes. Craignant de faire du tort à cet élève, il nia ses torts et se rejeta sur des circonstances qu'il n'expliqua pas.

Rien n'est bilieux, méchant, vipérin, comme ce La Harpe. Enfant trouvé et nommé par ses sauveurs du nom de la rue où il gisait sur le pavé du roi, il n'a jamais pu pardonner à la société cette faute de sa naissance. Il voudrait être le premier partout, il se croit un génie et n'admet de décision que la sienne.

Un jour, il m'arrive, je ne le connaissais pas du tout; il venait de la part de Voltaire, disait-il, pour me parler de *Tancrède;* je vous demande un peu pourquoi il avait besoin de me parler de Tancrède? et vous allez voir comment!

— Madame, avez-vous vu *Tancrède?*

— Oui, monsieur, répondis-je tout étonnée.

— N'est-il pas vrai que c'est sublime?

— Oui, c'est sublime! c'est sublime, en vérité! Ensuite?

— Eh bien, madame, j'y étais l'autre jour, avec M. d'Argental. A côté de nous se trouvait, dans le parterre, un étranger qui criait, pleurait, applaudissait. Je me tournai de son côté, et je lui dis :

» — N'est-il pas vrai, monsieur, que ce Voltaire est un grand homme?

» Le nigaud me répond tout bonnement :

» — Oui, monsieur, ça est fort propre, fort propre, assurément.

» Qu'en dites-vous, madame?

Je ne voyais pas dans tout cela le prétexte d'une visite chez une dame qu'il ne connaissait pas. Comme je ne répondais point, il reprit :

— Ah! madame, y a-t-il rien de plus étrange que ce qui se passe aujourd'hui? Connaissez-vous le médecin qui dénoue, le médecin qui guérit de tout en dénouant?

— Non, monsieur.

— Faites-le chercher, il vous dénouera les yeux et vous y verrez clair. Toutes les maladies se connaissent au pouls, et les nerfs en sont les seules causes ; en les dénouant, on est guéri ; les nerfs noués font tout le mal. Il vous étend sur un lit et vous dénoue. Il vous fait un

mal affreux, vous criez, vous lui donnez une poignée d'écus, et vous dansez la gigue ensuite. O Molière, où es-tu? N'est-ce pas d'un ridicule indicible?

— Oui, monsieur; mais...

— Et cette autre mode des cafés, la connaissez-vous?

— Mais non, mais non, monsieur; je voudrais savoir...

— Ce que c'est? Très-volontiers. Chaque dame élégante tient café à présent, et voici la façon de s'y prendre. On choisit un jour, et l'on place dans une grande salle de petites tables à quatre places au plus; elles sont garnies de jetons, de cartes et de tout ce qu'il faut pour jouer. Sur d'autres, on met du vin, du café, de la limonade, etc. La maîtresse de la maison est assise à une façon de comptoir, avec des oranges et des gâteaux devant elle; elle est vêtue à l'anglaise, une robe courte, un tablier de mousseline, un fichu pointu, un petit chapeau.

» Les liqueurs sont sur la tablette de la cheminée; les laquais, en veste blanche et bonnet blanc; on les appelle *garçons*. La maîtresse de la maison ne se lève point, on va lui parler; et, dans la salle à manger, on a établi aussi de petites tables numérotées, et qu'on tire au sort, afin de ne point amener de discussions. On ne doit manger qu'une poule au riz, une seule entrée et

un entremets; quelquefois une forte pièce de rôti. Cela est économique, mais cela ressemble aussi aux enfants jouant à la dînette ; ne le trouvez-vous pas ?

J'avais pris mon parti de cet homme ; je pensais qu'il finirait bien par dire ce qu'il avait au fond de son sac, et je l'écoutais comme une gazette. Tout ce monde dont il me parlait là n'était pas le mien ; mais je m'instruisais à l'entendre.

— N'y a-t-il pas d'autre nouveauté? repris-je pour le lancer.

— Oh ! que si fait, il y en a... Aux cafés, on ajoute les proverbes ; on en joue partout. J'ai assisté l'autre jour à une scène curieuse en ce genre, chez madame Thélusson. Hume, vous savez bien, Hume, l'historien anglais, l'ami de Rousseau, ce grand et gros homme, était venu dans l'intention de remplir un rôle. On lui donna celui d'un sultan entre deux sultanes ; il devait employer son éloquence à s'en faire aimer et leur offrir des consolations dans des chagrins supposés. Il se plaça sur un sofa ; on lui choisit les plus jolies femmes de Paris ; il se mit à les regarder l'une après l'autre, puis il se tapa sur le ventre, sur les cuisses, et leur dit d'un air ébahi :

» — Eh bien, mesdemoiselles, eh bien, vous voilà donc?... Eh bien, vous voilà ici?

» Et ainsi de suite pendant un quart d'heure.

» Une des esclaves, impatientée, se lève, et s'écrie en retournant à sa place :

» — Ah! je m'en étais bien doutée, cet homme n'est bon qu'à manger du veau.

» Vous jugez que la demande et la réplique nous firent beaucoup rire.

— Je le comprends, c'était en effet très-drôle, et M. Hume me paraît d'ici singulièrement affublé.

— Ah! madame, ne savez-vous pas ce qui est arrivé à M. le lieutenant de police? Je vais aussi vous l'apprendre. Il devait aller à un repas de cérémonie, et il lui fallait absolument une perruque. Cette perruque, commandée et recommandée à cette intention, n'arrivait cependant pas. Un valet de chambre va la chercher; le perruquier fait ses excuses : sa femme était accouchée et l'enfant était mort, mais la perruque était faite; dans tout ce trouble, on avait oublié de la porter; elle était prête, et dans une boîte que l'on présenta au valet.

» — Regardez-la d'abord, vous verrez qu'elle est parfaite.

» On ouvrit la boîte et l'on y trouva le corps de l'enfant mort de la veille.

» — Ah! mon Dieu! s'écria le malheureux père,

les prêtres se sont trompés, ils ont enterré la perruque!

» M. le lieutenant de police est allé à sa cérémonie sans une perruque neuve, et, qui pis est, il a fallu un ordre de l'archevêque, un procès-verbal et des écritures à n'en plus finir pour enterrer l'enfant et déterrer la perruque.

Il s'arrêta. J'en étais fâchée; il m'amusait, bien que je le trouvasse le plus singulier du monde.

— C'est donc fini, monsieur? il n'y a plus rien pour cette fois?

— Non, ce n'est pas fini, madame : il y a encore le procès de la marquise de Saint-Vincent. Elle a fait faire des culottes à un abbé, et ne veut plus les payer, à présent qu'elles sont usées; l'abbé en est incapable; de sorte que le tailleur réclame et qu'elle sera condamnée sans doute. Il y a un proverbe : *Qui casse les verres les paye.*

— Je vous remercie mille fois de vos renseignements; néanmoins, nous sommes éloignés de M. de Voltaire. Vous veniez de sa part...

— Oui; c'est-à-dire jusqu'à un certain point. Il m'avait si souvent parlé de vous, de votre esprit, de votre conversation délicieuse; j'en ai voulu juger moi-même : je le trouve au-dessous de la vérité.

— Monsieur, vous êtes bien honnête. En effet, j'écoute fort bien ; on me l'a toujours dit.

Il me regarda avec ses yeux de charbon rouge et comprit. Il se connaissait en épigrammes.

— Vous ai-je ennuyée, madame?

— Non, certes, monsieur, au contraire.

— Eh bien, donc,

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

C'est Boileau, notre maître à tous, qui l'a dit... Ah ! pardon, madame, est-il vrai que l'on vous ait fait des vers sur votre tonneau, et que vous en ayez répondu ?

— Rien n'est plus vrai, monsieur.

— Et ne pourrait-on les connaître?

— Parfaitement. Je vous dois bien cela pour toutes vos nouvelles.

— Madame, j'aime les nouvelles de passion ; je voudrais être gazetier.

— Il ne vous est pas difficile de le devenir.

— J'y songerai.

Aussi le fit-il pour le compte du czar ou de la czarine, je ne sais pas au juste.

Pour comprendre ces vers, il faut savoir qu'au lieu de fauteuil, je m'étais fait faire une manière de tonneau de ravaudeuse, bien rembourré, et qui me ga-

fondée de la dame. Helvétius s'en amusait beaucoup et ne cessait de la prêcher sur l'accomplissement de leurs doctrines.

— Imitez-moi, disait-il, je ne m'y oppose point et je ne vous ferai pas de reproches; nous mangeons à plus d'une table, nous buvons dans plus d'un verre ; pourquoi n'aurions-nous qu'un seul amour?

En ceci, il était conséquent, et je ne sais trop ce que la duchesse eût pu répondre; je sais seulement ce qu'elle fit : elle lui obéit strictement.

En ce moment, la mode était aux géomètres ; les femmes s'arrachaient Maupertuis, qui se promenait aux Tuileries en habit de carnaval, et dont le ridicule passait tout ce qu'on a jamais pu voir ou imaginer. M. Helvétius, qui voulait beaucoup de femmes, s'imagina que cela tenait aux figures et aux problèmes, et se mit à en faire aussi. Il n'y eut sans doute pas le succès qu'il en attendait, puisqu'il s'en lassa, et se jeta dans la poésie ; le roi de Prusse ayant confisqué Maupertuis, la géométrie tomba.

La poésie d'Helvétius tomba aussi ; son poëme du *Bonheur*, prôné par les gens de lettres, était voluptueusement ennuyeux ; il comprit qu'il fallait essayer d'autre chose, sa voie n'était pas là, et il se mit à composer cet immense volume de *l'Esprit*, qu'on pourrait

encyclopédique ; on y voit des pasteurs, le dictionnaire la main, cherchant l'article *Tonnerre*, pour entendre à ce qu'ils disent eux-mêmes d'une tempête.

— Ah ! madame, que cela est charmant ! cela vaut tout le poëme.

— Ce n'est pas moi qui dis cela, monsieur ; c'est M. Walpole.

— Celui qui a fait la *Lettre du roi de Prusse à Rousseau ?*

— Lui-même.

— Il a bien de l'esprit !

— Je suis charmée que vous lui en trouviez, monsieur.

— Madame, je m'y connais, vous pouvez le lui écrire de ma part. Il se fait tard, j'ai l'honneur de vous saluer. Je suis enchanté de vous avoir vue, et surtout d'apprendre que vous ne lisez guère l'Évangile et que vous ne jeûnez point.

Il n'est jamais revenu.

XXXIX

Sophie Arnould avait une fois chargé Thomas, autre soldat obscur de l'armée des philosophes,

d'une affaire de cheminée, avec le ministre de Paris.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'ai vu M. le duc de la Vrillière, je lui ai parlé de votre cheminée, d'abord en citoyen, ensuite en philosophe.

— Eh ! monsieur, ce n'était ni en citoyen ni en philosophe qu'il fallait parler, c'était en ramoneur.

Ceci me revient à propos d'un autre philosophe, qui n'était pas fait pour l'être, et qui le fut envers et contre tous. Il aurait dû rester ramoneur, c'est-à-dire fermier général; il vivrait encore, peut-être.

Je veux parler de M. Helvétius et de son fameux livre de *l'Esprit*, entrepris en vue de l'*Esprit des lois* de M. de Montesquieu, duquel j'avais dit :

— C'est de l'esprit à propos des lois.

Mais le coup fut manqué, et cet *Esprit* n'eut pas d'esprit du tout, ni de succès non plus, s'il obtint la persécution.

M. Helvétius était le fils du médecin de la feue reine, qui venait de Hollande. Il obtint de très-bonne heure une place de fermier général, et cette charge, jointe à la fortune que lui laissa son père, le mit en posture des plus riches parmi ceux de son espèce. Il était bien fait, de bonnes façons, et il aimait les femmes jusqu'à la folie.

Ce qu'il eut d'aventures n'est pas croyable; il chan-

geait de maîtresses comme d'habits ; il en avait plusieurs d'établies chez lui, qui étaient de mois, d'année, comme les capitaines des gardes, ou les premiers gentilshommes de la chambre. Il les faisait appeler suivant sa fantaisie, et donnait des dîners, des soupers dont on parlait dans tout Paris, et où il conviait les mauvais sujets de la ville et de la cour.

Cela alla ainsi plusieurs années; puis il lui poussa des ailes pour voler plus haut, et il rencontra je ne sais où la comtesse d'Au... J'ai vergogne de nommer une femme de qualité dans des conditions semblables, à moins qu'elle ne s'affiche elle-même, comme madame du Châtelet.

Madame d'Au... recevait beaucoup de monde, beaucoup de beaux esprits et de gens de lettres ; elle était une manière d'esprit fort, affichant l'athéisme, et se parant de ses opinions extravagantes. Il va sans se dire qu'elle était philosophe et que la ribambelle de ces parpaillots la suivait, attentive à ses bons dîners et à sa maison ouverte.

Helvétius lui plut infiniment, elle ne chôma de le lui dire et de le lui prouver. Il lui donna des fêtes, il lui offrit des galanteries de toutes les façons et il eut encore la complaisance de ne pas crier tout haut que c'était pour elle. On ne fit que le deviner.

Sur ces entrefaites, une autre folle, la duchesse de C***, entendit parler de cette belle union et se mit en tête d'en avoir sa part. Elle avait autant d'esprit que la d'Au... et plus d'éloquence peut-être; elle n'avait pas le tort de s'astreindre à un seul amant, elle en prenait suivant son caprice ; ce qui ne l'empêchait pas d'être jalouse à tout tuer autour d'elle, si on lui manquait en la moindre chose.

Elle tomba un jour comme une bombe chez la comtesse, au moment où Helvétius y trônait, et la conversation s'engagea entre eux tous, sur le terrain où l'on voulut la mettre.

Les voilà, hurlant à qui mieux mieux qu'il n'y avait point de Dieu, que le hasard faisait tout en ce monde, que le hasard avait tout créé, et que nous étions des marionnettes de premier calibre, bonnes à présenter sur un théâtre, ayant chacune notre rôle tracé et le jouant suivant notre fantaisie ou notre talent

— Et l'amour, monsieur, que pensez-vous de l'amour? demanda en minaudant la duchesse.

— L'amour, madame, l'amour? C'est une nécessité, c'est un plaisir, comme les bons dîners, comme le vin vieux et les gélinottes; en amour, il n'y a que le physique de bon; le reste ne vaut pas un fétu et ce n'est pas la peine d'en parler.

— Mais le cœur, monsieur, le cœur?

— Le cœur, madame? C'est un viscère; il concourt comme les autres aux suprêmes jouissances que la nature nous révèle; seul, il est impuissant à rien sentir, à moins que l'imagination ne l'inspire.

— Selon vous, alors on n'aime que physiquement?

— Selon tous ceux qui voudront être de bonne foi, madame; vous-même peut-être, vous avez trop d'esprit pour vous livrer aux extravagances du sentiment, et, pour moi, je n'y crois point, mais point du tout.

La duchesse trouva la doctrine mirifique; elle ajouta seulement, comme conclusion :

— Monsieur, il faut être bien sûr de son fait et payer rudement de sa personne pour oser lever un pareil étendard.

Elle ne se contenta pas de le supposer, elle voulut savoir à quoi s'en tenir; bientôt elle partagea les exploits du philosophe avec la comtesse d'Au..., et même, à force d'agitation, elle parvint à l'emporter sur elle. Il quitta l'une pour l'autre. Celle-ci, régnante, voulut être absolue, elle essaya de chasser le fretin des sultanes habitant la maison de son amant. Quant à ceci, elle y perdit son latin, il les garda.

On ne finirait point si l'on racontait la quantité d'extravagances auxquelles donna lieu la jalousie très-

j'accepte votre fortune pour vous donner plus que vous ne m'offrez. Je vous dévoue mon existence, mon avenir; comptez sur moi, je veux être et serai une honnête femme.

Elle lui tint parole. Ils se retirèrent ensemble à la campagne ; elle y passa sa jeunesse, venant à peine deux ou trois mois d'hiver à Paris, ne voyant que la société de son mari, ayant renoncé à tout pour lui plaire et ne se permettant pas même une démarche sans l'approbation de M. Helvétius. Il fut plus favorisé qu'il ne méritait de l'être; d'autant plus qu'il ne changea pas grand'chose à ses habitudes et qu'il conserva son sérail, non pas chez lui, mais ailleurs, toujours par philosophie.

Ce livre de *l'Esprit* lui valut la persécution de la cour, celle des dévots et des jésuites, des jansénistes aussi ; pour la première fois, ils se trouvèrent d'accord, ce qui fit presque un scandale chez leurs partisans. Helvétius en eut la tête tournée, il ne s'y attendait pas. Il s'en alla en Prusse voir le héros des philosophes, qui le prisa fort peu et le reçut mal ; puis, en Angleterre, d'où il revint affolé ; il voulait absolument nous faire à l'image et ressemblance de ces chers insulaires, et, soit dit sans offenser M. Walpole, nous n'y aurions pas gagné.

De retour en France, il se prépara à lui-même, selon les recettes de son père, de petits philtres amoureux, qui lui rendirent une vigueur factice, mais qui le tuèrent en quelques mois, aidés d'une goutte opiniâtre, leur sœur aînée. Madame Helvétius aimait son mari et fut inconsolable pendant bien longtemps.

Aujourd'hui, elle a découvert des charmes immenses à la race féline, elle vit entourée de quinze ou vingt angoras de toutes les couleurs. On en raconte des histoires précieuses, je ne m'amuserai pas à les répéter.

Les philosophes se réunissaient beaucoup pour parler, mais aussi beaucoup pour souper et pour boire; non qu'ils s'enivrassent, mais ils s'excitaient, et les utopies, les systèmes et les discussions allaient leur train. Ils ont continué jusqu'à présent; la politique s'en mêle beaucoup, ils veulent tout culbuter et on ne les y aide que trop ! M. Necker a beau les retenir, il ne sera pas assez fort, je le crains; et tout s'écroulera avec lui, même nous, c'est-à-dire même la France, car, moi, je n'y serai plus.

XL

J'ai dit quelques mots de la mort du président Hénault ; je retrouve, à cette époque de mon journal, un grand article au sujet de mes griefs contre lui, et du peu de regrets que j'eus de le perdre ; il m'avait beaucoup aimée, et puis il avait cessé de m'aimer et s'était mis du côté de la demoiselle Lespinasse au point de la vouloir épouser ; je n'avais pu lui pardonner cela, bien que je ne m'en plaignisse jamais et qu'on nous crût les meilleurs amis du monde.

C'était un parfait égoïste, il le prouva bien, en ne laissant dans son testament pas un legs à un seul de ses amis ; il ne nous nommait même point. C'était incroyable pour ceux qui ne le connaissaient pas comme nous ; quant à moi, je n'en fus pas étonnée.

En ce moment, Rousseau était à Paris, où il ne jouait qu'un rôle de marionnette de Nicolet ; les paltoquets de la philosophie, et du plus bas étage encore, étaient les seuls qui s'occupassent de lui. Le prince de Luynes, en bon jeune homme qu'il était, lui avait offert un asile qu'il dédaignait, comme il dédaignait à Paris tous ses amis de qualité. Il refusa de voir mesdames de Bouf-

flers, la maréchale de Luxembourg, et toutes ces dames assez folles pour courir après ses bonnes grâces. C'était bien fait.

J'en viens à cela pour raconter une chose que je ne me charge pas d'expliquer, et à laquelle donna lieu la mort du président Hénault, et aussi la présence de Rousseau à Paris; plus, celle du roi de Suède, Gustave III, actuellement régnant, et qui venait de succéder à son père, dont il avait appris la mort ici.

Ce prince est charmant d'esprit, d'affabilité et de dignité simple.

Il m'avait fait l'honneur de m'engager à souper; je connaissais M. de Creutz, son ambassadeur auprès du roi.

Nous n'étions pas nombreux à ce souper de Sa Majesté Suédoise : les deux duchesses d'Aiguillon, le comte de Creutz, M. de Sestain, le jeune frère du roi et son gouverneur, voilà tout.

On s'occupait fort de la mort de *madame Brillant*, la chatte de la maréchale de Luxembourg, âgée de quinze ans et qu'elle aimait beaucoup. C'était un deuil général parmi les amis de la duchesse, qui avait pris la chose au grave et recevait les compliments de condoléance, comme pour la mort d'un parent; encore certains de ses cousins lui eussent coûté moins de larmes, voire

même peut-être le mari de sa petite-fille, le duc de Lauzun, qu'elle n'adorait pas.

La maréchale avait la superstition du vendredi ; madame Brillant était morte un vendredi ; tous ses malheurs arrivaient ce jour-là à la pauvre duchesse, et celui-ci était le dernier. On en fit la remarque.

— Ah ! dit madame d'Aiguillon la douairière, avoir perdu madame Brillant et être méprisée de Rousseau, qui ne veut pas absolument la voir et copie sa musique dans un grenier, c'est trop de malheurs en même temps ! Elle accuse une sorcière de lui avoir jeté un sort ; elle croit aux sorcières et aux vendredis, la bonne maréchale.

— N'y croyez-vous donc pas, madame ? dit le roi très-sérieusement.

— Pour cela, non, sire.

— Et vous, madame ? me demanda-t-il.

— Ni moi non plus, sire.

— Ces dames sont des esprits forts, répliqua M. de Creutz ; en France, à présent, on ne saurait être autre chose.

— Cependant j'ai trouvé en France un magicien des plus étranges, et j'y crois, moi ; j'ai le malheur d'y croire.

— Le malheur, sire ? C'est un grand bonheur, selon

moi, que de croire à quelque chose. Où avez vous déterré un sorcier sur le pavé de la grande ville?

— Désirez-vous le voir, madame?

— De grand cœur.

— Et moi aussi!

— Et moi aussi!

L'écho fut général.

— Rien de plus facile. Monsieur Schiffer, faites atteler des chevaux à un carrosse et allez le chercher sur-le-champ. On assure qu'il fait revenir les morts.

— Je veux qu'il nous fasse parler à madame Brillant, dit la jeune duchesse. Nous saurons ainsi si les bêtes ont une âme.

On *bavarda* sur ce sujet pendant assez longtemps, — avec la meilleure volonté du monde, je ne puis appeler cela causer, — et enfin le sorcier arriva. C'était un homme assez vieux, bien plus vieux assurément qu'il n'en avait l'air, avec les cheveux blancs, la barbe dans toute sa longueur, et tombant jusqu'à la moitié de sa poitrine; je crois que cette barbe était fausse et qu'il la mettait seulement pour rendre ses oracles. Il salua gravement, mais avec une sorte de fierté, même le roi, qui s'était avancé au-devant de lui, en lui disant quelques paroles gracieuses.

— Que désire de moi Votre Majesté? demanda-t-il.

— J'ai entendu parler de vous, monsieur; je comptais aller demain chez vous, pour vous prier de me dévoiler mon avenir; ces dames ont désiré assister et participer à cette séance, et je vous ai envoyé chercher à une heure indue peut-être.

— Toutes les heures sont bonnes pour moi, sire : je n'ai point de sommeil et la nuit m'est propice, au contraire. Je suis aux ordres de Votre Majesté, bien que j'eusse préféré, je l'avoue, ne pas être interrogé par elle.

— Pourquoi ?

— J'ai déjà tiré l'horoscope de Votre Majesté.

— Ah ! et il est funeste ?

Le sorcier ne répondit pas.

— Ne craignez point, monsieur, je suis déjà prévenu. Une sorcière du port, à Stockholm, m'a prédit une mort violente. Je serai, à ce qu'elle assure, asssassiné dans une fête. Est-ce là ce que vous avez vu?

— Oui, sire, et d'un coup de pistolet.

Personne ne répondit, nous étions tous glacés de peur. Cette coïncidence était si singulière ! On a beau ne pas croire, on est frappé. C'est le secret de la puissance de ces astrologues et jeteurs de sort. Ils effrayent par des apparences et des hasards.

— Voyons, reprit gaiement le roi, cela doit être curieux; que faut-il faire pour vos expériences?

— Votre Majesté souhaite-t-elle d'abord interroger les cartes ?

— Sans doute ; interrogeons tout ce qu'on peut interroger.

— Cela vous mènera loin, sire ! reprit cet homme d'un air capable.

— Voyons les cartes. Est-il vrai que vous mettiez les vivants en relation avec les morts?

— Oui, sire, lorsque les vivants ont assez de courage pour cela.

— Le courage ne manquera pas; soyez aussi sûr de vous que je le serai de moi.

On fit apporter une grande table ; le devin — dont j'ai oublié le nom et qui était un ami du comte de Saint-Germain, que j'ai souvent vu chez Choiseul, — le devin tira d'un sac qu'il avait apporté des cartes particulières, fort larges et fort longues, peintes à la main et d'un dessin très-curieux. Il plaça à côté un globe de verre creux et ouvert par en haut, une sorte de bocal sans pied, dans lequel il répandit une eau rousse, qu'il tira d'une petite bouteille.

Il avait encore dans sa boutique infernale une manière d'arbrisseau en émail fiché en terre, et portant des fleurs toutes formées en boutons ; les feuilles s'épanouissaient à l'entour ; c'était travaillé avec un art

miraculeux. La caisse de faïence qui renfermait cet arbuste remontait à l'antiquité la plus reculée.

Les préparatifs achevés, il se mit auprès de la table et demanda laquelle essayerait la première sa science. Je me faisais expliquer à mesure par M. de Creutz tout ce manége, et j'enrageais de n'en pouvoir juger par moi-même. Le son de la voix de cet homme me prévenait en sa faveur : il était plein, sonore et mélancolique, sans fausseté et sans hypocrisie. Je ne crois pourtant pas aux devins.

Madame d'Aiguillon la jeune se leva et alla s'établir sur sa sellette.

— Madame, dit l'adepte, nul ne doit nous entendre; il faut faire placer un paravent autour de nous ; vous ne seriez pas satisfaite si je révélais à tout le monde les secrets de votre avenir.

— Bah ! j'ai donc un avenir mystérieux?

— L'avenir est toujours mystérieux, madame la duchesse, et l'une de nos premières règles est le secret. Si je l'ai enfreint tout à l'heure pour Sa Majesté Suédoise, c'est qu'elle m'en a donné l'exemple; autrement, je ne me le serais pas permis.

— Il est très-simple de nous en aller dans une autre pièce, répliqua Gustave, et de laisser la place libre ; chacun fera ainsi ce qu'il voudra.

Nous sortîmes tous, et madame d'Aiguillon demeura seule avec cet homme. Elle y resta longtemps, et nous fîmes des conjectures et des commentaires à perte de vue. La douairière assura que, quant à elle, elle n'irait point causer seule avec le diable, qui pourrait bien lui tordre le cou.

Enfin la duchesse reparut, toute pâle et toute bouleversée ; on l'entoura.

— Cet homme est sorcier, dit-elle ; mais, il a raison, il sait et prédit de ces choses qu'on n'aimerait pas à révéler à ses meilleurs amis. Si M. d'Aiguillon eût été à ma place, il coucherait certainement ce soir à la Bastille.

— Qui de vous ira donc consulter l'oracle ? demanda le roi.

— Ce sera vous, sire ; à tout seigneur tout honneur, dis-je.

— J'y resterai longtemps, sans doute ; car je veux les grandes marionnettes, je vous en avertis, mesdames.

— Allez, allez, sire, répliquai-je, et, si vous voyez le diable, prévenez-nous ; je ne serais pas fâchée de lui dire un mot.

Après quelques façons, Sa Majesté Suédoise entra dans l'antre. Cette fois, ce fut bien autre chose que pour

la duchesse : nous croyions qu'il n'en finirait jamais. Nous entendions de temps en temps des éclats de voix ; plusieurs fois les Suédois présents parlèrent d'intervenir, s'inquiétant pour Sa Majesté et craignant quelque trahison. Le jeune prince, dans son inquiétude, entr'ouvrit la porte.

— Sortez! lui cria son frère, et ne nous dérangez pas.

Nous fûmes bien contraints de nous conformer à cet ordre, et nous nous regardâmes, ou plutôt ils se regardèrent, et moi, je sentis qu'on me regardait.

Il n'en faut pas rire : depuis que je suis aveugle, je sens les regards des autres; il en est qui me gênent jusqu'à la souffrance et d'autres qui me réchauffent comme un rayon de soleil bienfaisant.

Lorsque le roi rentra près de nous, il était calme, mais excessivement pâle, et sa voix tremblait légèrement, en dépit de ses efforts pour se contenir.

M. de Creutz lui demanda s'il était content.

— Je suis étonné répondit-il ; j'ai vu et entendu des choses que je ne croyais pas possibles et qui confondent ma raison.

— Et qu'est-ce donc? interrompit le prince son frère.

— Je ne puis le révéler; on ne le saura jamais de

mon vivant, je l'ai juré. Si tout cela se réalise, la France et la Suède verront d'étranges bouleversements. Celui qui me l'a annoncé est maintenant à même de tout savoir ; c'est le roi, mon père.

— Vous l'avez vu ?

— Oui, mon frère, et, si j'en crois ce que l'on me prédit, je n'aurai guère sujet de me louer de vous dans l'avenir.

— Est-il possible !

— Vous détrônerez mon fils.

— Comment ! Non, non, mille fois non, sire ! Oh ! dites tout.

— Je ne le puis, j'ai peut-être trop parlé.

J'ignore si la prophétie s'accomplira ; jusqu'ici, le roi de Suède règne avec quelque embarras peut-être, mais il est aimé de son peuple et l'on ne songe pas à l'assassiner; le duc de Sudermanie ne montre pas de velléités ambitieuses, et le fils de Gustave III n'est qu'un charmant enfant.

C'était mon tour d'aller voir cet homme extraordinaire ; j'hésitais.

— Que puis-je lui demander ? quel avenir annoncer à une femme de quatre-vingts ans ? quant au passé, ne le sais-je pas mieux que lui ?

— Allez donc, madame, allez donc ! me répliqua Sa

Majesté Suédoise, ne fût-ce que pour causer; il vous étonnera.

Je me fis conduire jusqu'à la table, et, quand je fus assise :

— Monsieur, demandai-je, pouvez-vous me parler de mon prochain?

— Oui, madame, selon votre volonté.

— Causons donc alors.

XLI

— Me connaissez-vous, monsieur?

— Parfaitement, madame : vous êtes madame la marquise du Deffand, née de Vichy-Chamrond; à cela je n'ai pas grand mérite, tout le monde vous connaît.

— Vous savez mon âge, vous savez que je n'ai pas longtemps à vivre; combien d'années, s'il vous plaît?

— Je ne fixe pas d'époque à la mort.

— Vous avez cependant annoncé celle de quelques personnes.

— Jamais.

— Tout à l'heure... à Sa Majesté Suédoise.

— Je n'ai point annoncé de date.

— Vous l'ignorez peut-être?

— Non, je la connais.

— Ai-je longtemps à vivre du moins? J'en serais fâchée.

— Assez longtemps pour voir un changement de règne et bien d'autres événements.

En ceci, il a dit vrai. J'ai bien écrit à M. Walpole mon souper chez Gustave III; mais je ne lui ai soufflé mot du sorcier : il m'eût grondée, lui qui me gronde comme une petite fille. Il apprendra cet horoscope par ces Mémoires, et ne sera pas étonné à moitié.

— Vous lisez dans la pensée; à quoi pensé-je en ce moment?

— A votre meilleur ami; vous désirez connaître son sort.

— Quel est cet ami?

— M. Horace Walpole.

— C'est vrai; que lui arrivera-t-il?

— Rien d'extraordinaire. Il continuera à s'occuper des lettres, il héritera des titres de sa famille, il sera relativement heureux et compté parmi les favorisés du siècle, qu'il ne verra pas finir.

— Reviendra-t-il ici?

— Sans doute.

— M'aime-t-il réellement?

Le prophète hésita.

— Il vous aime à l'anglaise, madame, comme un homme qui n'est pas votre compatriote et qui craint les railleries des siens. Les Anglais ne sont très-francs en amitié qu'entre eux. Ils méprisent les autres peuples, et, pour ces fiers insulaires, tout ce qui n'est pas Anglais ne mérite qu'un degré d'affection *relative*; tout est relatif dans ce pays, où tout est calculé.

Cela est scrupuleusement vrai.

— Vous pouvez lire dans mon passé?

— Autant qu'il vous plaira.

— Racontez-moi donc l'histoire de mon cœur.

Il remuait ses cartes, me les faisait tenir et couper sans cesse ; je ne puis donner que ce détail. Il touchait aussi son arbuste et son bocal, j'en entendais le bruit ; la duchesse et le roi m'ont assuré que, selon les gestes qu'il faisait, l'eau changeait de couleur et les boutons s'ouvraient tour à tour. Je n'en ai rien vu, malheureusement.

Je suis obligée de dire qu'il me défila ma vie en un quart d'heure de façon à me surprendre ; il n'oublia rien de ce qui m'avait touchée, ni le bon ni le mauvais ; il me rappela même des circonstances oubliées, dont le diable fait registre, à ce qu'il paraît. J'en restai confondue.

Cela fini, il me vint à l'idée de parler du temps pré-

sent, des philosophes, de la politique, de Rousseau, dont on nous rebattait les oreilles.

— Vous le verrez mourir méprisé et à moitié fou, madame, me dit-il de ce dernier; mais la postérité le vengera, il jouira d'une grande renommée.

— Et Voltaire?

— Voltaire reviendra à Paris et y mourra un peu avant son rival. Je le lui ai écrit à lui-même ; il m'a répondu des calembredaines.

— Et la monarchie?

— Ah! pour ceci, madame, c'est différent, et vous ne me croirez pas.

Il refusait de répondre, je le poussai. Je lui arrachai, en effet, des choses incroyables; il me fit jurer comme au roi que je ne les répéterais pas, et réellement je n'oserais le faire: d'abord, à cause de Viard, que cela compromettrait; et puis j'aurais peur qu'ils ne vinssent me déterrer et jeter mon corps à la voirie. Ce sorcier-là ne devait pas dormir tranquille après de semblables prédictions.

Du reste, pour finir en ce qui le regarde, je l'ai vu assez souvent jusqu'à l'année dernière; un jour, il a tout à coup disparu, et nul ne sait ce qu'il est devenu depuis lors; beaucoup l'ont cherché inutilement; les voisins prétendent que le diable l'a emporté... Ce

qu'il y a de sûr, c'est que sa maison est vide et fermée.

Pour moi, je crois qu'il aura trop parlé et que la Bastille pourrait en dire des nouvelles.

Quelque temps après ce souper magique, je partis pour Chanteloup; c'était la mode d'aller chez M. et madame de Choiseul, exilés à leur terre; la route voyait défiler une procession. On sait mon amitié pour eux, les liens de parenté qui nous unissaient, ou du moins l'alliance qui était entre nos familles, car, pour la parenté, elle était fictive. Depuis longtemps, j'avais le désir d'aller passer quelques jours avec ma chère grand'maman et mon cher grand-papa. M. Walpole, je ne sais pas pourquoi, m'en voulait empêcher; j'avais formé la partie avec l'évêque d'Arras; mais, moitié par déférence pour mon ami anglais, moitié par suite de réflexions sur mon âge, sur l'ennui et la tristesse qu'il apporte avec lui et sur l'inconvénient de se jeter à la tête des gens comme un pavé, dans une extrême vieillesse, j'avais renoncé à ce voyage.

Un jour, madame de Mirepoix prenait le thé avec moi, lorsque je vois arriver l'évêque d'Arras.

— Ah! vous voilà à Paris, monseigneur, lui dis-je; et depuis quand?

— D'hier au soir, madame la marquise.

— Y resterez-vous longtemps?

— Selon que vous l'ordonnerez.

— Comment cela ?

— C'est que je viens vous proposer d'exécuter notre ancien projet.

— Je l'ai abandonné.

— Pourquoi donc ?

Je lui dis mes raisons.

— Ah ! mon Dieu, quelle folie ! répliqua-t-il. Vous vous portez fort bien, ainsi votre santé n'est point un obstacle ; vous aurez assez de force pour soutenir le voyage ; vous coucherez trois nuits, quatre nuits, cinq nuits, s'il le faut, en chemin. Si vous vous trouvez incommodée, vous ne continuerez pas votre route, je vous ramènerai chez vous ; nous aurons deux voitures ; la mienne, qui est très-grande, sera pour vos deux femmes, votre valet de chambre et le mien, vos paquets ; nous ne resterons que ce que vous jugerez à propos. Ce voyage vous fera du bien de toute façon

La maréchale fut de cet avis ; on me décida. Nous partîmes, l'évêque et moi, dans ma berline ; nous nous arrêtâmes deux fois, et nous arrivâmes à Chanteloup le troisième jour.

Je fus reçue à bras ouverts ; on ne peut être plus aimable que ne le furent mes chers parents. Je trouvai là madame de Brionne, mademoiselle de Lorraine,

mesdames de Luxembourg, de Lauzun, du Châtelet, de Ligne; MM. de Castellane, de Boufflers, de Bezenval et quelques Suisses; plus, l'abbé Barthélemy, commensal du château. La duchesse de Grammont, sœur de M. Choiseul, était absente.

J'ai voulu dire quelques mots de ce voyage et de l'exil sans exemple d'un ministre que tous les courtisans allaient voir, en dépit de sa disgrâce; et puis cette vie de Chanteloup me plaisait infiniment. Chanteloup est un beau château, bâti pour la princesse des Ursins, qui avait rêvé, à son retour d'Espagne, d'en faire une principauté indépendante, et qui n'y avait rien épargné, je vous le jure. Il y avait un domestique nombreux, un train de grand seigneur, des jardins superbes, une chère de financier, et tout ce qui rend la vie agréable.

On faisait chez soi ce que l'on voulait le matin. A une heure, le déjeuner, où l'on n'était pas forcé de paraître. Madame de Choiseul tenait le salon ensuite, et l'on n'y restait pas, si on préférait être ailleurs. A cinq heures, chasse ou promenade; à huit heures, le souper, et, quant au coucher, c'était à toutes les heures; on jouait, on causait, on lisait, liberté complète et absolue. On ne se faisait point de compliments, on ne se levait pour personne, on causait avec qui l'on voulait; on était dix-huit ou vingt à table, on se plaçait à sa

guise, on ne s'attendait point, et, si l'on arrivait tard, on n'y faisait pas attention.

On recevait les lettres en sortant de table, on les lisait dans un coin, on se communiquait ses nouvelles, puis on jouait avec ceux qui plaisaient, ou l'on ne jouait pas, cela était libre comme le reste.

On causait ensuite, et l'on causait bien, jusqu'à des heures très-prolongées. M. de Choiseul s'occupait de ses terres, vendait et achetait des bois et des troupeaux ; il ne s'occupait pas plus de politique que de la Chine. Il n'avait jamais été aussi heureux, répétait-il du matin au soir.

— Par ma foi ! petite fille, mes ennemis m'ont rendu service.

Ils ne l'avaient pas fait exprès, dans tous les cas, et il n'avait pas besoin de leur en savoir gré. On croyait à une désolation épouvantable de sa part, et il prouva qu'il était le vrai sage.

Je retournai à Paris après cinq semaines de Chanteloup, et j'y trouvai une lettre de M. Walpole, qui me traitait de Turc à More, toujours dans l'idée qu'on me croirait amoureuse de lui et que j'étais trop tendre.

Je lui en demande bien pardon, mais c'est là une grande folie !

XLII

Êtes-vous sexagénaire,
Cessez de prétendre à plaire,
Crainte de l'effet contraire
Et d'éprouver des dégoûts.
Pour adoucir la tristesse
Compagne de la vieillesse,
Livrez-vous à la paresse,
Et ne comptez que sur vous.

Je répondis par ce couplet à M. Walpole, et, comme il aime par-dessus tout ce qu'on lui refuse, quand il vit qu'il ne me tourmentait pas autrement, il reprit son petit train de correspondance, sans cesser toutefois de me gronder, afin de n'en pas perdre l'habitude.

Vers cette époque mourut madame de Talmont, sur laquelle je m'arrêterai quelque peu ; et je ne puis m'empêcher de citer à cet égard une note de M. Walpole, toute pleine d'esprit, et de ce que les Anglais appellent *humour*. Il la joignit au portrait de la princesse, fait par moi, et j'ai conservé l'un et l'autre. Voici la note :

« Elle était née en Pologne et alliée de la reine Marie Leczinska, avec qui elle vint en France, où elle épousa un prince de la maison de Bouillon, qui la laissa veuve.

Pour plaire à la bonne reine, elle joua, dans les derniers temps de sa vie, la dévote, de galante qu'elle était dans sa jeunesse pour se satisfaire elle-même. Son dernier amant avait été le jeune prétendant, de qui elle portait le portrait dans un bracelet dont le côté opposé offrait celui de Jésus-Christ. Quelqu'un ayant demandé quel rapport il y avait entre ces deux portraits, la comtesse de Rochefort (ensuite duchesse de Nivernais) répondit :

» — Celui qui résulte de ce passage de l'Évangile : *Mon royaume n'est pas de ce monde.*

» Lorsque je me trouvai à Paris, en 1765, et que j'eus écrit la *Lettre à Rousseau*, sous le nom du roi de Prusse, lettre qui fit tant de bruit, la princesse de Talmont pria madame la duchesse douairière d'Aiguillon, de qui j'étais fort connu, de me conduire chez elle...

» Nous la trouvâmes au Luxembourg, dans une vaste salle tendue d'ancien damas rouge, avec quelques vieux portraits d'anciens rois de France et éclairée seulement par deux bougies.

» L'obscurité était si grande, que, lorsque je m'avançai vers la princesse, qui était assise dans un coin reculé de la salle, sur une petite couchette entourée de saints polonais, j'allai broncher contre le chien, le chat, un tabouret, un crachoir ; et, lorsque je fus enfin

parvenu auprès d'elle, elle ne trouva pas un mot à me dire. Après une visite de vingt minutes, elle me pria de lui procurer une levrette blanche, pareille à celle qu'elle avait perdue et que je n'avais jamais vue.

» Je promis tout, et pris congé, sans plus songer à elle, à sa levrette et à ma promesse.

» Trois mois après, au moment où j'allais quitter Paris, un domestique suisse qui me servait, vint m'apporter, dans mon cabinet de toilette, une mauvaise peinture d'un chien et d'un chat.

» — Vous n'êtes sans doute pas assez fou, lui dis-je, pour croire que je voudrais acheter un pareil tableau !

» — Acheter ! ce n'est, pardi ! pas à acheter, monsieur : cela vient de madame la princesse de Talmont, et voici un billet avec.

» Elle me rappelait ma promesse, et, afin que je ne pusse point me tromper dans les marques de sa pauvre défunte Diane, et que je fusse en état de lui en procurer exactement une autre, elle m'envoyait son portrait, ajoutant qu'il fallait lui renvoyer le tableau, dont elle ne voulait se défaire pour rien au monde ! »

Cette princesse de Talmont, si ridicule sur ses vieux jours, avait eu des aventures adorables dans sa jeunesse. Ses amours avec Charles-Édouard eurent un dé-

noûment que je raconterai, car le fait est peu connu et je l'ai su d'original; ce fut, en effet, son dernier amour et elle y donna toute sa vie. Nous n'aimions guère comme cela en France.

Madame de Talmont, je ne puis le taire, avait eu beaucoup d'amants; elle était peu aimée dans la société, à cause de sa vanité féroce, et j'en ai, pour ma part, tracé un portrait dans sa jeunesse, où je la maltraitais d'importance. Je n'en veux retenir que cette phrase, la plus vraie et la plus certaine :

« Elle plaît, elle choque; on l'aime, on la hait; on la cherche, on l'évite. »

Nous en étions toutes plus ou moins jalouses, à cause de ses prodigieux succès près des hommes, qui l'adoraient.

On ne pouvait cependant lui refuser une générosité et une noblesse de sentiments qu'elle prouva toute sa vie. Elle commençait à chercher un peu la retraite; elle avait plus de trente ans, les uns disent même trente-six, lorsqu'elle connut à Paris le prince Charles-Édouard Stuart, qui préparait son expédition d'Angleterre. Elle le trouva beau, elle l'aima, elle en fut aimée; mais elle avait de nombreuses rivales, célèbres ou inconnues; le prince, comme tous les héros, aimait passionnément les femmes; il semble que la gloire

cherche de préférence ceux qui rendent à notre sexe des hommages sincères. C'est aussi une femme.

La princesse reçut la confidence de ces projets, servis sous main par la France, toujours ennemie de la maison de Hanovre. La reine fit doucement quelques observations à sa cousine, lorsqu'elle sut la nouvelle intrigue où celle-ci s'engageait.

— Il y a une fin à tout, lui dit-elle, prenez garde! On excuse beaucoup de choses chez une jeune femme, dont on se moque lorsque la jeunesse a fui. Ce prince serait votre fils, il ne peut vous aimer; renoncez-y.

Elle n'y renonça point; au contraire, elle s'y acharna, et déclara à son amant que, s'il lui fallait de l'argent, elle vendrait jusqu'à sa chemise pour lui en donner le prix.

Charles-Édouard n'accepta pas précisément; mais il refusa avec tant de reconnaissance, qu'elle lui envoya des sommes immenses, en proportion de sa fortune. Heureusement, elle ne pouvait tout aliéner.

Lorsqu'il partit pour l'Angleterre, elle en fit une maladie qu'elle prolongea ensuite indéfiniment, et, quand elle fut guérie, elle s'échappa en secret de chez elle, où elle était censée renfermée par ordonnance des médecins. Elle se déguisa, emmena un domestique et une femme de chambre polonais, qu'elle avait et qui

étaient esclaves, et s'en alla s'établir à Calais, où elle avait plus vite des nouvelles de son idole. Sa résolution était bien prise de le rejoindre s'il triomphait, de l'attendre s'il ne réussissait pas.

La vie de ce jeune prince est un roman, et tout ce qui s'y rattache en tient. On sut les triomphes du parti des Stuarts ; la princesse, enivrée, commandait ses parures et se préparait à passer la mer... Tout à coup, le bruit de la défaite de Culloden se répand, l'armée écossaise est taillée en pièces, on ignore ce que le prétendant est devenu.

Madame de Talmont, à cette nouvelle n'hésita pas. Au lieu de pleurer et de gémir, ainsi que l'eût fait une femme ordinaire, elle agit. Elle tenait en réserve ce qu'elle appelait les fonds de l'adversité ; elle chercha des bateliers, leur donna ce qu'ils demandèrent et fréta une embarcation sur laquelle elle monta en personne, escortée seulement de son Polonais, et s'en alla tourner autour des côtes d'Angleterre pour tâcher de recueillir le prince fugitif. Elle l'avait dès longtemps prévenu qu'en cas de revers, il la trouverait à son poste et qu'il pouvait compter sur elle.

La mer était affreuse ; elle faillit périr vingt fois, rien ne la rebuta ; elle avait un courage de lion.

— Il faut retourner, disaient les matelots; il ne vien-

dra personne par un temps semblable ; aucune barque ne tiendrait la mer, et nous allons périr.

Elle les menaça bel et bien de leur brûler la cervelle avec des pistolets qu'elle ne quittait point, et les força de rester jusqu'à ce qu'elle eût perdu l'espérance. Ou le prince était pris, ou il avait profité d'une autre occasion ; le plus sage était de retourner aux nouvelles, à Calais. On ne parlait que du prétendant et de la dame étrangère qui courait après lui. Tous les renseignements s'accordaient : embarqué sur un bâtiment espagnol, Charles-Édouard allait arriver en France, où peut-être on le recevrait fort mal. Il s'agissait de le cacher d'abord; de ménager ensuite son retour avec le roi, qui ne voulait pas se mêler hautement des affaires de ses voisins, malgré la guerre qu'il soutenait glorieusement depuis plusieurs années.

Le duc de Richelieu était à Calais, commandant un corps d'armée envoyé pour soutenir le prétendant, empêcher de dégarnir les côtes d'Angleterre, et lui laisser, par conséquent, plus de facilité d'agir, en le délivrant de ses ennemis. Le but n'était pas avoué, bien qu'on le devinât.

M. de Richelieu dénicha la princesse, qui se cachait, et employa tous les moyens de la renvoyer à Paris, elle refusa net.

— Je veux le recevoir à son arrivée, puisque je n'ai pu faire mieux. Je ne l'abandonnerai point dans le malheur.

— Princesse, il y a une femme avec lui.

— Cela est faux; d'ailleurs, il la quittera; tant pis pour elle!

— Il ne la quittera point; elle est belle et jeune, elle l'a suivi partout.

— Et moi, que suis-je donc? qu'ai-je donc fait? est-il un ingrat?

— Les hommes, et les princes surtout, sont un peu sujets à ce défaut, ne vous le dissimulez pas, madame.

— Monsieur, vous jugez tout le monde d'après vous.

— Que non pas! je ne fais point cet honneur à tout le monde.

Il y perdit son temps; elle s'en alla se mettre dans une cabane de pêcheur, au bord de l'Océan, et ne dormit ni nuit ni jour, surveillant la mer et ne laissant pas passer une coquille de noix sans la visiter.

Une nuit, par un orage affreux, elle se prom nait sur le rivage avec une lanterne que portait le Polonais. Ce pauvre homme n'était point amoureux et subissait tout cela, sans se plaindre; il risquait sa peau à chaque instant pour le bon plaisir de sa maîtresse.

De temps en temps, il élevait son fallot au bout d'un bâton, et criait comme une hurlubière; jamais on ne vit Polonais à pareille fête. Entre deux rafales, il leur sembla entendre des cris.

— Le voilà! dit-elle; il faut le sauver, c'est lui, ce doit être lui.

Comme il était vraisemblable que le prince arrivât sur une barque, et comme le vaisseau espagnol ne le conduirait pas tout droit au port! Elle avait dans sa tête qu'il viendrait ainsi, en aventurier, rien ne put la dissuader du contraire, et la voilà remuant tous les gens de la côte, leur offrant des sommes immenses pour mettre un canot à la mer.

Elle en trouva trois assez hardis pour se risquer; l'un d'eux était un pilote. Elle voulut le suivre.

— Je vous apprendrai que vous êtes des lâches! dit-elle aux autres; je vous montrerai ce que peut le courage d'une femme.

Elle entra bravement la première, sans vouloir rien écouter. Son cœur l'inspirait. Ils rencontrèrent, après mille périls, une chaloupe montée par deux hommes seulement, le prétendant et un matelot, Charles-Édouard s'étant obstiné à descendre en secret pour voir M. de Richelieu et savoir par lui les intentions positives du roi, avant de mettre devant tous le pied sur la terre de France.

Il allait périr si elle n'eût amené ce secours; sa chaloupe faisait eau, et son guide n'avait pas l'expérience nécessaire à une campagne de cette espèce, dans la tourmente et le danger.

On juge de l'étonnement du prince en reconnaissant madame de Talmont sous les habits d'une pêcheuse, — M. de Richelieu disait d'une pécheresse; — il n'en pouvait croire ses yeux et se trouvait fort penaud, la belle miss étant restée sur le bâtiment espagnol; il avait l'embarras des richesses. La princesse ne se gêna pas pour l'embrasser devant tout le monde; elle l'avait bien gagné!

On abandonna la chaloupe, et la barque les conduisit à terre, secouée par les vagues comme une prune au bout d'une branche entre les mains d'un polisson. Le navire du prince était resté à deux lieues en mer, et, pour son équipée, il avait compté sans la tempête; d'ailleurs, il n'était pas de ceux qui se laissent arrêter par un obstacle, qu'il vînt des hommes ou de Dieu.

XLIII

En arrivant, le prince demanda à être conduit chez M. de Richelieu. Madame de Talmont ne l'entendait

pas ainsi ; elle voulut avoir son tour la première, et à demain les affaires sérieuses ! Elle avait tout prévu : une chambre presque élégante était préparée, un souper servi ; elle retint d'abord son amant par le souper, ensuite par ses séductions, — tant il y a qu'il ne vit le duc que le lendemain matin.

Celui-ci comprenait ces distractions-là. Il arriva dès qu'on l'eut prévenu, et, après ses bordées de plaisanteries ordinaires, il assura Charles-Édouard qu'on le recevrait à merveille en France, et qu'il pouvait aller à Paris, pourvu qu'il eût l'air de se cacher. Le prince n'en demandait pas davantage pour le moment, et faisait son deuil de son royaume; il avait un fort bon esprit et voyait clairement que tout était perdu. La princesse prit la balle au bond ; elle répondit fort gaillardement :

— Eh bien, nous allons partir ; je n'ai plus besoin de me cacher.

— Cela ne se peut pas tout à fait ainsi, madame, reprit Charles-Édouard. Je retournerai au navire espagnol, j'arriverai sans me cacher non plus, et je m'en irai à Paris ensuite, seul, si vous le voulez bien. Il ne serait pas convenable, réfléchissez-y, que l'on nous vît arriver ensemble.

— Qu'importe !

— Il importe beaucoup, madame; j'ai des ménage-

ments à garder; je ne suis pas le premier venu, et vous n'êtes pas non plus sans notoriété.

— Comment, après ce que j'ai souffert! après ce que j'ai fait!

— Allons, madame, entendez la raison, dit M. de Richelieu, il faut songer à la reine, à ce que l'on dira.

— On dira ce que l'on voudra, monsieur, je ne m'en soucie guère.

Quoi qu'elle en eût, elle dut céder et s'en aller chez elle; le prince le lui fit promettre, et s'y prit adroitement; elle ne vit pas l'Anglaise, si elle la soupçonna. Cette belle passion dura quelque temps encore, tant que Charles-Édouard fut à Paris. Il ne l'oublia jamais, il resta en correspondance avec elle jusqu'à sa mort; quant à elle, elle l'aima d'amour à perpétuité; elle en était folle, sans l'avoir aperçu depuis vingt ans, et faisait mille extravagances. Que de fois je l'ai vue pleurer en parlant de lui!

Au moment de mourir, elle ne voulut pas faire comme tout le monde. Elle appela son confesseur, ses infirmiers, son intendant; puis elle dit à ses médecins :

— Messieurs; vous m'avez tuée, mais c'est en suivant vos principes et vos règles. Quant à vous, monsieur mon directeur, vous avez fait votre devoir en me causant une crainte salutaire, et, vous, mon intendant

vous vous trouvez ici à la sollicitation de mes gens, qui demandent que je fasse écrire mes dernières volontés. Vous vous acquittez tous fort bien de votre rôle; mais convenez que je ne remplis pas mal le mien.

Ensuite elle se confessa, communia, ajouta un codicille à son testament et assura qu'elle était prête, quand le bon Dieu l'appellerait. Elle s'était fait faire une robe bleu et argent et une très-belle cornette de point, avec lesquelles elle voulait être enterrée. L'archevêque n'y consentit pas : on vendit l'habit et la cornette et on en donna le prix aux pauvres; on parla de cette toilette dans le peuple pendant six mois.

Je vous nommais tout à l'heure M. de Richelieu; cet homme a fait du bruit toute sa vie; il en fait encore à l'âge qu'il a, et sa dernière aventure n'est pas la moins piquante, sans compter son mariage, qui vient de couronner l'œuvre. Cette aventure a fait bavarder tout le genre humain; peu la connaissent au juste; mais je la sais d'un juge qui a vu les pièces, et la voici :

M. de Richelieu était allé à son gouvernement de Guienne; il était toujours galant, mais comptait alors soixante-seize années, et les jeunes femmes ne le regardaient pas beaucoup, malgré sa gloire et ses dignités. Il n'aimait pas la province ni les provinciales, bien

qu'il se fît traiter en roi dans son intérieur et par ses courtisans, Louis XV le savait et en riait.

— Sire, je représente Votre Majesté, répliquait le duc, lorsque le roi lui en faisait quelque remarque badine.

Il découvrit dans un couvent du Rouergue, une madame de Saint-Vincent, femme d'un président à mortier du parlement d'Aix, qui s'était séparée de son mari pour se mieux divertir, et qui se faisait passer pour une victime. Elle avait plus de quarante ans; mais c'était encore une poulette, en comparaison du vieux maréchal. Il la trouva belle: elle l'avait été et en conservait des restes. Il le lui dit, elle le crut, et ils se prouvèrent mutuellement qu'ils avaient raison de se croire l'un l'autre.

Comme on le pense, la présidente n'aimait pas ce vieux singe; elle fut charmée de se servir de lui pour quitter son couvent sans la permission de sa famille et pour venir à Paris sous son égide. Il en était enchanté et la montrait partout; on en riait... C'était cependant une fille de qualité : elle était de Vence de Villeneuve, en son nom; mais elle n'avait ni sou ni maille, ayant tout mangé avec ses amoureux, et M. de Saint-Vincent ne se souciant pas de payer davantage.

M. de Richelieu est avare, il ne donne rien à per-

sonne; mais il dépense énormément pour lui. La présidente essaya de lui faire entendre qu'elle avait des besoins, il fit la sourde oreille; elle insista, il s'en tira par une plaisanterie.

— Allons donc, madame! à nos âges! C'est bon pour des jeunes gens de payer l'amour de bonne foi; pour nous, nous serions volés tous les deux.

Elle ne se tint pas pour battue, ou, du moins, elle prépara une manœuvre différente et s'arrangea de façon à le forcer dans ses retranchements. Ici, l'obscurité commence, on ne sait au juste de quel côté est le tort; mon juge supposait qu'il pouvait bien être des deux côtés; je suis de son avis.

Un beau matin, la présidente arrive chez son amant, éplorée, au désespoir, et lui dit qu'elle est perdue s'il ne vient à son secours : on va lui enlever tout ce qu'elle possède, la mettre en prison.

Le maréchal sourit de son sourire ironique, qu'il avait déjà à l'âge de seize ans, et lui dit qu'il n'a rien, qu'il est gêné lui-même : toutes les phrases d'usage.

— Vous avez du crédit, usez-en.

— Comment cela?

— Votre signature suffit.

— Ma signature? Elle court, attrapez-la. Mon intendant a bien quelques billets de moi, prenez-les.

Elle s'en alla vite les chercher; l'intendant les lui donna, en souriant comme son maître; elle les prit : il y en avait pour deux cent mille livres. Elle appela à son aide un certain procureur dépossédé; ils décidèrent que cela ne suffisait pas, se mirent à étudier la signature et fabriquèrent d'autres billets pour la même somme, un peu plus même, dit le procès, et le tout fut mis en circulation. La Saint-Vincent toucha l'argent, et tout alla bien jusqu'à l'échéance. Lorsqu'elle présenta le premier billet, le maréchal et son intendant rirent beaucoup : ils le savaient faux et ne se remuèrent point pour le retenir. Le vieux maréchal se réjouissait de la figure de son infante lorsqu'elle découvrirait de quelle monnaie on avait payé ses faveurs. Sur ces entrefaites, son notaire lui fit demander un moment d'audience; il le reçut.

— Monsieur le maréchal, vous avez donc eu besoin d'argent? Comment ne m'en avez-vous pas demandé, au lieu de laisser votre signature courir sur la place?

— Je n'ai point de signature hors de mes affaires, monsieur.

— Comment ai-je vu alors hier au soir pour cinq cent mille livres de billets signés de vous, entre les mains d'un juif?

— Cinq cent mille livres? Cela ne se peut pas.

— Je vous demande pardon, monseigneur, et souscrits au nom de madame de Saint-Vincent.

— Je ne lui en ai pas souscrit un seul.

— Ils sont faux alors, car je les ai vus, j'ai l'honneur de vous le répéter.

— Eh! qu'est-ce que cela me fait! je ne les payerai point.

— Je vous demande pardon, monseigneur, vous les payerez, à moins que vous ne prouviez la fausseté de la signature, ce à quoi je vous engage, si vous en avez les moyens. Pour cela, il faudra fouler aux pieds les considérations quelles qu'elles soient et faire porter une accusation de faux contre madame de Saint-Vincent.

— C'est fort grave.

— C'est indispensable, sinon payez et taisez-vous. Si j'avais l'honneur d'être M. le maréchal duc de Richelieu, je trouverais la leçon chère, mais je la recevrais en silence, pour éviter pis.

— Allons donc, monsieur! vous êtes fou! payer cinq cent mille livres la vieille carcasse de la Saint-Vincent, moi qui ai eu les plus belles et les plus nobles pour rien? Je mettrais plutôt en mouvement tous les parlements du royaume.

— Comme il vous plaira, monseigneur; j'ai dû vous donner mon avis.

Le maréchal s'inquiéta, on le comprend, et se mit en quête d'avocats; les consultations furent unanimes: prouver le faux ou payer. Il n'hésita point, et madame de Saint-Vincent fut arrêtée, ainsi que le procureur et deux ou trois autres. On les conduisit à la Bastille, et le crédit de M. de Richelieu obtint qu'on agirait envers eux avec la dernière rigueur.

Le duc n'était point aimé; il avait beaucoup d'envieux, beaucoup de femmes abandonnées et trahies, beaucoup de gens maltraités par ses violences; tout cela fit émeute, il y avait contre lui clameur de haro. Il ne s'en inquiétait pas plus que de la pluie qui tachait l'impériale en velours rouge de son carrosse.

La Saint-Vincent ameuta le peuple en sa faveur, tant elle criait. Il est certain qu'on usa d'arbitraire envers elle, bien qu'elle fût une voleuse et une faussaire. On la fit tourmenter à la rendre folle, sans égard pour son sexe et sa condition, pendant que le maréchal, plus coupable qu'elle encore, car il n'avait aucune excuse, se promenait et jouissait de ses honneurs.

Je ne puis pas dire qu'il fût estimé; il est difficile, au contraire, de *jouir* d'un mépris plus profond que celui qu'on lui portait dans tous les rangs. Au parle-

ment, lorsque l'affaire se plaida, les avocats le couvrirent de tant de boue, que le prince de Conti les interrompit et ajouta que, bien qu'il ne fût pas son ami, il n'écouterait pas un mot de plus, et que l'on était assemblé, non pas pour entendre injurier M. de Richelieu, mais pour savoir si les billets étaient vrais ou faux.

Le jugement, après lequel on cria beaucoup, me semble fort juste, au contraire. Il déclara les billets faux, et ils l'étaient en effet; mais M. de Richelieu le savait, du moins pour une partie : il avait fait ou fait faire ce faux lui-même; dans quel but? C'est ce que l'on ne sait ni ne saura jamais. Si on eût condamné madame de Saint-Vincent, on eût dû le condamner avec elle, et on ne le pouvait pas, on se contenta de le flétrir.

La présidente et ses complices n'eurent aucune peine, on les relâcha, tout en acclamant leur crime; et le piquant de l'affaire, c'est que M. de Richelieu eut à payer les dépens d'abord, les dommages et intérêts ensuite. L'arrêt était clair; pour qui savait l'affaire, il ne pouvait être autrement. La Saint-Vincent fut abîmée et obligée de se cacher; elle s'en alla dans un coin obscur et l'on n'entendit plus parler d'elle. Ce furent les créanciers qui perdirent; Richelieu ne paya point, la Saint-Vincent encore bien moins, on le comprend.

Le maréchal n'en perdit pas un pouce de sa taille et de son impertinence. Il alla partout la tête haute, plaisantant de cette honteuse histoire avec un cynisme effronté. Un des arguments de son avocat pour sa défense fut celui-ci :

— Tout le monde sait que M. le duc de Richelieu n'est pas de ceux qui prodiguent leur argent aux femmes ; il n'eût jamais donné cinq cent mille francs même pour la plus belle. Son caractère à cet égard, est bien connu.

Il paraphrasait ce texte, et se drapait dans son avarice ; je ne saurais rendre le dégoût qu'il inspirait, on ne prenait pas la peine de le cacher.

Il lui vint alors une autre idée, et cette idée ne pouvait venir qu'à lui. Nous étions un soir à souper chez M. Necker. — En voilà encore un dont je ne veux pas parler : le terrain brûle, je ne pourrais dire ce que je pense, et je ne veux pas dire ce que je ne pense pas. — Le maréchal y était, ainsi qu'une madame de Roothe, veuve d'un M. de Roothe, Irlandais naturalisé, et directeur de la Compagnie des Indes françaises.

Madame de Roothe avait près de quarante ans ; elle n'était pas belle, pas trop spirituelle non plus ; enfin une personne tout à fait éteinte, bien faite pour être la compagne d'un vieillard tel que celui-là. Il le sentit

sur-le-champ, et, se retournant vers madame Necker, il lui dit en riant :

— Vous connaissez bien madame de Roothe ?

— Sans doute, monsieur le maréchal.

— Savez-vous que c'est une charmante femme ?

— Aussi bonne que vertueuse, je n'en ai jamais douté.

— Si je l'épousais ?

— Vous feriez une bonne œuvre, pour vous et pour elle.

— Elle n'est pas riche ?

— Non.

— Voudrait-elle accepter un vieillard de quatre-vingt-quatre ans ?

— J'en suis sûre, lorsque le vieillard s'appelle M. de Richelieu.

— Eh! eh! beaucoup pourraient se tromper sur l'étiquette du sac; ce serait un grand tort au moins.

Il a, à cet égard, des prétentions qu'il justifie, à ce que l'on assure.

La demande fut faite, et madame de Roothe, qui n'avait rien, ne refusa pas ce brillant parti. Elle était mademoiselle de la Vaulx, d'une bonne famille de Lorraine; elle avait été chanoinesse d'un des chapitres de ce pays, et n'épousa M. de Roothe qu'assez tard. Le

mariage fut célébré, il fit beaucoup de bruit; il fut, qui pis est, consommé. Le lendemain, M. de Richelieu alla voir le duc de Fronsac, son fils, retenu dons son lit par la goutte; il ne pesait pas une once.

— Vraiment, monsieur, lui dit-il, vous êtes donc malade? Je croyais que c'était un prétexte pour ne pas voir madame de Richelieu.

— J'ai la goutte au pied, monsieur le maréchal; je ne me lève point.

— Vous êtes de peu de ressources, monsieur! cela m'arrive quelquefois, d'avoir la goutte dans un pied; alors je me tiens sur l'autre, voyez plutôt.

Et il resta plus d'une minute sur une seule jambe. Le duc de Fronsac fit une grimace abominable.

— Cela vous ennuie, mon mariage, n'est-ce pas? Soyez tranquille, si j'ai un fils, je le ferai cardinal. Les cardinaux n'ont pas porté malheur à notre famille. Qu'en pensez-vous?

Et, tournant sur ses talons comme au temps de sa jeunesse, il le laissa là.

Le maréchal m'a amené sa femme l'autre jour. Nous sommes du même âge, mais il vivra plus vieux que moi. Il n'a aucune infirmité, il est seulement un peu sourd, fort peu. Nous parlions des trois règnes que nous avons vus l'un et l'autre.

— Ah ! madame, cela est pourtant vrai que nous en avons vu trois, sans compter qu'ils ne se ressemblent guère. Sous le premier, on se taisait ; sous le second, on parlait tout bas ; sous celui-ci, on parle tout haut.

C'était faire, en quelques mots, l'exposé véritable des situations.

Je n'écris plus maintenant que par intervalles et suivant ce qui arrive. Voici un événement qui a fort occupé les nouvelles à la main et que je trouve effrayant pour l'avenir. Le jour de Noël deux jeunes soldats s'en allèrent dans un cabaret, y prirent une chambre, et s'enfermèrent. Là, ils écrivirent quatorze lettres, on ne sait à qui. Un d'eux les porta à la poste et revint ; pendant ce temps, l'autre écrivait un testament et une dernière épître, qui devait rester après eux et qui s'adressait à tout le monde.

Il déclarait que lui et son camarade, convaincus qu'il n'y avait pas de Dieu, qu'il n'y avait pas d'autre vie, fatigués de celle-ci, se décidaient à en sortir librement.

Cette vie était leur bien et ils en pouvaient user à leur fantaisie, n'ayant de compte à rendre à personne, au delà du tombeau. Ils souhaitaient le bonjour à leurs camarades, et, à tous ceux qui s'ennuyaient sur terre, ils souhaitaient le courage d'en sortir et de les imiter.

Cette mort fait plus d'impression que tous les écrits de Voltaire, d'Helvétius et de MM. les athées. Ce sont les premiers martyrs de leurs systèmes, et il n'est pas impossible qu'elle ne fasse des prosélytes. Oh! combien le temps qui suivra celui-ci est gros d'événements et de malheurs (1)!

Il n'y a rien, ce me semble, à répondre à cela; les faits sont éloquents et parlent d'eux-mêmes.

XLIV

J'ai eu hier une entrevue avec un homme dont on parle beaucoup en ce moment, et qui vaut beaucoup mieux que sa réputation, ainsi qu'il le dit dans une pièce qu'il m'a lue, laquelle pièce est, à mon sens, un

(1) Les partisans des nouvelles doctrines et des bienfaits qu'elles nous ont octroyés, veulent-ils prendre la peine de comparer ce passage des Mémoires de madame du Deffand, avec les nouvelles diverses des journaux de chaque jour. A cette époque *malheureuse,* le suicide était une chose tellement rare, que la société tout entière était remuée par celui de deux pauvres soldats. Aujourd'hui que nous sommes délivrés du joug épouvantable qui pesait sur nous, aujourd'hui que nous sommes en progrès et que nous jouissons des immenses bénéfices de ce progrès tant vanté, il n'est pas de jour où les gazettes n'enregistrent quatre ou cinq suicides auxquels personne ne pense.

coup de canon chargé contre nous et auquel nous mettons le feu nous-mêmes ; car on se l'arrache, et elle a déjà eu presque autant d'aventures que son auteur, ce qui n'est pas peu dire. On comprend que je veux parler de Caron de Beaumarchais. On en dira ce qu'on voudra ; quant à moi, j'en raffole. Il jette les impertinences à pleines mains autour de nous ; je ne saurais le blâmer de son courage, car je trouve ces impertinences bien méritées ; seulement, il a trop d'esprit, tout le monde lui en veut. On le persécute ou bien on le divinise, il n'y a pas de milieu. Voltaire m'a dit de lui :

— Il a autant d'esprit que moi ; mais il a plus de hardiesse, de là son impertinence. Si je disais tout ce que je pense, nous serions à deux de jeu.

Je crois qu'il a raison. Pourtant Beaumarchais a plus de feu que Voltaire n'en a jamais eu, même dans sa jeunesse. Il est sérieusement amoureux, passionné ; il est plus homme, peut-être parce qu'il a une vigoureuse santé et que le patriarche n'a jamais vécu qu'à demi.

J'en reviens à Beaumarchais.

J'avais grande envie de le connaître ; je ne savais comment m'y prendre, tant il se faisait de cris autour de moi à son égard. On l'accusait de tout ce qu'un homme peut faire. C'était un empoisonneur, un voleur,

un duelliste, un effronté, un menteur, un calomniateur, le vocabulaire tout entier des adjectifs de ce genre! c'était à qui s'en donnerait le mieux. Je fus donc obligée de faire un souterrain pour arriver jusqu'à lui, sans que ma cohorte tout entière s'indignât.

J'ai mis Viard en campagne; il a trouvé quelqu'un chez Mesdames, où Beaumarchais est bien reçu, et il est arrivé jusqu'à lui, et, en causant de je ne sais quoi, il est venu à bout de lui faire demander à me voir. Viard a fait le difficile, en vrai secrétaire de vieille femme qu'il est. Enfin, il s'est laissé vaincre et il a pris jour et heure, au moment où je n'ai personne.

Il est venu. Sa voix m'a tout d'abord séduite; j'ai voulu toucher son visage, et j'ai trouvé qu'il a de beaux traits réguliers, et, si son œil a le feu de sa parole, il doit être d'une grande expression.

Je l'ai attaqué tout droit sur son *Barbier de Séville*, que j'ai vu; sur son *Mariage de Figaro*, que je brûlais de connaître; sur ses procès et les arrêts qu'il a subis; enfin sur le mal qu'on dit de lui et les ennemis qu'il a. Il a été aussi spirituel, aussi franc, aussi hardi. que ses Mémoires contre Goesmann. Je ne puis rien dire de plus.

— Monsieur, je voudrais bien connaître votre *Mariage de Figaro*. On assure qu'on ne le laissera pas re-

présenter ; d'autres prétendent, au contraire, que vous êtes sur le point de lever les obstacles; tous s'accordent à dire que vous le lisez mieux que les comédiens ne sauraient le jouer.

— Cependant, madame, nous avons de parfaits comédiens.

— Je le sais; mais cela n'importe pas, puisque vous valez mieux. Vous comprenez que tout ceci est pour arriver à une lecture; la voudrez-vous bien accorder à une pauvre vieille femme comme moi?

— Madame, je sais combien vous avez d'esprit, je sais qu'on peut tout vous dire, et votre demande m'honore infiniment. Je lirai *le Mariage de Figaro,* et je le lirai comme vous désirez qu'on vous le lise.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez me comprendre : je sais quel cercle est le vôtre, je connais les préventions qu'on y affiche contre moi; je suis sûr que vous me recevez à l'insu de ces belles dames qui ont gâté Rousseau, un sot philosophe, entre nous, mais un sot sublime, la plume à la main, un sot cuistre dans ses actions. Elles lui ont tout pardonné, j'en ignore la raison, car il n'était pas amusant; à moi, elles ne me passeraient rien, je suis un épouvantail. Pourquoi? Je ne l'ai jamais su. Elles ont dans leurs maris, dans leurs amants, des hommes au-

trement corrompus que moi, et elles les adorent. Est-ce parce que je suis le fils d'un horloger? Rousseau était-il mieux? Est-ce parce que j'ai écrit les Mémoires contre Goesman? Rousseau n'a-t-il pas fait ses *Confessions?* Sa Julie vaut-elle ma Rosine et ma Suzanne? C'est une pleureuse assommante, et mes filles sont gaies au moins, si elles ont des amoureux.

En tout cela il avait raison.

— Eh bien, monsieur? repris-je voyant qu'il s'arrêtait.

— Eh bien, madame, ces gens-là ne viendraient pas me voir chez vous et ne vous pardonneraient pas de me recevoir; vous seriez embarrassée pour me le dire, dans la crainte de me blesser, et j'aime mieux vous le dire moi-même, pour vous prouver que cela ne me blesse pas du tout. Nous lirons *le Mariage de Figaro*, tête à tête, quand il vous plaira.

Je fus charmée de cette façon, et je lui avouai qu'il me tirait en effet d'un grand embarras. Nous en rîmes ensemble, et, si mes amis m'avaient entendue, ils auraient chanté leur antienne sur ma sympathie pour les barbouilleurs de papier.

Je suis forcée de l'avouer, ces gens-là me plaisent au superlatif.

Beaumarchais me raconta sa vie; elle est bien cu-

rieuse, elle est bien particulière. Son talent pour la musique et son esprit, joints à ses avantages physiques, le sortirent de la boutique de son père, où il avait cependant montré une grande aptitude, car il avait inventé une façon d'échappement qui est restée. Il fut présenté à Mesdames de France; elles en furent charmées, et voulurent prendre de ses leçons. Il leur apprit la harpe, il leur montra à chanter; elles en profitèrent assez mal, madame Victoire surtout, qui a la voix la plus fausse du royaume.

Mesdames parlèrent de lui à la reine, et la reine le fit venir à son clavecin. Elle le goûta, elle le reçut familièrement; l'intrigue s'en mêla; on remua le ciel et la terre, on le fit renvoyer. Il en eut beaucoup de chagrin et ne parlait de la reine qu'avec le plus grand respect.

C'est une jalousie de courtisan qui l'a éloigné; il ne me dit rien cependant sur la personne et se contenta de sourire lorsque je prononçai quelques noms.

J'ai donc entendu ce *Mariage de Figaro*, et j'aurais beaucoup à en dire; c'est un feu d'artifice d'esprit, c'est étincelant, éblouissant; c'est un imbroglio qui ne ressemble à rien qu'à lui-même et que l'on ne peut définir, il faut le connaître. Comme principes, cela est détestable; si j'étais le roi, cette pièce ne serait jamais jouée.

Vous verrez que les gentilshommes pousseront à ce qu'on la permette, ils riront d'eux-mêmes. Je les connais bien.

— Monsieur de Beaumarchais, vous êtes un homme d'esprit rare et je suis bien sûre d'une chose, c'est que, si vous étiez M. le duc d'Aumont ou M. le duc de Choiseul, vous n'eussiez point fait cette pièce-là.

— Et je vous prie de croire, madame, que, si j'avais l'honneur d'être M. le duc d'Aumont, ou M. le duc de Richelieu, elle ne serait jamais représentée.

— Je m'en doutê bien, répliquai-je ; sans cela, M. de Beaumarchais n'eût pas si parfaitement connu ce bon siècle, ses abus et ses ridicules.

— Madame, nous allons à une révolution, et, si la noblesse le voulait, il serait encore temps de l'empêcher.

— Soyez tranquille, monsieur, elle ne l'empêchera pas. Elle donnera ce qu'on ne lui demandera point et refusera ce qu'elle devrait accorder. Les jeunes gentilshommes se sont engoués de la philosophie et des idées anglaises... ils en ont pris surtout le mauvais, remarquez-le.

— Ah ! madame, ils n'auraient garde de faire autrement. Permettez-moi une observation... Vous m'étonnez fort, je vous croyais philosophe.

— Monsieur, j'ai vu les philosophes de trop près pour me livrer à ces gens-là. Tout esprit qui les connaîtra comme moi devra les fuir. Quelle race!... la France sera leur dupe.

— Vous êtes cependant l'amie de M. de Voltaire?

— Voltaire n'est pas un philosophe à la façon de ces messieurs ; je vous jure qu'il se moque d'eux et on ne le croit pas.

Beaumarchais resta avec moi jusqu'au moment où nos convives du souper arrivèrent. Nous entendîmes un carrosse dans la cour.

— Madame, me dit-il en riant, y a-t-il une petite porte ou un escalier dérobé dans cet appartement?

— Comment, monsieur! sortir de chez moi en bonne fortune! Si M. Walpole vous entendait, il se moquerait et il dirait que je suis romanesque. Viard vous conduira, à une condition : c'est que vous reviendrez bientôt.

Il me l'a promis et je crois qu'il le tiendra, nous nous sommes fort goûtés mutuellement. Quoi qu'on en dise, cet homme est bon pour ceux qu'il aime. Il a du fiel contre ses ennemis, ce n'est point un crime. Sa vie est un combat, et il se sert de ses armes; a-t-il tort? Je ne le crois pas.

Je lui ai donné une lettre pour Voltaire, qui est

un jaloux, et qui ne le traite pas comme il le devrait. Les grands hommes ont leurs petitesses.

XLV

Je parlais de Voltaire, il est à Paris. On nous l'avait annoncé depuis longtemps; cette fois-ci, ce n'est pas une chimère; il est chez le marquis de Villette, quai des Théatins. C'est la nouvelle de la cour et de la ville; l'empereur de Chine arrivant ici ne produirait pas cet effet-là; on va bayer sur ce quai pour voir sa fenêtre; les Parisiens sont imbéciles.

Il est arrivé le 10 février à quatre heures et demie; je ne me permettrai plus de conjectures, car j'avais bien cru qu'il ne reviendrait jamais. Il a avec lui madame Denis, M. et madame de Villette. Je lui ai envoyé avec Viard un petit mot auquel il a répondu:

« J'arrive mort, et je ne veux ressusciter que pour me jeter aux genoux de madame la marquise du Deffand. »

Il reçut plus de trois cents personnes dans la même journée; je me gardai de me mêler à cette foule, je n'aurais pu le voir à mon aise, et je n'avais nulle envie de rester dans l'antichambre. Je ne m'amuserai pas à

raconter les faits et gestes de Voltaire pendant son séjour ici. Il y aura assez d'historiographes à gages pour les transmettre à la postérité; je dirai seulement ce qui me concerne.

Lekain était mort justement la veille de son arrivée; il n'eut pas la satisfaction de lui voir jouer sa pièce. Or, à mon sens et à celui de bien d'autres, les pièces de Voltaire sans Lekain perdent la moitié de leur valeur.

Je suis donc allée chez Voltaire, après avoir laissé passer la presse. Il est très-changé, très-vieilli, à ce que l'on m'a dit, du moins; il n'y a plus que le sourire de vivant chez lui, et cet œil qui ne s'éteindra jamais, même dans la tombe. Il m'a reçue avec une extrême amitié; nous sommes de si vieilles connaissances!

— Ah! madame, m'a-t-il dit, vous êtes bien heureuse de ne plus rien voir; vous verriez de vilaines choses!

— Monsieur, je verrais votre triomphe, et j'en prendrais ma part pour l'amitié que je vous porte.

— Mon triomphe sera bientôt la tombe, car je n'en puis plus. Ils m'accablent, ils me croient immortel; il y a quatre-vingt-quatre ans que je meurs, et ils me traitent comme si je devais toujours vivre.

— Vous nous demeurerez, au moins?

— Non, non, je suis trop vieux pour voir dévorer en huit jours le peu de temps qui me reste. Je m'en irai au carême. Vous viendrez voir la répétition d'*Irène*, qui se fait ici? Les comédiens me font la galanterie de venir chez moi à midi et demi.

— Hélas! monsieur, cela ne se peut pas : c'est l'heure où je commence à dormir. Je n'ai plus de nuit, plus de jour; pour moi, tout est pareil, et le sommeil vient quand il veut; excusez-moi et permettez que je vous cherche toutes les fois que je le pourrai, à mes heures lucides.

M. de Beauveau était avec moi; nous ne demeurâmes pas longtemps. Le grand homme était assoupi; je levai le siége et lui dis que je reviendrais le lendemain; ce que je fis.

La visite fut drôle. On m'introduisit: c'était un grand salon très-doré, très-orné, très-magnifique. J'y trouvai d'abord la grosse madame Denis, sa nièce, une bonne femme qui ne parle pas trop mal et qui n'est pourtant qu'une gaupe et une sotte. Elle a des prétentions à mourir de rire; elle se croit un reflet de Voltaire, et elle se ferait volontiers adorer sur le même autel. Elle daigna me recevoir avec affabilité, en me disant :

— Mon oncle vous aime beaucoup, madame.

Je répondis par un compliment, dont elle eût voulu sa part, que je ne lui donnai pas.

A côté d'elle était le marquis de Villette, ou soi-disant tel. C'est un marquisat assez contestable, et lui un vrai personnage de comédie. Sa femme est jeune et jolie : c'est mademoiselle de Varicourt, la pupille de Voltaire, que l'on appelle *Belle et Bonne*.

Voltaire était enfermé dans sa chambre ; il se reposait, après avoir lu sa pièce tout d'une haleine, comme un jeune homme.

— Madame, recevez les excuses de mon oncle, poursuivit madame Denis après sa belle phrase ; il n'en peut plus, il nè voit personne ; mais il vous verra.

— Madame, je me retire, je ne veux pas déranger M. de Voltaire.

— Nous ne le souffrirons pas, scanda M. de Villette avec l'air d'un histrion qui se gendarme ; M. de Voltaire ne nous le pardonnerait jamais.

Ils me firent asseoir, et la conversation commença, sur Voltaire, bien entendu. Je remarquai que madame Denis se confondait avec l'idole et prenait la moitié de tout. En parlant de lui, elle disait *nous* sur toutes choses, et cela avec une naïveté si convaincue, qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir. Quant au marquis de Villette, il répétait à chaque mot :

— Mon illustre ami...

C'était absolument le marquis de Mascarille. Cette petite mademoiselle de Varicourt me parut sacrifiée à cet homme, qui ne la valait pas. Son histoire est romanesque ; monsieur son mari la lui fit conter séance tenante, et ce fut tout ce qui m'intéressa dans cette visite. J'ajouterai quelques petits détails à cette histoire, que j'ai sue de Voltaire lui-même, en dehors du Villette, dont il se moquait, bien entendu. De qui ne se moquait-il pas?

M. de Varicourt, officier aux gardes, avait douze enfants et pas le sou. Il en fallut donc fourrer au couvent, surtout celle-ci, qui n'avait point l'espoir de mariage. Les garçons se tirent mieux d'affaire que nous. Mademoiselle de Varicourt avait la tête exaltée et ne se souciait point du cloître ; elle chercha le moyen de l'éviter et n'en trouva pas d'autre que d'écrire à Voltaire et de le conjurer de venir à son secours.

La lettre était bien tournée, pleine de cœur ; il eut pitié de celle qui l'avait écrite et s'en alla près de madame Denis, lui disant qu'il allait arracher au diable cette âme qu'on prétendait donner à Dieu. Il engagea mademoiselle de Varicourt à venir chez lui, la trouva charmante, s'y attacha fort, et se promit de la bien marier.

Le hasard amena à Ferney le marquis de Villette,

le plus vain et le plus sot personnage de cette cour philosophique. Il a une très-grande fortune; il trouva la protégée de Voltaire très-aimable et se fit une gloire de lui donner son nom. Il espère ainsi aller à la postérité, et il ira; c'était pour lui le seul moyen d'y parvenir, sur les ailes de Voltaire! Je vous prie de croire que l'expression est du susdit marquis, je ne m'en permets pas de cette force.

Après cette histoire racontée, je voulus me retirer; on me retint, on fit redire à Voltaire que j'étais là; il m'envoya des vers, je les lus, ou plutôt je me les fis lire, et M. de Villette entama un dithyrambe; on ne se figure pas ce qu'était l'adoration pour ce vieux squelette, dont l'esprit ranimait jusqu'aux morts.

Son *Irène* l'occupait seule : — c'est une très-mauvaise pièce, où on ne le retrouve pour ainsi dire plus, mais où il y a de temps en temps quelques beaux vers. Il vint enfin, lorsque je commençais à me sentir une indigestion de Denis et de Villette. Il arriva les bras étendus et l'exclamation à la bouche.

— Ah! madame, pardonnez-moi! je dictais quelques vers; on me demande un changement dans *Irène;* ces comédiens ne sont jamais contents de leurs rôles. C'est une sotte engeance; il est triste de ne pouvoir jouer ses pièces soi-même, on réussirait bien mieux.

— Vous appelez cela vous reposer?

— Sans doute; je me repose en travaillant. Un vieux bonhomme comme moi n'a pas de temps à perdre. Je ne vous vois pas, madame; vous m'abandonnez, vous êtes livrée aux flatteurs et vous oubliez vos amis; pendant ce temps, tout le monde envahit mon temps, jusqu'aux prêtres!

— Les prêtres?

— Sans doute... Marquis, je suis épuisé; contez donc à madame la lettre de l'abbé Gauthier.

— Madame, il y a un abbé Gauthier qui est chapelain des Incurables; il a écrit à M. de Voltaire une lettre par laquelle...

— Marquis, interrompit Voltaire, si nous en sommes aux *par laquelle* et aux *sur laquelle*, nous n'en finirons pas; j'aurai plutôt fait de le dire moi-même. Cet abbé Gauthier est, par ma foi! le chapelain des Incurables; c'était le seul auquel je pusse m'adresser dans tout Paris, convenez-en. Soyez tranquille, ils feront des pointes là-dessus, ces Welches!

— Ils n'y ont pas manqué. Les épigrammes courent Paris.

— Cet abbé m'a donc écrit une lettre fort honnête; et, pour avoir mieux raison de son style, en voilà une copie; prenez et lisez!

La voici, cette copie; c'est une pièce historique maintenant :

« On ne saurait avoir plus de joie de vous voir que je n'en ai, monsieur; un homme tel que vous ne peut douter de l'empressement qu'on met à le connaître. Accordez-moi la permission de venir vous saluer. Il y a trente ans que je suis prêtre; j'ai été vingt ans aux Jésuites; je suis estimé et considéré de monseigneur l'archevêque; je rends des services, je prête mon ministère dans diverses cures de Paris; je vous offre mes soins. Quelque supériorité que vous ayez sur les autres hommes, vous êtes mortel comme eux. Vous avez quatre-vingt-quatre ans, vous pouvez prévoir des moments difficiles à passer; je pourrais vous être utile, je le suis à M. l'abbé de l'Attaignant; il est plus âgé que vous. Je vais dîner et boire avec lui aujourd'hui. Permettez-moi de vous venir voir. »

— Eh bien, monsieur, qu'avez-vous fait?

— Il est venu plusieurs fois, ce brave abbé Gauthier; c'est pour moi une providence en culotte et en rabat; il me préserve du scandale et du ridicule. Et, maintenant que je vois les abbés, il me sera permis de voir autre chose, j'en ai l'assurance. Ne le pensez-vous pas, madame la marquise?

Sa marotte était d'aller à Versailles, de voir le roi, la reine et les princes; je savais qu'il ne l'obtiendrait pas, je ne voulus pas le lui dire tout crûment; je lui répondis que je l'espérais comme lui. Il me connaît; il vit à mes lèvres que je le trompais et voulut me faire expliquer.

— Monsieur, lui dis-je, la reine, Monsieur, et M. le comte d'Artois ont grande envie de vous voir; Mesdames et madame Élisabeth font des signes de croix quand on prononce votre nom.

— Et le roi?

— Le roi suit les instructions de son curé, comme un bon bourgeois. Êtes-vous bien avec le curé? Voilà la question.

— Et l'abbé Gauthier, pensez-vous qu'il serve à autre chose? Pensez-vous que ce soit pour le plaisir de regarder sa soutane que je le garde près de moi?

— Alors, monsieur, si l'abbé Gauthier est un sauveur, vous n'avez besoin de personne.

— Eh! eh! vous verrez! Je sais d'avance l'accueil qui m'attend à Versailles. Le roi ne me parlera pas, Monsieur me parlera trop, la reine sourira, M. le comte d'Artois plaisantera, et tout sera fait.

— Et c'est pour si peu de chose que vous vous donnez tant de peine! Oh! monsieur, je ne vous conçois pas.

Il avait ces petitesses au suprême degré; la faveur

des grands fut toujours sa manie, et il les flatta de toutes ses forces. Aussi Voltaire était-il le contraste et le remède vivant de sa doctrine, je l'ai dit plus de cent fois à lui et à sa livrée philosophique. Lui, il en riait; les autres se mettaient en colère.

— Voltaire est trop riche, me répétait d'Alembert; que n'eût-il pas fait dans un grenier!

Le maréchal de Richelieu arriva; je voulus lever la séance, Voltaire me fit rasseoir de force.

— Restez, restez, madame! vous et mon héros, mon Alcibiade, vous êtes ce que j'aime le plus au monde, mes contemporains. Nous voilà trois du même âge, frais et dispos; on est heureux de se trouver ainsi, quand on se connaît depuis si longtemps.

— M. le maréchal et vous, vous êtes jeunes, monsieur, repris-je; vous faites des tragédies comme à vingt ans; M. le maréchal se marie comme à trente; mais moi! je suis une pauvre aveugle, qui s'en va mourant.

— Madame, vous avez plus d'esprit que nous, et, si vous compariez votre visage aux nôtres, vous auriez encore des caprices de coquetterie, vous pouvez vous en permettre.

Heureusement, je sais à quoi m'en tenir, et ces flatteries ne m'atteignent point. Je ne répondis rien au

vieux maréchal. Voltaire parla d'autre chose. Ce qui occupait le monde en ce moment, c'était le duel de M. le comte d'Artois et de M. le duc de Bourbon, pour une aventure de bal masqué avec madame la duchesse de Bourbon, qui ne s'en privait pas et qui conservait les bonnes traditions de la Régence.

Je ne raconterai point cette histoire; on en parle encore et j'en ai les oreilles rebattues. Les nouvelles à la main en sont pleines, et je suis sûre qu'il y en aura cent récits. Les princes sont jeunes, ils s'amusent; ne nous sommes-nous pas tous amusés? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont tous bien fait leur devoir, et qu'ils n'ont failli en aucune façon au sang d'Henri IV; il ne nous en faut pas davantage.

Je laissai Voltaire avec le vainqueur de Mahon, et je m'en allai souper chez la maréchale de Luxembourg, où l'on parla de ces deux débris et où l'on voulut me faire parler d'eux; je me tus, je ne suis pas une gazette.

XLVI

On a trop abusé de Voltaire, il y a succombé, et il a failli mourir d'un vomissement de sang et de sa tragé-

die. Tronchin l'a soigné et sauvé; mais il a eu un avertissement de sa mort. Il n'a pas manqué de se servir de l'abbé Gauthier en ce moment, et voici une autre pièce historique qui le prouve. Les philosophes en étaient à mordre les pavés de rage. Leur patriarche, leur dieu, donner un pareil soufflet à leurs principes! S'il fût mort, ils l'auraient jeté aux gémonies : c'est justement ce qu'il ne voulait pas; car le premier mot qu'il m'a dit, après sa guérison, a été celui-ci :

— Madame la marquise, vous savez ce que j'ai fait. Je ne voulais point qu'on jetât mon corps à la voirie.

Il en est revenu, pour cette fois, contre toutes les prévisions. Un jeune homme y serait mort, et, s'il n'avait pas abusé de ses forces, il vivrait encore.

Voici la fameuse pièce qui a fait tant de bruit :

« Je, soussigné, déclare qu'étant attaqué, depuis quatre jours, d'un vomissement de sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me traîner à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer l'abbé Gauthier, prêtre, je me suis confessé à lui, et que, si Dieu dispose de moi, je meurs dans la sainte religion catholique, où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, et que, si j'a-

vais scandalisé l'Église, j'en demande pardon à Dieu et à elle.

Signé : VOLTAIRE.

» Le 2 mars, dans la maison de M. le marquis de Villette, en présence de M. l'abbé Mignot, mon neveu, et de M. le marquis de Villevieille, mon ami. »

Je vous jure qu'après sa résurrection il fut bien honteux de sa panique, et qu'il aurait volontiers arraché cette page-là de sa vie, en la payant bien cher. Rien n'y fit, bien entendu, et il donna le spectacle complet à la galerie, d'un homme qui a peur du diable, après avoir prêché toute sa vie que le diable n'existait pas.

On joua sa pièce, il eut un triomphe personnel; quant à la pièce, elle était détestable, et on la supporta à cause de lui. Il vint me voir couronné de lauriers, et fut aussi aimable que dans sa jeunesse. Nous nous mîmes sur le compte de nos souvenirs, et nous en avions long à dire, depuis tant d'années! Il fut charmant.

— Madame, nous nous verrons souvent à l'avenir, me dit-il en me quittant. J'ai acheté une maison dans le quartier Richelieu, je passerai là huit mois de l'année et quatre mois à Ferney. Ce peuple-ci me comble, il me suit dans les rues et m'appelle l'homme aux Calas.

— Monsieur, vous avez fait beaucoup de bien ; ce qui vaut encore mieux que d'avoir beaucoup d'esprit.

— Ah! madame, vous me flattez aussi. De vieux amis comme nous se doivent la vérité.

— Monsieur, paye-t-on tout ce qu'on doit?

Il me quitta sur ces beaux projets. Je ne l'ai plus revu.

Trois jours après, il tomba malade, et on le cacha, à cause des confessions et des prêtres, qu'on ne voulait pas lui laisser recommencer. On ne sut sa mort qu'après, et l'abbé Mignot emporta son corps; il craignait les difficultés, et il en eût eu certainement. Il le fit enterrer à son abbaye, encore l'abbé et les moines furent-ils chicanés.

Ce que l'on n'aurait pas prévu, c'est que le bruit de cette mort s'éteignit tout de suite. Ce fut une explosion comme un feu d'artifice, et qui tomba de même. J'en ai eu un moment de tristesse très-grande, dont je me suis distraite comme toujours, en m'occupant d'autre chose.

Il m'est arrivé encore une aventure, et, à mon âge, c'est chose rare; je la veux raconter, ce sera probablement la dernière. Je ne sais comment elle m'est venue chercher, car elle concerne des gens que je connais peu et avec lesquels je n'avais que des rapports de société as-

sez rares, enfin, c'est comme cela, et il n'y a rien à répondre aux faits.

Il y a huit jours, mademoiselle Sanadon, ma demoiselle de compagnie, entra chez moi d'un pas discret; j'étais au lit, je ne dormais point, je rêvais à cette vie longue, qui ne finit point.

Elle prit sa voix de tête et me demanda si j'étais disposée à l'entendre.

— Sans doute, mademoiselle; qu'y a-t-il?

— Madame, c'est une jeune fille...

— Eh bien?

— Elle semble très-intéressante et veut vous parler, mais à vous seule.

— C'est quelque quémandeuse, peut-être; faites-lui donner et laissez-moi en repos.

— Non, madame, elle ne demande point, elle est très-bien habillée; mais elle est triste et elle pleure.

— Qu'y puis-je faire? Demandez-le-lui.

— Elle ne veut le confier qu'à madame.

— Qu'elle entre donc! Ce sera quelque sotte fille avec quelque sot enfant; il faut le mettre aux Enfants-Trouvés : saint Vincent de Paul les a institués pour les filles embarrassées.

La jeune fille entra et s'arrêta à la porte; j'entendis une respiration pressée et un sanglot; cela me fit un

chagrin imprévu, je n'aime pas à voir souffrir. Je lui criai d'avancer; elle vint lentement.

— N'ayez pas peur, mademoiselle... Je suis très-vieille, je suis aveugle; mais je ne suis pas méchante.

— Je le sais bien, madame; c'est pour cela que je viens à vous.

— Je puis donc vous être utile?

— Oh! madame, vous pouvez sauver la vie de ma mère.

Son pauvre cœur tout gros se dégonfla, elle répandit un torrent de larmes. Je la laissai se calmer d'abord, et je la priai ensuite de s'expliquer.

— Madame... madame... je suis un enfant naturel...

— Ah! repris-je, ne vous en tourmentez pas, il y en a bien d'autres!

— Ah! madame, je respectais, je vénérais, j'adorais ma mère, je ne me doutais pas de sa faute...

Et elle pleurait.

— Il faut toujours l'adorer, la vénérer, la respecter, ma chère enfant; on ne sait jamais comment les fautes se commettent, et, d'ailleurs, les fautes d'une mère ne se discutent pas.

— Je le sais, madame; mais c'est bien dur, allez!

— Mademoiselle, seriez-vous dévote et intolérante?

— Madame, je n'ai pas le bonheur d'être dévote, je

suis ma religion de mon mieux; mais, quant à accuser les autres, que Dieu m'en préserve! je ne suis point parfaite, je puis pécher et j'ai besoin d'indulgence; pourquoi donc refuser la mienne à mes frères en Jésus-Christ?

Elle me dit ces mots comme une bonne petite fille, avec un ton qui me toucha.

— Achevez donc votre confidence, mon enfant; racontez votre histoire et dites-moi comment je puis vous servir à quelque chose.

Voici ce qu'elle me raconta :

— Madame, nous demeurons bien près d'ici, dans la rue du Bac; ma mère est ouvrière en linge et elle m'a appris son état. Nous avons une petite rente et nous gagnons notre vie; nous n'avons donc besoin de personne pour nous aider sous ce rapport. J'ai été bien élevée, je sais plus que n'apprend d'ordinaire une fille de mon état. Ma mère n'avait pas toujours été ouvrière, madame; c'est une fille de gentilhomme, élevée à Saint-Cyr, et bien malheureuse, allez!

— Est-il possible, mademoiselle! et qui l'a conduite là, cette malheureuse personne?

— C'est ce que je sais aujourd'hui et ce que je ne savais pas il y a deux jours, madame. Je croyais ma mère veuve d'un tailleur, elle me l'avait dit; je la

croyais fille d'un marchand de laine, et jamais le soupçon d'une autre origine ne m'était venu. Pour expliquer son éducation, elle m'avait parlé d'une marraine fort riche qui l'avait élevée et qui lui avait donné des goûts, des habitudes au-dessus de sa naissance. Elle le déplorait avec moi, et cependant elle ne put s'empêcher de m'apprendre ce qu'elle savait.

— Cela est bien naturel.

— Nous vivions dans la retraite, non pas heureuses, mais tranquilles, mais doucement, sans secousse et sans douleur. Nous ne voyions que quelques voisins, et très-peu encore et fort peu de temps, puis M. le curé de Saint-Sulpice, qui était bien bon pour nous. Il y a huit jours, ma mère sortit; elle sortait tous les mois une fois, sans moi, et revenait avec la petite somme qui forme le plus clair de notre avoir. Ce jour-là, elle rentra plus tard que de coutume, si pâle, si chagrine, que j'en eus une peur épouvantable et que je ne pus m'empêcher de pleurer.

» Je m'empressai autour d'elle; elle pouvait à peine parler, elle se jeta à mon cou et fondit en larmes.

» — Mon enfant, répétait-elle, ma pauvre enfant!

» J'eus beau la questionner, je n'en tirai pas davantage; elle se tordait les bras, puis elle joignait les mains, priait Dieu, lui demandait pardon et à moi aussi.

» — Ah! reprenait-elle, trompée! trompée! qui l'aurait cru!...

— Hélas! mademoiselle, il faut toujours s'attendre à être trompée. C'est un service que nous nous rendons tour à tour. Qui est-ce qui ne trompe point, et qui est-ce qui n'est pas trompé en ce monde?

Cette vérité lui parut ou cruelle ou douteuse; elle me regarda un instant comme indécise; puis elle reprit:

— Ma pauvre mère ne voyait pas comme vous apparemment, madame; elle fut bien longtemps à reprendre ses sens et je n'en pouvais tirer aucune explication. Enfin, elle se calma un peu, c'est-à-dire la souffrance du corps prit le dessus sur celle de l'esprit; elle commença une véritable maladie, mais sa raison et son cœur revinrent en elle pour s'entendre avec moi.

» Elle était bien honteuse de ce qu'elle avait à me dire; elle sentit qu'il le fallait, et, après avoir essayé de se jeter à mes genoux, après avoir caché son visage dans son lit, elle vint à bout de me conter son histoire.

» Ma mère, en sortant de Saint-Cyr, s'en alla chez une parente à la campagne, aux environs de Fontainebleau; elle était orpheline et sans biens, très-belle, très-bonne et très-affectueuse. Cette parente, qui l'avait recueillie, lui fit payer son hospitalité par ses larmes,

et la rendit une vraie martyre. Elle ne voyait personne, n'avait ni compagnes ni amies, et travaillait du matin au soir.

» Un jour, ou plutôt un soir, un monsieur, égaré dans la forêt par un orage, à la suite d'une longue chasse, demanda l'hospitalité à la petite maison. Il y fut reçu avec plaisir par la maîtresse, enchantée de se produire et de montrer son usage du monde. Il n'était plus jeune; mais il avait un esprit charmant, une tournure et des manières qui séduisaient; bien qu'il fût très-simplement mis, il ressemblait à un seigneur. Il s'empressa beaucoup près de ma mère, fit plus de compliments encore à la vieille dame, se nomma, bien entendu. C'était un gentilhomme, parent et ami du capitaine des chasses, qui chassait avec lui un chevreuil ou un sanglier de temps en temps, lorsque Sa Majesté n'était pas à sa résidence royale, ce qui arrivait souvent.

» Il plut beaucoup aux deux recluses, sollicita la permission de revenir ; il en usa, fit la cour à ma mère à l'insu de son tyran, s'aperçut bien vite de son malheur et se servit de cette connaissance pour la perdre. Il la plaignit, tâcha de la consoler, lui parla de mariage, lui jura qu'il l'épouserait, et, comme ma mère l'assurait que jamais sa parente n'y consentirait :

» — Eh bien, dit-il, puisqu'elle veut garder sa vic-

time en dépit de tout, nous la forcerons ; je vous enlèverai, et elle ne pourra plus ensuite vous refuser son consentement.

» Ma mère ne le voulut point, elle résista longtemps ; enfin, le tentateur arriva juste dans un moment où elle venait d'essuyer une scène épouvantable et où elle avait la tête à moitié perdue, il en profita et l'emmena avec lui.

» C'était la nuit, ils se sauvèrent comme des voleurs. Le futur époux conduisit sa conquête à Paris, au fond du Marais; il la mit dans une maison, avec une vieille femme pour la servir, et vint la voir tous les jours, en prenant des précautions minutieuses. Il s'insinua de plus en plus dans le cœur de ma pauvre mère, et s'en fit sérieusement aimer, par reconnaissance d'abord, par entraînement ensuite; car, malgré son âge, il était plein de séduction.

» Il trouvait chaque jour des motifs pour reculer le mariage : il manquait des papiers, il y avait des formalités à remplir, il y avait des consentements de parents à demander, une affaire à finir; il s'y prit si bien, qu'il entraîna la jeune fille et que je vins au monde avant que le prêtre eût béni cette union, qui ne devait jamais se former. Ma mère comprit enfin qu'on la trompait ; elle demanda une explication qui ne lui fut pas refusée,

mais qui la détrompa un peu sur le caractère de l'homme auquel elle appartenait. Il lui avoua qu'il l'avait séduite, qu'il n'était pas libre, que sa femme, plus âgée que lui et infirme, existait encore, mais qu'elle ne pouvait vivre longtemps, et qu'aussitôt que sa chaîne serait rompue, il épouserait la seule femme qu'il eût jamais aimée.

» Hélas ! ma mère le crut encore et lui pardonna. L'idée de le perdre lui était affreuse. Elle vécut ainsi deux ans, espérant, attendant toujours, ne voyant personne, que son amant et sa vieille servante, s'occupant uniquement de moi et ne sortant que pour aller à l'église. Malgré sa faute, sa consolation et son espoir étaient en Dieu.

» Un matin, mon père devait venir, il ne vint pas ; elle resta huit jours sans nouvelles de lui, n'en pouvant aller chercher nulle part : elle ignorait sa demeure. Elle faillit mourir d'inquiétude. Enfin une lettre arriva. Elle était datée de Bordeaux ; il avait été obligé de partir précipitamment, il ne savait quand il reviendrait ; mais, en allant à un endroit qu'il désignait, ma mère aurait là-dessus des détails plus positifs. Vous jugez si elle y courut !

» C'était à un homme d'affaires qu'on la renvoyait. Il prit un air de condoléance dont ma mère s'effraya

fort; on finit par lui raconter que M. de Bellefontaine, gentilhomme peu riche, mais d'une grande capacité, s'était livré à des suggestions malveillantes pour madame de Pompadour : il avait osé mal parler d'elle, et, sans un ami qui l'avait averti à temps, il serait sous les verrous de la Bastille. Forcé de se cacher d'abord, de s'expatrier ensuite, il n'avait eu que le temps de charger cet officieux des soins à prendre pour notre existence; chaque mois, celui-ci nous remettrait de quoi suffire à nos besoins, en attendant le retour de mon père et sa liberté. Ma mère le crut encore, en se désespérant; mais sa confiance n'était pas altérée. Elle pleura beaucoup, dit qu'elle voulait le rejoindre et qu'on devrait lui dire où il était; à quoi le fondé de pouvoirs répondit qu'il n'y manquerait pas.

» On l'amusa pendant longtemps par des nouvelles contradictoires; elle eut la patience d'attendre en priant Dieu de lui rendre le père de sa fille et de lui accorder le bonheur de me donner un nom et un état.

» Les mois s'écoulèrent; au bout de l'année, la pension diminua, le gentilhomme était ruiné. Il fallut renvoyer la servante; puis, à mesure que je grandissais, il fallut travailler. La patience de ma mère ne se lassa pas; sa résignation lui donnait des forces. Malgré la mort de madame de Pompadour, M. de Bellefontaine

ne revint pas ; il avait mille raisons, il promettait toujours. Elle espérait et ne me disait rien, la pauvre mère ! elle me cachait toutes ses douleurs.

» Enfin, l'autre jour, elle alla, comme à l'ordinaire, chercher notre petit revenu. L'homme d'affaires prit un air de circonstance et lui dit qu'il était temps de lui dire la vérité et de ne pas la leurrer davantage. Maintenant, j'étais élevée, je n'avais plus besoin de personne, j'avais un état, et je pouvais voler de mes propres ailes, d'autant plus que j'étais jolie, ajouta-t-il.

» Mon père n'était point M. de Bellefontaine ; il allait se marier pour la troisième fois et supprimait toutes les pensions *de ce genre*. Ma mère pouvait se regarder comme favorisée : jamais il n'avait fait pour personne ce qu'il avait fait pour elle, il ne soutenait pas si longtemps ses victimes, sa fortune n'y aurait pas suffi. Maintenant, il avait rempli son devoir et elle ne devait plus compter sur rien.

» Ma pauvre mère crut rêver ; elle tombait de son haut. Une pareille confiance, un pareil dévouement ainsi récompensés ! Cependant elle voulut tout savoir, et, à force d'instances, elle obtint le nom de son séducteur. C'était M. le maréchal duc de Richelieu.

— Miséricorde ! m'écriai-je.

— Hélas ! oui, madame, et, depuis lors, ma pauvre

mère se meurt. Elle a écrit, ou plutôt elle m'a fait écrire au maréchal ; elle n'a pas eu de réponse. L'idée de me laisser sans secours, sans biens, la désespère. Elle a cherché le moyen d'arriver jusqu'à lui, et elle a pensé à vous, madame, à vous qui le connaissez ; vous, si charitable, on le sait, dans le quartier, vous parlerez bien à M. le maréchal, vous le prierez de ne pas retirer à ma mère le secours qui la faisait vivre et...

— Non, mon enfant, ce n'est pas à lui, c'est à madame sa femme, c'est à la maréchale, bonne et généreuse, que je m'adresserai, et je vous réponds du succès.

— Comment, madame ?...

— Laissez-moi faire ; retournez près de votre mère, et ne vous inquiétez de rien. Demain, j'aurai probablement de bonnes nouvelles à vous donner. Revenez me voir vers cette heure-ci ; je suis heureuse de vous servir ; c'est une bonne œuvre dont Dieu me tiendra compte, je l'espère.

— Ah ! madame, il vous laissera encore longtemps parmi nous, pour que ma reconnaissance...

— Ne me parlez pas de reconnaissance ; à mon âge, on sait ce qu'elle vaut, si au vôtre on y croit encore. Allez, mademoiselle, et ne craignez plus.

Le soir même, j'ai envoyé prier la nouvelle maréchale de Richelieu de vouloir bien me recevoir en par-

ticulier. C'est, comme je l'ai dit, madame veuve de Roothe, bonne et douce personne, assez insignifiante, tout à fait propre à charmer par ses soins les derniers jours d'un vieillard. Elle m'a indiqué une heure, je lui ai tout raconté, et, le lendemain, la pauvre fille avait non-seulement une dot raisonnable, mais encore la permission de s'appeler *mademoiselle de Bellefontaine*, et de choisir un mari. On m'assure que le maréchal lui en a trouvé un dans les gardes-françaises. Elle est venue pour me voir aujourd'hui; elle est pleine d'effusion ; je ne l'ai point reçue, je suis trop malade, et c'est certainement la dernière fois que j'écris. Ma longue vie touche à son terme, je m'éteins, je le sens !

J'ai dicté ce matin ma dernière lettre pour M. Walpole. Je n'ai point de regrets, je suis lasse et je me reposerai peut-être. D'ailleurs, la France s'en va, et je ne veux pas assister à son agonie...

Lettre de Viard à M. Horace Walpole.

« Paris, 20 octobre 1780.

» Vous me demandez, monsieur, des détails sur la maladie et la mort de votre digne amie. Si vous avez encore la dernière lettre qu'elle vous a écrite, relisez-la; vous y verrez qu'elle vous fait un éternel adieu, et cette lettre est, je crois, datée du 22 août. Elle n'avait point encore de fièvre alors; mais on voit qu'elle sentait sa fin approcher, puisqu'elle vous dit que vous n'aurez plus de ses nouvelles que par moi. Je ne puis vous dire la peine que j'éprouvais en écrivant cette lettre sous sa dictée; je ne pus jamais achever de la lui relire après l'avoir écrite; j'avais la parole entrecoupée de sanglots. Elle me dit :

» — Vous m'aimez donc?

» Cette scène fut plus triste pour moi qu'une vraie tragédie, parce que, dans celle-ci, on sait que c'est une fiction, et, dans l'autre, je ne voyais que trop qu'elle di-

sait la vérité, et cette vérité me perçait l'âme. Sa mort est dans le cours de la nature; elle n'a point eu de maladie, ou, du moins, elle n'a point eu de souffrances. Quand je l'entendais se plaindre, je lui demandais si elle souffrait de quelque part. Elle m'a toujours répondu :

» — Non.

» Les huit derniers jours de sa vie ont été une léthargie totale. Elle n'avait plus de sensibilité; elle a eu la mort la plus douce, quoique la maladie ait été longue.

» Il s'en faut beaucoup, monsieur, qu'elle ait désiré des honneurs après sa mort. Elle a ordonné, par son testament, l'enterrement le plus simple. Ses ordres ont été exécutés. Elle a aussi demandé à être enterrée dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse, et c'est là qu'elle repose. On ne souffrirait pas dans la paroisse qu'elle fût décorée après sa mort de quelque marque de distinction.

» Ces messieurs n'ont pas été parfaitement contents; cependant son curé l'a vue tous les jours, et avait commencé sa confession; mais il n'a pu achever, parce que la tête s'est perdue, et elle n'a pu recevoir les sacrements. M. le curé s'est conduit à merveille; il avait cru que sa fin n'était pas si proche.

» Je garderai Tonton (chien de madame du Deffand)

jusqu'au départ de M. Thomas Walpole. J'en ai le plus grand soin, il est très-doux, il ne mord personne, il n'était méchant qu'auprès de sa maîtresse. Je me souviens très-bien, monsieur, qu'elle vous a prié de vou. en charger après elle.

» Madame la maréchale de Luxembourg n'a pas quitté son amie. »

Madame du Deffand mourut le 24 septembre 1780. Elle légua tous ses papiers à M. Horace Walpole, et ses correspondances ont déjà été publiées.

FIN

Coulommiers, — Imprimerie de A. MOUSSIN.